This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

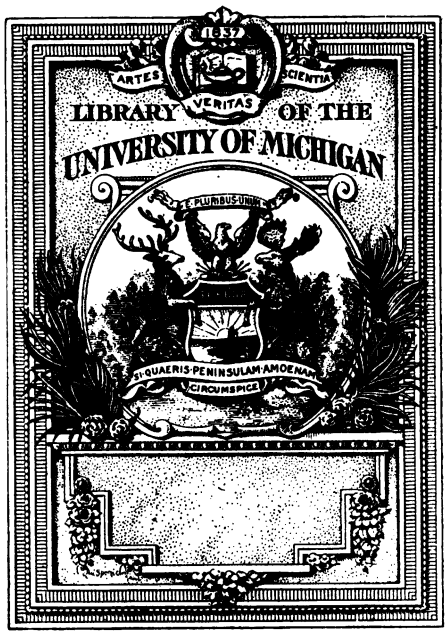
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

84
C52
Q

ROMANS CHOISIS

The romances are interesting as stories, representative of the authors, of high literary value and pure in morality. They are tastefully printed, cheap and suitable for the class-room or library.

12mo, Paper, 60 Cents **Cloth, 85 Cents**

1.—**Dosia**, by Mme Henry Gréville. 214 pages.
2.—**L'Abbé Constantin**, by Ludovic Halévy. 193 pages.
3.—**Le Mariage de Gérard**, by André Theuriet. 234 pages.
4.—**Le Roi des Montagnes**, by Edmond About. 297 pages.
5.—**Le Mariage de Gabrielle**, by Daniel Lesueur. 257 pages.
6.—**L'Ami Fritz**, by Erckmann-Chatrian. 303 pages.
7.—**L'Ombra**, by A. Gennevraye. 216 pages.
8.—**Le Maître de Forges**, by Georges Ohnet. 341 pages.
9.—**La Neuvaine de Colette**, by Jeanne Schultz. 236 pages.
10.—**Perdue**, by Mme Henry Gréville. 359 pages.
11.—**Mademoiselle Solange** (TERRE DE FRANCE), by François de Julliot. 359 pages.
12.—**Vaillante** ou ce que Femme veut, by Jacques Vincent. 227 pages.
13.—**Le Tour du Monde en Quatre-Vingt Jours**, by Jules Verne, 353 pages.
14.—**Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre**, by Oct. Feuillet. 204 pages.
15.—**La Maison de Penarvan**, by Jules Sandeau. 292 pages.
16.—**L'Homme à L'Oreille Cassée**, by Edm. About. 273 pages.
17.—**Sans Famille**, by Hector Malot, abriged by Paul Bercy, B.L., L.D. 430 pages.
18.—**Cosia et le Royaume de Dahomey**, by André M. Durand. 165 pages.
19.—**Mon Oncle et Mon Curé**, by Jean de la Brète. 249 pages.
20.—**La Lizardière**, by Vte. Henri de Bornier. 247 pages.
21.—**Nanon**, by George Sand. 382 pages.
22.—**Le Petit Chose**, by Alphonse Daudet. 284 pages.
23.—**Pêcheur D'Islande**, by Pierre Loti, arranged for everyone's reading. 287 pages.
24.—**Madame Lambelle**, by Gustave Toudouze. 315 pages.

The series will be continued with stories of other well-known writers. Each volume has been edited with explanatory notes in English. Full description will be found in the Catalogue bound in this volume.

Published by WILLIAM R. JENKINS, New York

LE
ROI APÉPI

PAR

VICTOR CHERBULIEZ
de l'Académie Française

WITH A PREFACE AND EXPLANATORY NOTES IN ENGLISH

BY

PROF. ALBERT SCHINZ, Ph.D.

NEW YORK
WILLIAM R. JENKINS
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS
851 AND 853 SIXTH AVENUE
1902

COPYRIGHT, 1902
BY WILLIAM R. JENKINS

All Rights Reserved

PRINTED BY THE
PRESS OF WILLIAM R. JENKINS
NEW YORK

848
C522r
Q2

Q222,05.5

VICTOR CHERBULIEZ

Victor Cherbuliez was born in Geneva, on the 19th of July, 1829. His family, of French origin, had sought refuge in Switzerland, when the Huguenots were persecuted in France. His people were of a literary turn. His grandfather, Abraham Cherbuliez was a bookseller and editor, as was also his uncle, Joël Cherbuliez. His father was at first pastor of a church in Geneva, and later on professor at the Academy (now University) of the same city. He was a great scholar, equally versed in the Hebrew and other Oriental languages, as in Greek and Latin; a modest, retiring scholar, who published scarcely anything, but who gave great attention to the education and instruction of his son. It may be added that the Cherbuliez family is remotely related to J.-J. Rousseau.

After having studied in Geneva, Victor Cherbuliez continued in Berlin and Paris,

devoting himself especially to Sanscrit and Philosophy. Upon his return to his native city, he was in hope of getting a position as professor at the Academy. But after having waited for this in vain for a long time, he became impatient, and set out upon a journey to the Orient. He returned by way of Greece, which country delighted him above all others. He there got the idea of his first book, published in 1860 by his uncle Joël, bearing the title: *A Propos d'un Cheval, Causeries Athéniennes.* The later editions of the same book have the title: *Le Cheval de Phidias.* It was very successful. The great critic Sainte Beuve hailed the new star; George Sand, the famous novelist, also applauded; and Buloz, who was then the editor of the "Revue des Deux Mondes," suggested to Cherbuliez to come to Paris.

He did not go at once, but sent a number of books, chiefly novels, all of which were published in the "Revue des Deux Mondes" before appearing in book form. The first of these was *Le comte Kostia,* which was the most successfull of all our author's works. Some of his other popular works are: *Paul Méré, L'Idée de*

Jean Téterol, La Ferme du Choquart, Olivier Maugant, Une Gageure, Le Secret du Précepteur.

Two of his books have been dramatized: *Samuel Bohl & Co,* and *L'Aventure de Ladislas Bolski.* But they met with only little success on the stage.

Cherbuliez's novels bear the trace of his philosophical studies. This, however, does not mean that he fails to make use of all legitimate means of interesting his reader; all his romantic novels use such, and plentifully. *Le comte Kostia, Le Roman d'une Honnête Femme, Revanche de Joseph Noirel, Aventure de Ladislas Bolski, Miss Rovel,* etc., are a proof of it. Besides, he has a particular liking for complicated situations. He is fond of mixing up things, in order to have the pleasure of undoing them again. But in his books the entanglements are not a result of exterior causes, as with sensational novelists like Alexandre Dumas, for example; they arise from the complicated characters of the actors. He is a psychologist; and, since women have the most complicated characters, he takes special delight in investigating and putting before the reader their secret motives

and hidden reasons for acting as they do. His *Le Roi Apépi*, which first appeared in the "Revue des Deux Mondes" in 1879, September 1st and 15th, is an excellent illustration of this.

Cherbuliez is first of all a novelist. Except in three or four of his minor works (such as *Hommes et Choses d'Allemagne*, *Le Grand-Œuvre* treating of the origin and transformation of the Earth, *Art et Nature*), he is fond of presenting even treatises on philosophy and history in the garb of fiction. Examples of this are: *Le Cheval de Phidias*, a treatise of archæology and æsthetics, in the shape of a novel; and *Le Prince Vital* which is a story, and at the same time an explanation of the insanity of Tasso.

Besides his novels Cherbuliez has published numerous articles in "Le Temps." The "Revue des Deux Mondes" brought out his remarkable *Chronique Politiques*, which he signed with the pseudonym Valbert.

In 1880 he was a candidate for the Académie Française, but being Swiss by birth, he was ineligible. He therefore wished to be naturalized and attained his purpose, by availing himself

of an edict promulgated in 1790, during the Revolution, which says that all descendants of Protestants who fled to other countries after the Revocation of the Edict of Nantes (1685), have a right to become naturalized French citizens. In 1881 Cherbuliez became a member of the Académie Française.

At the age of nearly 70 years, Cherbuliez had the misfortune to lose his wife. Hardly had he recovered from this blow, when his son, Dr. Cherbuliez, died. He did not long outlive the latter, and passed away suddenly, early in July, 1899.

ALBERT SCHINZ.

Bryn Mawr, Pennsylvania.

LE ROI APÉPI

I

UN soir, en sortant de son cercle, où il avait dîné, le marquis de Miraval trouva chez lui une lettre de sa nièce, Mme de Penneville, qui lui écrivait de Vichy :

« Mon cher oncle, les eaux m'ont fait du bien ; j'avais tout lieu jusqu'aujourd'hui d'être satisfaite de ma cure ; mais le bon effet que j'en attendais sera compromis, je le crains, par une fâcheuse nouvelle que je reçois à l'instant et qui me cause plus de trouble, plus de tracas que je ne puis vous le dire. Les médecins déclarent que le premier devoir des personnes qui souffrent d'une hépatite chronique est de ne point se faire

de soucis ; je ne m'en fais pas, mais on m'en donne. Je me ronge l'esprit en pensant à une certaine Mme Corneuil, c'est bien ainsi qu'on la nomme. Je n'avais jamais entendu parler de cette femme, et je la déteste sans la connaître. Vous avez toujours été fort curieux et fort répandu. Mon cher oncle, je suis sûre que vous êtes au fait; apprenez-moi bien vite qui est Mme Corneuil. Cela m'importe beaucoup ; je vous expliquerai pourquoi. »

Le marquis de Miraval était un ancien diplomate, qui avait commencé sa carrière sous le règne de Louis-Philippe et qui sous l'Empire avait rempli avec honneur plusieurs postes secondaires, dont s'était contentée son ambition. Quand la révolution du 4 septembre l'eut mis à la retraite, il prit son parti en philosophe. Il ne souffrait pas comme sa nièce d'une hépatite chronique ; son foie et sa bile ne l'incommodaient point. Il avait de la santé, un estomac de fer, bon pied, bon œil, et deux cent mille livres de rente, ce qui n'a jamais rien gâté. Comme il voyait le bon côté de toute chose, il se félicitait d'être parvenu à l'âge de soixante-cinq ans en

conservant tous ses cheveux, qui à la vérité étaient blancs comme neige ; mais il ne s'avisait point de les teindre. Ayant l'esprit et le caractère bien faits, il estimait que la nature a le génie de l'à-propos, qu'elle sait mieux que nous ce qui nous convient, qu'elle est après tout un bon maître et en tous cas un maître tout-puissant, qu'il est inutile de vouloir la contrarier et ridicule de disputer contre elle, qu'au surplus tous les âges ont leurs plaisirs, qu'après avoir vécu tant bien que mal il n'est pas désagréable d'employer quelque dix années à regarder vivre les autres, en riant sous cape de leur sottises et en se disant : « Je n'en fais plus, mais je les comprends toutes. »

S'il n'en voulait pas à la vieillesse d'avoir blanchi ses abondants cheveux couleur noisette, dont jadis il avait tiré quelque vanité, le marquis pardonnait facilement aux révolutions d'avoir interrompu avant le temps sa carrière. On a toujours vingt-quatre heures pour maudire ses juges ; après avoir soulagé son dépit par quelques épigrammes bien décochées, M. de Miraval s'était bientôt consolé d'un évènement qui le condamnait à n'être plus rien dans l'État, mais qui en revanche

lui avait rendu son indépendance. La liberté avait toujours été pour lui le plus précieux des biens ; il jugeait que l'homme heureux est celui qui s'appartient et gouverne sa vie à sa façon. C'est pour cela qu'après avoir été marié pendant deux ans il avait résolu de rester veuf. En vain le pressait-on de convoler, il avait répondu comme un peintre célèbre : « Est-il donc si agréable, en rentrant chez soi, d'y trouver une étrangère ? » Il aimait mieux aller chercher les étrangères chez elles, et souvent il en avait été bien accueilli ; mais il n'avait jamais pris les femmes au grand sérieux ; il était un peu sceptique à leur endroit. Le marquis de Miraval était un sage, d'autre diront que c'était un égoïste ; c'est une distinction qui n'est pas toujours facile à faire.

Qu'il fut un égoïste ou un sage, le marquis de Miraval avait pour sa nièce, la comtesse de Penneville, une sincère affection, et il se fit un devoir de répondre à sa lettre presque courrier par courrier ; il ne faut pas faire attendre les hépatiques. Sa réponse était ainsi conçue :

« Ma chère Mathilde, je regrette infiniment

qu'on te dérange dans ta cure en te donnant des désagréments et des soucis : c'est la pire des maladies, quoiqu'on n'en meure pas. Mai de quoi donc s'agit-il et de quoi se mêle Mme Corneuil ? que peut-il y avoir entre cette femme que tu ne connais pas et la comtesse de Penneville ? Je demande un prompt éclaircissement. En attendant, puisque tu le désires, je vais t'expliquer de mon mieux qui est Mme Corneuil, qu'au demeurant je n'ai jamais vue ; mais je connais à la rigueur des gens qui la connaissent.

« Se peut-il bien, ma chère Mathilde, que jusqu'à ce jour tu n'aies pas entendu parler de Mme Corneuil ? J'en suis fâché ; cela prouve que tu es une femme sans littérature, une femme qui ne lit rien, pas même la *Gazette des Tribunaux*. Ne va pas t'imaginer là-dessus que Mme Corneuil soit une recéleuse ou une empoisonneuse, ni qu'elle ait jamais comparu en cour d'assises ; mais, il y a de cela sept ou huit ans, elle s'est séparée de M. Corneuil. Cette affaire fit quelque bruit ; voici l'histoire, autant qu'il m'en souvient :

« M. Corneuil était jadis consul général de France à Alexandrie. Il passait pour un bon

agent, à qui l'on reprochait seulement d'avoir l'humeur un peu brusque. C'est un péché véniel. Dans le pays du *courhache*, il faut savoir dans l'occasion brusquer les hommes et les choses. Quand un Oriental n'est pas de votre avis et qu'il vous demande trop cher pour en changer, le seul moyen de le convaincre est de l'étrangler ; mais ceci n'est pas de mon sujet. Un hasard heureux pour les uns, malheureux pour les autres, fit débarquer sur les quais d'Alexandrie un certain M. Véretz, petit agent d'affaires, qui en avait fait de mauvaises à Paris et qui, échappant à ses créanciers, arrivait à toutes jambes pour tenter la fortune sur la terre des Pharaons, homme de peu, paraît-il, d'une moralité douteuse, d'une réputation plus qu'équivoque. M. Véretz avait une fille de dix-huit ans, jolie à croquer. Où et comment M. Corneuil fit sa connaissance, la chronique n'en dit rien ; elle nous apprend seulement que ce bourru avait le cœur prenable et ne savait rien refuser à son imagination. Dès sa première rencontre avec cette belle enfant, il en devint éperdument amoureux. S'il n'avait tenu qu'à M. Véretz, on

serait bien vite tombé d'accord. Heureusement pour Mlle Hortence Véretz, elle avait une mère qui était une femme habile, ce qui est une grande bénédiction pour une fille. Après quelques semaines, M. Corneuil se résolut enfin à franchir le pas. Ce consul général, qui avait des fonds, prit son parti d'épouser pour ses beaux yeux une fille qui n'avait rien et dont le père était un homme taré; encore l'épousa-t-il sans contrat, en communauté de biens. Cela fit esclandre; on lui reprocha son beau-père, on clabauda contre lui. Il en fut réduit à donner sa démission, et il quitta l'Égypte pour retourner à Périgueux, sa ville natale, à quoi sa jeune et jolie femme l'encouragea, car il lui tardait de s'éloigner à jamais d'un père compromettant et d'aller jouir en France de sa nouvelle fortune. Je me souviens que j'appris cette histoire au ministère des Affaires étrangères, où l'on s'en occupa pendant huit jours, et puis on parla d'autre chose. Mais l'ex-consul n'était pas au bout de ses peines. Quatre ans plus tard, Mme Corneuil plaidait en séparation. Sa mère l'avait accompagnée à Périgueux; quand on a le bonheur d'avoir une mère habile, il ne faut

jamais la quitter : on ne saurait mieux faire que de se gouverner toujours par ses conseils.

« Pourquoi Mme Corneuil s'est-elle séparée de son mari? Il faut entendre là-dessus les avocats. Ils furent admirables l'un et l'autre, déployèrent toutes les ressources de leur faconde. Ces deux plaidoyers, où l'épigramme alternait avec l'apostrophe et l'apostrophe avec l'invective, furent des morceaux de haut goût, dont se reput la malignité publique. Le détail m'échappe, et je n'ai pas sous la main la *Gazette des Tribunaux ;* mais il n'importe, je suis sûr de mon fait. Maître Papin, avocat de la demanderesse, l'un des princes du barreau, venu de Paris à cet effet, déclara que M. Corneuil était un vilain homme, un franc butor, que Mme Corneuil était une nature exquise, un caractère angélique. Il attesta le ciel que ce monstre, après avoir aimé cet ange, s'était dégoûté de son bonheur, dont il était indigne, qu'il avait usé des procédés les plus révoltants, qu'il s'était livré à des emportements odieux, compliqués de voies de fait, de véritables sévices. A cela maître Virion répliqua que, si son client avait eu l'imprudence de s'abandonner par-devant témoins à de regret-

tables vivacités, ce n'était point un monstre, et que, si la demanderesse était une créature angélique, il y avait dans son cœur onctueux et éthéré beaucoup de vinaigre et surtout beaucoup de calcul. Il s'efforça de démontrer à la cour que M. Corneuil n'avait eu que des torts fort excusables, mais que sa femme lui faisait un crime de s'obstiner à vivre à Périgueux, où elle ne pouvait se souffrir, que n'ayant point réussi à le persuader de transporter le domicile conjugal à Paris, seul séjour pensait-elle, qui fût digne de ses grâces et de son génie, elle avait formé le projet de reconquérir son indépendance, qu'à cet effet elle s'était appliquée avec un art machiavélique à le mettre dans ses torts, qu'elle lui avait rendu son intérieur insupportable par la sécheresse de son humeur, par toutes sortes de petites persécutions, par ces mille coups d'épingle dont les anges ont le secret et qui poussent à bout les hommes qui ne sont pas des monstres. Je le répète, les deux avocats firent merveille. La difficulté est de savoir qui mentait ; pour mon compte, je les aurais renvoyés dos à dos. Ce qui est certain, c'est que

la cour donna raison à maître Papin. La séparation fut prononcée et la moitié de la fortune adjugée à Mme Corneuil. Cependant maître Virion n'avait pas menti de tout point, puisque, six mois après le jugement, Mme Corneuil partait pour Paris en compagnie de sa mère.

« Tu me demanderas, je le prévois, ma chère Mathilde, ce qu'a bien pu devenir à Paris la belle Mme Corneuil. J'ai fait trois courses ce matin à l'unique fin de pouvoir te renseigner ; ne me remercie pas trop : j'aime à courir. Mme Corneuil n'a pas encore assouvi toutes ses secrètes ambitions ; elle ne peut pas dire : Je suis arrivée, m'y voilà ! Mais elle est en bon chemin. Le papillon n'a pas dépouillé entièrement sa chrysalide ; il est patient ; quelque jour il déploiera ses ailes et sortira triomphant de son étui. Cependant Mme Corneuil reçoit ; elle donne à dîner ; elle a un salon. Une jolie femme, qui a une mère habile et un bon chef n'a pas à craindre qu'on la laisse sécher dans la solitude. On trouvait autrefois chez elle beaucoup de gens de lettres, surtout de ceux qui appartiennent à la nouvelle école, à ce qu'on appelle le parti des jeunes. Grand bien

leur fasse ! Il en est dans ce nombre qui ont du talent et de l'avenir ; il en est d'autres dont on assure que leurs nouveautés ne sont pas neuves et que leur jeunesse sent un peu le rance; mais ce ne sont pas mes affaires. Cela ne les empêche point d'avoir de bonnes dents, et on mange très bien chez Mme Corneuil. Elle ne se contentait pas de nourrir la littérature, elle en faisait elle-même, et elle employait les jeunes gens qui fréquentaient chez elle à écrire à sa louange de petits articles dans les petits journaux. Les estomacs reconnaissants sont d'excellentes trompettes, et au surplus elle est assez riche pour payer sa gloire.

« Dix-huit mois après son installation à Paris, elle publia un roman, qui, par le plus grand des hasards, me tomba sous la main. Je te confesse que je ne l'ai pas lu jusqu'au bout ; on ne peut demander à un homme d'avoir tous les genres de courage. Cela commençait par la description d'un brouillard. Au bout de dix pages, le ciel soit loué ! le brouillard se levait, et on apercevait une femme dans une calèche. Je me souviens que cette calèche sortait de chez Binder, et je me souviens aussi que cette femme, dont le cœur était

un abîme, gantait le six un quart, qu'elle avait trois taches de rousseur à la tempe droite, ni plus ni moins, « des narines palpitantes, des ronds de bras inimitables et des silences anhélants. » Je ne sais si tu es comme comme moi, le charabia et les descriptions me font peur, et je me sauve. J'ai d'ailleurs l'esprit si mal fait que cette femme, dont le portrait a coûté tant de mal à l'auteur, je ne la vois pas ; le bon Homère, qui n'était pas un jeune, s'est contenté de m'apprendre qu'Achille était blond, et je le vois. Enfin, que veux-tu? C'est la mode du jour ; cela s'appelle étudier... comment disent-ils ? les documents humains, et il paraît que personne ne s'en était avisé jusqu'aujourd'hui, pas même mon vieil ami Fielding, que je relis tous les ans. Documentez à votre aise, mes enfants, et allez dîner chez Mme Corneuil, qui ne reçoit que les gens qui documentent. Je n'aime pas beaucoup les pédants sérieux, mais j'ai la sainte horreur de la pédanterie appliquée à la babiole ; n'étant plus jeune, je suis de l'avis de Voltaire, qui n'aimait pas qu'on discutât pesamment ce qui ne vaut pas la peine d'être remarqué légèrement.

« Le roman de Mme Corneuil, j'ai regret à le dire, tomba tout à plat; encore prétend-on qu'il y avait un teinturier. Elle tâcha de se rattraper sur les vers et publia un volume de sonnets; il n'était pas question là dedans de M. Corneuil; c'étaient des vers écrits au courant de la plume, mais d'une plume taillée par un ange, et pleins des sentiments les plus exquis, les plus suaves, les plus séraphiques. Règle générale, quand les femmes séparées font des sonnets, ces sonnets sont toujours sublimes. Malheureusement le sublime ne se vend guère; ce fut dit-on, un cruel chagrin pour Mme Corneuil, qui du coup se brouilla avec la muse et congédia son teinturier.

« Tous les grands artistes, Mozart comme M. de Talleyrand, Raphaël comme M. de Bismarck, ont eu plusieurs manières. Mme Corneuil jugea à propos de changer la sienne. Elle réforma son train de maison, sa cuisine, son mobilier et ses toilettes. Son humeur tourna au grave; elle se prit d'un goût subit pour les tons neutres, pour les conversations sévères, pour la métaphysique et pour les rubans feuille-morte. Cette belle blonde s'aperçut qu'elle ne valait tout son prix

qu'en se détachant en demi-teinte dans un salon meublé de gens sérieux. Elle s'imposa la tâche d'épurer le sien; elle mit tout doucement à la porte la plupart de ses petits messieurs, les plus bruyants du moins. Elle s'était dégoûtée du tapage ; elle avait découvert que la considération vaut mieux, fût-elle achetée par un peu d'ennui. Elle s'efforça d'attirer chez elle des hommes posés, des personnages, et surtout des femmes irréprochables. C'était difficile; mais, avec un peu de travail et beaucoup de persévérance, une ambitieuse qui ne craint pas l'ennui arrive à tout. Elle ne faisait plus de sonnets ni de romans ; elle se jeta à corps perdu dans les œuvres de charité.

« La charité, ma chère Mathilde, est à la fois et selon les cas la plus belle des vertus ou la plus utile des industries. Tu as tes pauvres, et Dieu seul pourrait nous dire comme tu les aimes, comme tu les soignes, comme tu les choies ; mais ce que fait ta main droite, ta main gauche n'en saura jamais rien. J'ignore si Mme Corneuil a souvent vu des pauvres ou des pauvresses ; en revanche, elle va, elle vient, elle se remue, elle intrigue, elle pérore, elle est de six comités, de

douze sous-commissions ; c'est une quêteuse incomparable, une caissière très experte, une trésorière fort entendue, une vice-présidente accomplie. Oui, ma chère, on assure que personne ne préside comme elle. Voilà de fameux placements et le meilleur moyen de se pousser dans le monde. J'ajoute que, si elle ne fait plus de vers, elle n'a pas renoncé à la prose. Elle a composé un éloquent traité sur l'*Apostolat de la femme*, qui se vend au profit d'un nouvel hospice et qui en est à sa cinquième édition. Ses sonnets étaient sublimes: son traité est plus que sublime. C'est un amalgame des tendresses de saint François de Sales et des spiritualités de sainte Thérèse ; jamais on n'a tenu la dragée si haute à notre pauvre espèce humaine ; ce n'est plus de l'air respirable, c'est du pur éther. Je serais curieux de savoir ce qu'ont pensé M. Corneuil et Périgueux.

« Voilà mes renseignements, ma chère Mathilde ; dis-moi ce que tu en comptes faire. Là-dessus ton vieil oncle t'embrasse tendrement, non sans regretter un peu que cela ne tire pas à conséquence.

« *P. S.* — Je rouvre ma lettre. Je sortais pour la jeter à la boîte en allant dîner, quand par une grâce du ciel je rencontrai au coin de la rue de Choiseul maître Papin, dont l'éloquence fit donner jadis gain de cause à l'aimable femme que tu a prises en grippe, on ne sait pourquoi. J'avais eu l'occasion de le consulter touchant une affaire qui m'était recommandée, nous sommes restés bons amis, et, comme je savais qu'il avait gardé les meilleures relations avec sa blonde cliente, je l'accostai pour lui en demander des nouvelles. Mme Corneuil a encore changé de manière, et je commence à croire qu'elle en change trop souvent. Je crains qu'elle n'ait pas cet esprit de suite, cette persévérance, que demandent les grandes entreprises ; les impatients, qui procèdent par à-coups, me font douter de leur avenir. Aux premiers mots que je lui dis, maître Papin se rengorgea, fit le gros dos, ce gros dos qui est particulier aux avocats, le dos d'un homme qui porte l'univers sur ses robustes épaules et qui s'arc-boute pour ne pas le laisser tomber. Du même ton qu'il apostrophe le ministère public : — Monsieur le marquis, s'écria-t-il, cette femme est tout simple-

ment un prodige de vertu chrétienne. Elle apprit il y a dix-huit mois que son mari était gravement attaqué de la poitrine. Qu'a-t-elle fait? Oubliant ses griefs, ses légitimes ressentiments, elle a couru le retrouver à Périgueux, elle s'est réconciliée avec lui. On a conseillé à M. Corneuil de partir pour l'Égypte : elle a tout quitté pour l'accompagner et pour se faire la garde-malade d'un brutal dont les violences avaient mis ses jours en danger. Oui ou non, avais-je raison d'affirmer à la cour que Mme Corneuil est un ange ? — Tudieu ! lui dis-je, ne vous échauffez pas. J'admire autant que vous ce beau trait ; mais, mon cher maître, ne pourrait-il pas se faire qu'après avoir obtenu, grâce à vous, la moitié de la fortune, cet ange se proposât d'avoir le reste par voie d'héritage ?—Il fit un geste d'indignation; son dos grossit encore. — Ah ! monsieur le marquis, répliqua-t-il, vous n'avez jamais cru aux femmes, vous êtes un affreux sceptique. Je le regardai, il me regarda ; je riais, il se mit à rire ; je crois que nous devions ressembler aux aruspices de Cicéron.

« Ce qu'il y a de bon, ma chère Mathilde, c'est

que tu n'as plus besoin de rien m'expliquer. Écoute-moi bien ; voici exactement ce qui s'est passé. Ton fils Horace, cet égyptologue de grande espérance, qui me fait l'honneur d'être mon petit-neveu, est en Égypte depuis deux ans. Il y a rencontré une belle blonde, et pour la première fois son cœur a parlé ; il n'a pu se tenir de t'en écrire, ses lettres sont pleines de Mme Corneuil, et ta sollicitude maternelle s'est éveillée. N'est-ce que cela ? Fi donc ! tu es ingrate envers la Providence. Tu avais mille fois reproché à ton fils d'être un garçon trop sage, trop sérieux, trop plongé dans ses chères études, un farouche Hippolyte de l'érudition, méprisant le monde, les plaisirs, les femmes, les affaires, et ne caressant d'autre rêve que celui de composer quelque jour un gros livre qui révèlera à l'univers étonné des secrets vieux de quatre mille ans. Tu t'étais flattée de le mettre à la Chambre, ou au Conseil d'État, ou dans la diplomatie ; il t'a désolée par ses refus. Dès sa plus tendre enfance, il pleurait pour qu'on le menât au musée égyptien du Louvre. Il aurait pu dire, les yeux fermés, ce que contenaient l'armoire K et la vitrine Q de la

salle des monuments religieux. Ce n'est pas ma faute ; ce n'est pas moi qui l'ai fait.

« Ce jeune homme vraiment extraordinaire n'a jamais été amoureux que de la déesse Isis, femme et sœur d'Osiris ; c'est la seule intrigue compromettante qu'il ait à sa charge. Il ne s'est jamais intéressé qu'aux évènements qui ont bien pu se passer sous le règne de Sésostris le Grand ; les discussions les plus passionnées de nos députés et jusqu'aux gros mots qu'ils peuvent se dire lui ont toujours paru fades auprès de l'histoire intime des Pharaons. A tous les divertissements que tu lui as jamais proposés, il préférait un papyrus monté sur toile ou sur carton, un masque de momie, l'épervier, symbole des âmes, ou un joli scarabée doré, emblême de l'immortalité. J'en parle en connaissance de cause ; il m'honorait de ses confidences. La dernière fois que je le vis, il m'en souviendra longtemps, je le trouvai enfermé avec un texte hiéroglyphique, disposé en colonnes rétrogrades et orné de figures au trait. Il témoigna quelque humeur d'être troublé dans son voluptueux tête-à-tête. En haut du manuscrit, on voyait un homme au visage jaune, aux cheveux

peints en bleu, au front orné d'un bouton de lotus et d'un grand cône blanc. Je posai le doigt sur une des colonnes rétrogrades, et je dis à ce cher enfant : « Grand déchiffreur, que peut bien signifier ce grimoire ? » Il me répondit sans se fâcher : « Mon cher oncle, ce grimoire, qui, ne vous en déplaise, est fort limpide et de la plus haute importance, signifie que l'intendant des troupeaux d'Ammon, grammate principal, Amen-Heb le véridique, et sa femme qui l'aime, la dame qui fait toutes ses délices, Amen-Apt la véridique, présentent leurs hommages à Osiris, habitant la région occidentale, seigneur des temps, à Ptah-Sokari, seigneur du tombeau, et au grand Tum, qui a fait le ciel et créé les essences qui sortent de la terre... » Je l'écoutais avec tant d'intérêt que le lendemain il pensa m'obliger en m'envoyant toute l'histoire d'Amen-Heb couchée par écrit. Je la relis une fois chaque année à la Saint-Horace, M'accusera-t-on de négliger mes devoirs de grand-oncle ?

« Ne le nie pas, ma chère, cette fureur faisait ton désespoir. De quoi te plains-tu donc ? Voilà un garçon à demi sauvé. C'est le Ciel qui l'a

adressé à Mme Corneuil ; elle lui apprendra beaucoup de choses qu'il ignore et lui en fera désapprendre beaucoup d'autres ; il boira dans ses beaux yeux l'oubli d'Aménophis III, de la dix-huitième dynastie, d'Amen-Apt la véridique et de l'homme au grand cône blanc. Ne lui envie pas ses tardifs plaisirs, sans compter qu'il est bon d'être charitable envers une pauvre garde-malade. Lui en feras-tu un crime, à cette sainte femme, de se délasser de ses fatigues dans la société d'un beau jeune homme, qui lui dit des douceurs en l'aidant à préparer ses tisanes ? Tout est pour le mieux, ma chère Mathilde. Dieu bénisse Mme Corneuil ! La déesse Isis a trouvé à qui parler. Écris-moi incontinent que j'ai rencontré juste et que, toute réflexion faite, tu es aussi contente que moi. »

Le surlendemain, le marquis de Miraval reçut de sa nièce la coure réponse que voici :

« Mon cher oncle, votre lettre et les renseignements que vous avez eu l'obligeance de me procurer ont redoublé mon inquiétude. C'est à une intrigante que nous avons affaire. Pourquoi faut-il qu'Horace se soit laissé prendre dans ses

filets? Depuis que j'ai eu le malheur de perdre mon mari, vous avez été dans tous les cas importants mon seul conseil et mon suprême recours. Jamais je n'ai eu plus besoin de votre assistance. Je sais qu'il est cruel de vous arracher à votre cher Paris; mais je connais vos bons sentiments à mon égard, votre sollicitude pour les intérêts de notre famille, votre amitié presque paternelle pour ce pauvre et absurde Horace. Je vous en supplie, venez me trouver à Vichy; nous aviserons ensemble. Je vous appelle et je vous attends. »

Mme de Penneville avait raison de croire qu'il en coûtait à son oncle de quitter Paris; depuis qu'il n'était plus diplomate, il ne pouvait se souffrir ailleurs. Dans les mois brûlants de l'été, alors que tout le monde s'en va, il n'avait garde de s'en aller. Il préférait aux plus belles sapinières les vernis du Japon et les ormeaux à petites feuilles qu'il apercevait de la terrasse de son cercle, où il passait la meilleure partie de ses journées et même de ses nuits. Cependant cet égoïste ou ce sage avait toujours pris à cœur les intérêts de son neveu, à qui il destinait son héritage, et au surplus il était curieux et ne s'en

cachait pas. Il ordonna en soupirant à son valet de chambre de préparer ses malles, et le soir même il partait pour Vichy.

Prévenue par une dépêche, Mme de Penneville l'attendait à la gare. Du plus loin qu'elle l'aperçut, elle courut à sa rencontre et lui dit :

— Figurez-vous que cette femme est veuve et qu'il s'est mis en tête de l'épouser !

— Ah ! pauvre mère ! s'écria le marquis. Cette fois, j'en conviens, le cas est grave.

II

M. de MIRAVAL ne s'était pas trompé dans ses conjectures; les choses s'étaient passées à peu près comme il l'avait pensé. Le comte Horace de Penneville avait fait au Caire la connaissance d'une belle blonde, et pour la première fois de sa vie son cœur s'était pris. On s'était rencontré au *New-Hotel;* dès les premiers jours, Mme Corneuil s'était mise en frais pour attirer sur elle les regards et les pensées du jeune homme. M. Corneuil ayant pu se ranimer et pouvant se passer de sa garde-malade, on avait profité de ce mieux trompeur pour visiter ensemble le musée de Boulaq, les souterrains du Serapeum, les pyramides de Gizeh et de Saqqarah. Horace avait pris au sérieux son métier de cicerone; il s'était fait une affaire et un plaisir d'expliquer l'Égypte à Mme Corneuil, et Mme Corneuil avait écouté toutes ses

explications dans un profond recueillement, avec une attention émue, à laquelle se mêlaient par intervalles d'aimables transports. Elle était comme saisie et toute palpitante ; au fond de ses yeux s'allumait une flamme sombre; elle possédait mieux que personne l'art d'écouter avec les yeux. Elle n'avait fait aucune difficulté d'admettre que Moïse a vécu sous Ramsès II ; elle avait paru charmée d'apprendre que la deuxième dynastie régna trois cent deux ans, que Menès était originaire de Thinis, et que la grande pyramide à degrés fut bâtie par Kékéou, le Céchoüs de Manéthon, par qui fut établi le culte du bœuf Apis, manifestation vivante du dieu Ptah. Elle éprouvait un enthousiasme de néophyte en se faisant initier aux sacrés mystères de la chronologie égyptienne ; elle déclara que c'était la plus belle des sciences et le plus doux des passe-temps; elle jura d'apprendre à déchiffrer les hiéroglyphes.

Ce fut dans une visite au tombeau de Ti, à la clarté rougeâtre des torches, que l'évènement se décida. Ils examinaient dans une sorte d'extase tous les tableaux gravés sur la paroi de chacune

des chambres funéraires. Il en est un qui représente un chasseur assis dans une barque, au milieu d'un marais où nagent des hippopotames et des crocodiles. Comme ils se penchaient sur ces crocodiles, Mme Corneuil, absorbée dans sa contemplation, fit un faux mouvement, et sa joue frôla celle du jeune homme ; il sentit un frémissement qu'il n'avait jamais éprouvé. Elle sortit la première du tombeau ; en la rejoignant il fut comme ébloui ; il découvrit tout à coup qu'elle avait un port de reine, des yeux bruns mêlés de fauve, les plus admirables cheveux du monde, qu'elle était belle comme un songe et qu'il l'aimait comme un fou.

Quelques semaines après, M. Corneuil avait rendu son âme à Dieu, en laissant toute sa fortune à sa femme, qui l'avait soigné, il faut le dire, avec une héroïque patience. La veille du jour où elle devait s'embarquer pour emmener à Périgueux un cercueil plombé, Horace lui demanda la faveur d'un instant d'entretien, et le soir, sur la terrasse du *New-Hotel*, sous le ciel étoilé d'Égypte, dans un air délicieux où flottaient les grandes ombres vagues des Pharaons, il lui fit l'aveu de sa passion

et tenta de lui arracher la promesse qu'avant un an elle serait à lui pour la vie. Ce fut alors qu'il put connaître toute la délicatesse de ce cœur d'élite. Elle lui reprocha, les yeux baissés, l'excès de son amour, lui représenta que le mort n'était pas encore enterré, qu'il lui répugnait de marier les roses aux cyprès et les pensées amoureuses aux longs voiles de crêpe. Mais elle lui permit d'écrire et s'engagea elle-même à lui donner réponse dans six mois ; en le quittant, elle avait aux lèvres un demi-sourire infiniment pudique, mais fort encourageant. Il avait remonté le Nil ; il avait gagné la Haute Égypte, heureux de passer ses mois d'attente dans la solitude d'une Thébaïde, où les journées ont plus de vingt-quatre heures ; on n'en a jamais trop pour déchiffrer des hiéroglyphes en pensant à Mme Corneuil. Les crocodiles devaient jouer un grand rôle dans cette histoire. Horace était à Kéri ou Crocodilopolis quand il reçut un billet parfumé et vraiment exquis, destiné à lui apprendre que la femme adorée passait l'été avec sa mère sur les bords du lac Léman, dans une pension située à quelques pas de Lausanne, et que, si le comte de Penneville s'y présentait, il

n'aurait pas besoin de frapper deux fois à la porte pour qu'elle s'ouvrît. Il était parti comme une flèche, il était accouru d'une seule traite à Lausanne. Il avait écrit de là à Mme de Penneville une lettre de douze pages, où il lui racontait son heureuse aventure avec des effusions de tendresse et de joie bien propres à la désespérer.

L'oncle et la nièce employèrent toute leur soirée à causer, à délibérer, à discuter. Comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, on répétait jusqu'à vingt fois les mêmes choses ; cela n'avance à rien, mais cela soulage. M. de Miraval, qui prenait rarement les choses au tragique, s'appliquait à consoler la comtesse ; elle était inconsolable.

— En bonne foi, disait-elle, pouvez-vous espérer que j'envisage de sang-froid la perspective d'avoir pour bru une créature sortie on ne sait d'où, la fille d'un homme taré, une demoiselle de rien, qui a épousé un homme de peu et qui s'en est séparée pour aller courir la bague à Paris, une femme dont le nom a traîné dans la *Gazette des Tribunaux*, une femme qui décrit des brouillards, qui compose des sonnets ?

— Il est certain, répondait le marquis, qu'on a dit longtemps avant nous que les êtres les plus dangereux de cet univers sont les serpents à sonnettes et les femmes à sonnets. Il y a dix à parier contre un que celle-ci est une intrigante et que voilà une affaire bien désagréable.

— Horace, désolant Horace, s'écriait la comtesse, quel chagrin tu me causes! Ce cher garçon a le cœur le plus noble, le plus généreux ; par malheur, il n'a jamais eu le sens commun ; mais pouvais-je m'attendre?...

— Hélas! oui, il fallait s'y attendre, interrompait le marquis. On ne saurait trop se défier des sagesses précoces ; elles finissent souvent par des catastrophes. Je t'ai dit cent fois, ma chère Mathilde, que ton fils m'inquiétait, qu'il nous ménageait quelque fâcheuse surprise. Nous naissons tous avec un certain fonds de folie à dépenser ; heureux qui le dépense en détail dans sa jeunesse! Horace a tout gardé jusqu'à vingt-huit ans, capital et intérêts, et voilà le beau fruit de ses économies. Les petites folies multipliées sauvent des grandes ; quand on n'en fait qu'une, elle est presque toujours énorme et le plus sou-

vent irréparable. J'ai su me servir de ma jeunesse, moi qui vous parle ; j'aurais cru manquer à mes devoirs les plus sacrés si je l'avais laissée en friche.

Mme de Penneville présenta au marquis une tasse de thé, qu'elle avait sucré de sa blanche main, et elle lui dit d'une voix caressante :

— Mon cher oncle, vous seul pouvez nous sauver.

— Et le moyen ? demanda-t-il.

— Horace a pour vous tant de respect, tant de déférence ! Vous avez toujours exercé une grande autorité sur lui.

— Bah ! nous ne vivons plus sous le régime autoritaire.

— Aussi bien, vous lui avez toujours permis de se considérer comme votre héritier ; cela vous crée des droits, ce me semble.

— Allons donc ! les garçons qui comme ton fils voyagent dans les espaces renoncent facilement à un héritage. Qu'est-ce que cent mille livres de rente au prix d'un joli scarabée, emblème de l'immortalité ?

— Mon oncle, mon cher oncle, je suis persuadée

que, si vous consentiez à partir pour Lausanne...

Le marquis fit un bond.

— Seigneur Dieu ! dit-il, Lausanne est bien loin.

Et il poussa un soupir en pensant à la terrasse de son cercle.

— Résignez-vous à cette corvée, et je vous en serai à jamais reconnaissante. Vous ferez entendre raison à ce cher enfant.

— Ma chère Mathilde, je relis quelquefois mes poètes latins. J'en connais un qui a dit que le propre de l'amour est de déraisonner, et que prêcher la raison à un amoureux, autant vaut lui demander d'extravaguer avec sagesse, *ut cum ratione insaniat.*

— Horace a du cœur. Vous lui représenterez que ce mariage me réduirait au désespoir.

— Il s'en doute, ma chère, puisqu'il n'a pas osé venir t'embrasser en arrivant d'Égypte, et sois sûre qu'il ne viendra pas avant que tu lui aies donné ton consentement. On a beau aimer et respecter sa mère, quand un homme est vraiment allumé... Et il l'est bien, juste ciel ! Sa

lettre en fait foi ; c'est une prose qui sent la fièvre et qui brûle le papier.

Mme de Penneville s'approcha du marquis, caressa doucement ses cheveux blancs, et lui passant ses bras autour du cou :

— Vous êtes si habile ! vous avez l'esprit si délié ! On nous assure que vous avez rempli autrefois des missions infiniment délicates, dont vous vous êtes acquitté à votre gloire.

— Câline, négocier avec un gouvernement est chose plus aisée que de traiter avec un amoureux conduit par une intrigante.

— Vous ne me ferez jamais croire que rien vous soit impossible.

— Tu as juré de me piquer au jeu, lui dit-il. Eh bien ! soit, l'entreprise mérite d'être tentée. Mais, à propos, as-tu déjà répondu à la formidable épître que tu viens de me lire ?

— Je n'ai rien voulu faire sans m'être concertée avec vous.

— Tant mieux, rien n'est compromis, l'affaire est entière. Allons, je te dirai demain si je me décide à partir pour Lausanne.

La comtesse remercia chaudement M. de

Miraval. Elle le remercia plus chaudement encore le lendemain, quand il lui annonça qu'il avait pris son parti et qu'il la priait de le faire conduire à la gare. Elle l'accompagna pour s'assurer qu'il ne se ravisait pas, et elle lui dit en chemin :

— Voilà un voyage que toutes les mères de famille glorifieront ; mais, s'il vous plaît, quand vous serez là-bas, donnez-moi souvent de vos nouvelles.

— Oui, je t'en donnerai, répondit-il, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que tu ne croiras pas un mot de ce que je t'écrirai.

— Que voulez-vous dire ?

— J'exige aussi, continua-t-il, que tu me répondes comme si tu me croyais et que tu envoies mes lettres à Horace, en lui recommandant le secret.

— Je vous comprends de moins en moins.

Qu'est-ce donc qu'une femme qui ne comprend pas ? Les lettres ostensibles, c'est le fond de la diplomatie. Après tout, il n'est pas

nécessaire que tu me comprennes ; l'essentiel est que tu te conformes scrupuleusement à mes instructions... Adieu, ma chère ! je m'en vais où m'envoient le ciel et tes chatteries... Si je ne réussis pas, cela prouvera que nos amis les républicains ont eu raison de me mettre à la retraite.

Cela dit, il embrassa sa nièce et monta en wagon. Vingt-quatre heures plus tard, il arrivait à Lausanne, où son premier soin fut, après avoir retenu une chambre à l'hôtel Gibbon, de se procurer tout un attirail de pêche. Là-dessus, fatigué du voyage, il dormit six heures durant. Dès qu'il se fut réveillé, il dîna, et, dès qu'il eut dîné, il se fit conduire en voiture à la pension Vallaud, située à vingt minutes de Lausanne, sur le penchant de l'un des plus beaux coteaux du monde. Cette charmante villa, convertie depuis peu en hôtellerie, se composait d'une maison commune, où le comte de Penneville occupait un appartement, et d'un joli chalet isolé qu'habitaient Mme Corneuil et sa mère. Le chalet et la maison étaient séparés ou, si l'on aime mieux, réunis par un grand parc bien ombragé, qu'Ho-

race traversait plusieurs fois par jour en se disant : « Quand donc vivrons-nous sous le même toit ? » Mais il faut savoir attendre son bonheur.

En ce moment, Horace, la plume à la main, travaillait à sa grande *Histoire des Hycsos* ou *des Pasteurs* ou *des Impurs*, c'est-à-dire de ces terribles nomades chananéens qui, deux mille ans avant l'ère chrétienne, dérangés dans leurs campements par les invasions élamites des rois Chodornakhounta et Chodormabog, envahirent à leur tour la vallée du Nil, la mirent à feu et à sang et occupèrent pendant plus de cinq siècles le centre et le nord de l'Égypte. Fort de son érudition, riche de documents nouveaux péniblement recueillis par lui, il avait entrepris de démontrer par des témoignages irréfragables que le Pharaon qui fit de Joseph son premier ministre était bien Apophis ou Apépi, roi des Hycsos, et il se flattait de le prouver si bien que désormais il serait impossible aux esprits les plus prévenus de contester ce point capital. Quelques mois auparavant, il avait envoyé, du Caire à Paris, les premiers chapitres de son histoire, dont lecture

fut faite à l'Institut ; sa thèse avait scandalisé quelques égyptologues ; d'autres y trouvaient du bon, et l'un d'eux lui avait écrit à ce propos ; « Voilà un début qui promet. *Macte animo, generose puer.* »

Vêtu d'une sorte de burnous en laine blanche, le cou libre, les cheveux en désordre, il était accoudé sur une table ronde, en face d'une écritoire dont le couvercle était surmonté d'un sphinx, et sa figure exprimait le contentement du cœur uni à la parfaite sérénité de la conscience. Au milieu de la table s'épanouissait une belle rose pourpre, presque noire, qu'il avait mise tremper dans un verre et dans laquelle une statuette en faïence bleue, qui représentait une déesse égyptienne au visage de chatte, plongeait indiscrètement, sans se dérider, son museau rébarbatif. Horace contemplait par instants ce museau, qui lui était cher, et cette rose, que Mme Corneuil avait cueillie pour lui il n'y avait pas une heure ; par instants aussi, tournant ses yeux vers sa fenêtre toute grande ouverte, il s'apercevait que la lune, alors dans son plein, projetait dans les eaux frissonnantes du lac une longue traînée

de paillettes d'or. Mais, par une grâce d'état, il ne laissait pas d'être tout entier à son travail, il n'avait aucune distraction, il appartenait aux Hycsos. La lune, la rose, Mme Corneuil, la déesse à la tête de chatte, le sphinx qui surmontait l'écritoire, les *Impurs* et le roi Apépi, tout cela se mariait, se confondait intimement dans sa pensée. Les bienheureux du paradis voient tout en Dieu et peuvent penser à tout sans se distraire un seul moment de leur idée, qui est éternelle. Le comte Horace était tout à la fois à Lausanne, dans le voisinage d'une femme dont l'image ne le quittait pas, et en Égypte, deux mille ans avant Jésus-Christ, et son bonheur était parfait comme son application.

Il venait d'écrire cette phrase : « Considérez les sculptures de l'époque des Pasteurs, examinez avec soin et sans parti pris ces figures anguleuses, aux pommettes très saillantes, et, si vous êtes de bonne foi, vous conviendrez que la race des Hycsos n'était pas purement sémitique, mais qu'elle était fortement mélangée d'éléments touraniens. »

Satisfait de sa conclusion, il interrompit une

seconde son travail, posa la plume, et, attirant à lui la rose pourpre, il la pressa sur ses lèvres; mais il entendit frapper à sa porte. Il remit précipitamment la rose dans son verre, et d'un ton d'humeur il cria : Entrez! La porte s'ouvrit. M. de Miraval entra. La figure d'Horace se rembrunit; cette apparition inattendue le consterna : il se sentit comme subitement expulsé de son paradis. Hélas ! la vie la plus heureuse n'est qu'un paradis intermittent.

Le marquis, immobile sur le seuil, salua gravement son neveu, en lui disant :

— Eh quoi ! je te dérange ? Tu n'as jamais su dissimuler tes impressions.

— Ah ! mon oncle, répondit-il, comment pouvez-vous croire ?... Je vous avoue que je ne m'attendais pas... Mais je vous prie, par quel hasard ?...

— Je fais un voyage en Suisse. Pouvais-je passer à Lausanne sans venir te voir ?

—Convenez, mon oncle, que vous ne passez pas, reprit Horace ; convenez que vous êtes beaucoup plus qu'un passant, que vous arrivez ici tout exprès.

— Tout exprès, tu l'as dit, mon garçon, repartit M. de Miraval.

— C'est donc à un ambassadeur que j'ai l'honneur d'avoir affaire ?

— Oui, à un ambassadeur, très ferré sur l'étiquette et qui demande qu'on le reçoive avec tous les égards qui lui sont dus et selon toutes les règles du droit des gens.

Horace s'était remis de son trouble ; il s'arma de philosophie, fit bonne mine à mauvais jeu. Avançant un siège au marquis :

Asseyez-vous là, monsieur l'ambassadeur, lui dit-il, dans le meilleur de mes fauteuils. Mais, au préalable, embrassons-nous, mon cher oncle. Si je ne me trompe, il y a deux ans bien comptés que nous n'avons eu le plaisir de nous voir. Que pourrais-je vous offrir, pour vous être agréable ? Je crois me souvenir que vous avez quelque goût pour le champagne frappé, que c'est votre boisson favorite. Oh ! n'allez pas vous imaginer que nous soyons ici dans un pays de sauvages ; on y trouve tout ce qu'on veut ; vous serez satisfait à l'instant.

Il tira à ces mots un cordon de sonnette : un domestique parut ; il lui donna ses ordres, qui

furent promptement exécutés, quoiqu'on accuse les Vaudois d'être un peu lents.

Cependant M. de Miraval contemplait son neveu avec une satisfaction mêlée d'un sourd dépit. Il lui sembla que ce beau garçon bien découplé avait encore embelli. Sa barbe courte était du plus beau noir ; ses traits, jadis un peu mous, avaient pris de la fermeté, de l'accent ; ses yeux, d'un gris bleuâtre, s'étaient allongés ; son teint s'était halé, bronzé, et cette patine brune lui allait à merveille. Son sourire, plein de douceur et de mystère, était charmant ; on eût dit ce sourire indéfinissable que les sculpteurs égyptiens, dont la Grèce a eu de la peine à surpasser le génie, imprimaient souvent aux lèvres de leurs statues. Tel sphinx du musée du Louvre aurait reconnu Horace à son air de famille et l'eût avoué pour son parent. Il est tout naturel que l'on prenne le teint des pays que l'on habite et quelquefois aussi le visage des choses qu'on aime.

« Maître sot ! pensait le marquis tout fâché, tu as la plus fière tournure, la plus belle tête du monde, et voilà tout ce que tu en sais faire. Ah ! si à ton âge j'avais eu les yeux, le sourire que

voici, quel parti j'en aurais tiré ! Non, aucune femme n'aurait pu me résister... Mais toi, que répondras-tu à la Providence quand elle te demandera compte de tous les dons qu'elle t'a faits? Tu lui diras : Je m'en suis servi pour épouser Mme Corneuil... »

Horace était à mille lieues de deviner les secrètes réflexions de M. de Miraval. Après l'émotion désagréable du premier moment, il était rentré dans son naturel, et son naturel était d'avoir du plaisir à revoir son oncle, car il l'aimait beaucoup. A vrai dire, l'ambassadeur lui plaisait peu, et il était résolu à ne point le ménager ; mais, quand on est sûr de sa volonté, on ne craint pas les objections, et comme l'ennemi buvait du champagne et ne se pressait pas de commencer l'attaque, il marcha au-devant de lui.

— Et d'abord, mon cher oncle, lui dit-il, donnez-moi bien vite des nouvelles de ma mère.

— Je voudrais t'en donner de bonnes, répondit le marquis. Mais tu sais que sa santé nous inquiète, et tu conviendras que la lettre qu'elle a reçue de toi...

— Ma lettre l'a chagrinée !

— Là, tu le demandes?

— J'aime tendrement ma mère, répliqua Horace d'un ton vif; mais je l'ai toujours connue la plus raisonnable des femmes. Apparemment, je m'y serai mal pris, je me fais fort de la réconcilier avec mon bonheur.

— Si tu m'en crois, tu n'écriras plus; on ne guérit pas le mal par le mal. Assurément, ta mère désire ton bonheur; mais le projet extravagant dont tu lui as fait confidence... Extravagant te blesse? Je retire extravagant... Je voulais dire que le projet un peu bizarre... Allons, je retire aussi bizarre. C'est ainsi qu'on en use à la Chambre, et il ne faut pas être plus qu'un député. Bref, ce projet, qui n'est ni extravagant ni bizarre, inspire à ta mère les plus vives inquiétudes, et tu ne triompheras pas de ses objections.

— Elle vous a chargé de me les faire connaître?

— Dois-je te présenter mes lettres de créance?

— C'est inutile, mon oncle. Parlez, dites-moi à cœur ouvert tout ce qu'il vous plaira, ou plutôt, si vous êtes bien inspiré, ne dites rien, car, je vous en avertis, vous dépenserez votre éloquence

en pure perte, et je sais que vous n'avez jamais aimé à perdre vos paroles.

— Il faudra pourtant que tu te résignes à m'entendre. Tu ne prétends pas, je pense, que j'aie fait pour rien cent grandes lieues tout courant. Mon discours est prêt, tu le subiras.

— Jusqu'au matin s'il le faut, repartit Horace. Ma nuit t'appartient.

— Merci... Et maintenant, commençons par le commencement. Ce qui vient de se passer ne m'a pas seulement affligé, mais cruellement humilié. Je me flattais de connaître les hommes et j'étais fier de ma science. Or, je dois avouer, à ma confusion, que je me suis absolument mépris sur ton compte. Comment ! c'est toi, mon fils, toi que je croyais le garçon le plus sensé, le plus réfléchi, le plus tranquille de la terre, c'est toi qui tout à coup t'avises de jeter l'épouvante dans le sein de ta famille par une décision !...

— Extravagante et bizarre, interrompit Horace.

— Puisque je t'ai dit que j'avais retiré ces deux mots ! Mais oui ou non, ce projet de mariage ne ressemble-t-il pas à un coup de tête ?

— Dois-je vous répondre article par article ? s'écria-t-il, ou préférez-vous me réciter votre discours tout entier d'une seule haleine ?

— Non, ce serait trop fatiguant. Réponds tout de suite.

— Eh bien ! mon cher oncle, sachez que vous ne vous êtes jamais mépris sur mon compte, et que ce prétendu coup de tête est précisément l'acte le plus sensé, le plus réfléchi que m'ait jamais inspiré mon bon génie, un acte où j'ai mis à la fois tout mon cœur et toute ma raison.

— Quoi donc ! tu me défendras de m'étonner que l'héritier d'un beau nom et d'une belle fortune, qu'un comte de Penneville, qui pouvait choisir dans son monde parmi cinquante jeunes filles vraiment dignes de lui, refuse tous les partis que sa mère lui proposait et qu'il se ravise subitement pour épouser... qui ? une madame... je t'en prie, Horace, comment s'appelle-t-elle ? Je ne peux jamais retenir ce diable de nom.

— Elle s'appelle Mme Corneuil, pour vous servir, répliqua Horace d'un ton pincé. Je suis désolé que son nom vous déplaise, mais ne vous donnez pas la peine de l'incruster dans votre

mémoire. Dans deux mois d'ici, vous l'appellerez tout simplement la comtesse Hortense de Penneville.

— Peste ! comme tu y vas ! Ce n'est pas encore fait.

— Nous avons échangé nos paroles, mon oncle. Tenez la chose pour faite, car je vous défie bien de la défaire.

M. de Miraval remplit et vida de nouveau son verre ; puis il reprit :

— Ne t'échauffe pas, ne t'emporte pas. Je ne voudrais pour rien au monde te désobliger ; mais je suis si étonné, si surpris... Dis-moi, qu'est-ce donc que cette statuette en faïence bleue coiffée d'un grand nimbe, à la taille fine, au museau de chatte, qui tient dans sa main droite je ne sais quelle façon de guitare ?

— Ce n'est pas une guitare, mon oncle, c'est un sistre symbole de l'harmonie du monde. Eh quoi ! vous ne reconnaissez pas dans cette statuette la déesse Sekhet, la Bubastis des auteurs grecs, qu'on avait surnommée la grande amante de Ptah, divinité tour à tour bienfaisante et vengeresse, qui selon toute apparence, repré-

sentait la radiation solaire dans sa double fonction ?

— Mille excuses, je crois me la remettre. Et cette rose qu'elle semble flairer d'un air malveillant... Ah ! cette rose je n'ai plus besoin de demander d'où elle vient.

— Eh ! oui ! elle m'a été donnée par cette femme dont il est impossible de se rappeler le nom.

— Mais permets, je le sais très bien, ce nom... Mme Corneuil... N'est-ce pas, Corneuil ? Eh bien ! mon doux ami, ne te semble-t-il pas que la déesse Sekhet ou Bubastis, qui représente la radiation solaire, attache des yeux courroucés, flamboyants d'indignation sur la rose pourpre, et qu'elle maudit la rivale que tu as eu l'insolence de lui préférer ? Prends-y garde, les roses se fanent ; les roses et celles qui les donnent ne vivent qu'un jour ; les déesses sont immortelles et leurs rancunes aussi.

— Rassurez-vous, mon oncle, répliqua Horace en souriant. La déesse Sekhet regarde cette fleur d'un œil fort doux. Si vous l'interrogiez, elle vous dirait : Les cinquante héritières que vous avez

proposées au comte de Penneville sont toutes ou la plupart de sottes créatures, à l'esprit court et futile, uniquement occupées de chiffons et de misères ; aussi je l'approuve fort d'avoir dédaigné ces poupées et de vouloir épouser une femme comme il y en a peu, une femme dont l'intelligence est aussi distinguée que son cœur est aimant, une femme qui adore l'Égypte et à laquelle il tarde d'y retourner, une femme qui ne sera pas seulement pour votre neveu la plus douce des sociétés, mais qui s'intéressera passionnément à ses travaux, qui l'aidera de ses conseils, qui sera la confidente de toutes ses pensées...

— Et qui méritera d'être un jour de l'Institut comme lui, interrompit M. de Miraval. Ce sera charmant de vous y voir entrer bras dessus bras dessous. Horace, je renonce à te réciter la fin de mon discours. Permets-moi seulement de t'adresser une ou deux questions. Voyons, où cet inconcevable accident s'est-il produit? Où donc ce fier Hippolyte?... Oh ! mais, je le sais ; ta mère m'a raconté que c'était à Memphis, au fond d'une cave.

— Ma mère n'a pas été discrète, répondit

Horace ; mais soit ! c'était au fond d'une cave. Nous appelons cela un hypogée.

— Va pour l'hypogée. Mes idées se débrouillent ; je me rappelle à présent que c'était dans le tombeau du roi Ti.

— Ti n'était pas un roi, mon oncle, répliqua-t-il sur un ton d'indulgente mansuétude. Ti était un des grands feudataires, un des barons de quelque souverain de la quatrième dynastie, laquelle régna deux cent quatre-vingt-ans, ou peut-être de la cinquième, qui, vraisemblement, fut aussi memphite.

— Dieu me préserve de soutenir le contraire ! Vous voilà donc dans ce tombeau. Illuminée par l'amour, Mme Corneuil déchiffra couramment une inscription hiéroglyphique, et, touché de ce beau miracle, tu tombas à ses pieds.

— Ces miracles ne se font pas, mon oncle. Mme Corneuil ne lit pas encore les hiéroglyphes, mais un jour elle les lira.

— Et c'est pour cela que tu l'aimes malheureux ?

— Je l'aime, s'écria Horace avec feu, parce qu'elle est admirablement belle, parce qu'elle est

charmante, parce qu'elle est adorable, parce qu'elle a toutes les grâces, et qu'auprès d'elle toute femme me paraît laide. Oui, je l'aime, je lui ai donné pour jamais mon cœur et ma vie ; tant pis pour qui ne me comprend pas.

— Peste ! voilà parler, repartit M. de Miraval, et voilà de l'amour. Mais, mon cher enfant, je ne te reproche pas d'aimer cette femme ; libre à toi. Ce qui me fâche, c'est que tu veux l'épouser. Eh ! grand Dieu ! où en serions-nous si l'on était tenu d'épouser toutes les femmes qu'on aime ?... Ta mère paraît-il, a pris des informations, et les mauvaises langues prétendent...

— Assez, dit Horace en haussant la voix. Si tout autre que vous me parlait sur ce ton d'une femme pour qui mon estime égale ma tendresse, d'une femme qui est digne de tous les respects, il aurait ma vie ou j'aurais la sienne.

— Tu comprends bien que je n'ai aucune envie de me battre avec toi, ô mon unique héritier ! Dame ! que deviendrait l'héritage ? Puisque tu me le dis, je demeure convaincu que Mme Corneuil est une personne absolument irréprochable ; mais où diable ta mère a-t-elle pris ses renseignements ?

Elle assure que c'est tout simplement une ambitieuse, voire une intrigante, et que son rêve... Là, est-tu bien sûr que cette femme ne soit pas de la race des habiles? Es-tu bien sûr qu'elle s'intéresse sincèrement, passionnément aux exploits des Pharaons et au dieu Anubis, conducteur des âmes? Es-tu bien sûr que les petits moyens ne produisent quelquefois de grands effets et qu'elle n'ait pas joué là-bas, dans le caveau de Ti, qui n'était pas roi, mais baron, une petite comédie dont un égyptologue de ma connaissance a été la dupe? J'imagine, quant à moi, que le beau garçon que voici, eût-il le nez de travers, les yeux ternes et le regard louche, Mme Corneuil l'aimerait encore, par l'excellente raison que Mme Corneuil a mis dans son bonnet de s'appeler un jour comtesse de Penneville.

— Vraiment, vous me faites pitié, mon oncle, et je suis bien bon de vous répondre. Prêter de misérables calculs d'intérêt et de vanité à une pareille femme, à l'âme la plus fière, la plus noble, la plus pure! Tenez, vous devriez rougir de vous abuser à ce point. Elle m'a raconté toute sa vie, jour par jour, heure par heure. Dieu sait qu'elle

n'a rien à cacher ! Pauvre sainte créature, mariée toute jeune et malgré elle, par la tyrannie de son père, à un homme qui n'était pas digne de toucher du doigt le bas de sa robe ! Et pourtant elle lui a tout pardonné. Si vous saviez avec quelle tendre sollicitude elle l'a soigné dans ses derniers moments !

— Mais il me semble, mon bel ami, qu'elle a été récompensée de ses peines, puisqu'il lui a laissé sa fortune.

— Et à qui donc l'aurait-il laissée ? N'avait-il pas beaucoup à réparer ? Non, jamais femme n'a tant souffert et ne fut plus digne d'être heureuse. Une seule chose l'aidait à supporter ses chagrins. Elle était intimement persuadée qu'un jour elle rencontrerait un homme capable de la comprendre et dont l'âme serait à la mesure de la sienne. — Oui, me disait-elle l'autre soir, je croyais en lui, j'étais sûr qu'il existait, et la première fois que je vous ai vu, il m'a semblé que je vous reconnaissais, et je me suis dit : Ne serait-ce pas lui ?... Mon oncle, lui et moi, nous sommes le même homme, et ce sera la gloire de ma vie. Elle m'aime, vous dis-je, elle m'aime, vous

n'y changerez rien, et brisons là, s'il vous plaît.

Le marquis passa deux fois ses mains dans ses cheveux blancs et s'écria :

— Je te déclare, Horace, que tu es le plus candide des ingénus et le plus naïf des amoureux.

— Je vous affirme, mon oncle, que vous êtes le plus obstiné et le plus incurable des sceptiques.

— Horace, j'atteste le sphinx que voici et le museau de la déesse Sekhet que la poésie est la maladie des gens qui n'ont pas vécu.

— Et moi, mon oncle, je prends à témoin la lune que voilà et cette rose pourpre, qui vous regarde en se moquant de vous, que le scepticisme est le châtiment de ceux qui ont peut-être abusé de la vie.

— Et moi, je te jure par ce qu'il y a de plus sacré, par le grand Sésostris lui-même...

— Oh ! mon oncle, comme vous tombez mal ! Je sais bien qu'on ne peut pas vous en vouloir, vous n'avez guère étudié l'histoire d'Égypte, ce n'est pas votre affaire ; mais apprenez que, s'il y a

jamais eu dans ce monde une réputation surfaite et même usurpée, ce fut celle de l'homme que vous appelez le grand Sésostris et qui au demeurant s'appelait Ramsès II. Jurez, si vous le voulez, par le roi Chéops, vainqueur des Bédouins ; jurez par Menès qui bâtit Memphis ; jurez par Aménophis III, dit Memnon, ou, si vous l'aimez mieux, par Snéfrou, avant-dernier roi de la troisième dynastie, qui soumit les tribus nomades de l'Arabie Pétrée ; mais apprenez que votre grand Sésostris était en somme un homme fort médiocre, d'un mérite très mince, qui a poussé la vanité jusqu'à faire effacer sur les monuments le nom des souverains ses prédécesseurs, pour y substituer le sien, ce qui a fait prendre le change aux esprits légers, à Diodore de Sicile tout particulièrement, et introduit dans l'histoire les plus déplorables erreurs. Votre Sésostris, bon Dieu ! il n'a jamais vécu que sur un exploit de ses jeunes années. Soit adresse, soit bonheur, il était parvenu à sortir d'une embuscade vie et bagues sauves. Voilà la belle prouesse qu'il a fait retracer cent et cent fois sur les parois de tous les édifices construits sous son règne ; ce fut là son

éternel Valmy, son sempiternel Jemmapes. Je vous le demande, quelles conquêtes a-t-il faites? Il opéra des razzias de nègres, parce qu'il avait besoin de maçons ; il fit la chasse à l'homme dans le Soudan, et son seul titre de gloire est d'avoir eu cent soixante-dix enfants, dont soixante-neuf fils.

— Diable ! c'est bien quelque chose que cela... Mais enfin, qu'en veux-tu conclure ?

— J'en conclus, répondit Horace, à qui l'incident avait fait perdre de vue le principal, j'en conclus que Sésostris... Non, reprit-il, j'en conclus que j'adore Mme Corneuil et qu'avant trois mois elle sera ma femme.

Le marquis se leva brusquement en s'écriant :

— Horace, mon héritier et mon petit-neveu, viens dans mes bras !

Et comme Horace, immobile, le regardait d'un air interdit :

— Faut-il le répéter ? Viens dans mes bras, continua-t-il, je suis content de toi. Vrai, ta passion me rajeunit. J'aime la jeunesse, l'amour et la candeur. Je croyais que tu n'avais pour cette femme qu'une fantaisie, un caprice de tête,

je vois que ton cœur est pris, et on ne peut mieux faire que d'écouter la voix de son cœur. Pardonne-moi mes sottes questions et mes objections impertinentes. Ce que j'en ai dit, c'était pour l'acquit de ma conscience. Ta mère m'avait fait ma leçon, je l'ai répétée comme un perroquet. Il ne faut pas leur en vouloir à ces pauvres mères; leurs scrupules sont toujours respectables. La tienne...

— Oh! vous touchez là à l'endroit sensible et douloureux, interrompit le jeune homme. Mais je saurai bien la ramener, je lui écrirai dès demain.

— Encore un coup, n'écris pas ; ta prose n'a pas le don de lui plaire. Mais elle a beaucoup de confiance en moi. Ma parole aura du poids. Mon fils, me voilà tout prêt à passer à l'ennemi ; si l'aimable femme qui demeure ici près est vraiment ce que tu dis, je serai ton avocat auprès de ta mère, et nous lui ferons entendre raison. Veux-tu me présenter à Mme Corneuil ? Je lui tâterai le pouls, et je te promets...

— Êtes-vous bien sincère, mon oncle ? lui demanda Horace, en le regardant d'un air de dé-

fiance et de défi. Puis-je compter sur votre parfaite loyauté? Vous ne chercherez pas?...

— Foi d'oncle et de gentilhomme! interrompit à son tour le marquis.

— En ce cas, embrassons-nous, et cette fois sera la bonne, répondit Horace, en prenant la main qu'il lui tendait.

L'oncle et le neveu restèrent quelque temps encore à causer comme de bons amis. Il était près de minuit, quant M. de Miraval se souvint que sa voiture l'attendait sur le chemin pour le ramener à son hôtel. Il se leva et dit à Horace :

— Il est donc convenu que tu me présenteras demain?

— Oui, mon oncle, à deux heures précises.

— C'est ton heure, l'heure où tu la vois?

— C'est une de mes heures. Je ne travaille jamais entre le déjeuner et le dîner.

— Et tout cela est réglé comme du papier de musique. Tu as raison, il faut mettre de la méthode en toute chose, même dans l'amour, et tout faire avec poids, nombre et mesure. J'ai connu un philosophe qui disait que la mesure est la plus belle définition de Dieu... Mais, à propos, j'ai

fait ma sieste cette après-midi, et je n'ai plus sommeil. Prête-moi un livre qui me tiendra compagnie dans mon lit. Tu possèdes sans doute les œuvres de Mme Corneuil?

— En doutez-vous?

— Ne me donne pas son roman, je l'ai déjà lu.

— C'est un chef d'œuvre, dit Horace.

— Pour mon goût, il y a un peu trop de brouillard là-dedans. Mais le bruit court qu'elle a publié des sonnets.

— Ce sont de vrais bijoux, s'écria-t-il.

— Et un *Traité sur l'apostolat de la femme.*

— O l'admirable livre s'écria-t-il encore.

— Prête-moi le *Traité* et les sonnets. Je les lirai cette nuit, pour me préparer à l'entrevue de demain.

Horace se mit aussitôt en quête des deux volumes, qu'il eut beaucoup de peine à retrouver. A force de s'agiter, il les découvrit enfin sous un gros tas d'in-quarto qui les écrasaient de leur terrible poids. Il dit à son oncle en les lui présentant :

— Soignez-les comme la prunelle de vos yeux. C'est elle qui me les a donnés.

— Sois sans inquiétude, je sens le prix de ce trésor, lui répondit le marquis.

Et du même coup il s'avisa que le *Traité* n'était coupé qu'à moitié et que le volume de sonnets ne l'était pas du tout, ce qui fit naître dans son esprit plusieurs réflexions qu'il garda soigneusement pour lui.

III

LE monde est plein d'incidents mystérieux, et Hamlet avait raison de dire qu'il se passe dans le ciel et sur la terre beaucoup de choses que n'explique pas la philosophie d'Horatio.

On a remarqué que dans les temps de guerres où des peuples venus de tous les coins d'un vaste empire, se trouvent subitement réunis en corps d'armée pour faire campagne ensemble, on voit se développer parmi eux des contagions étranges, des pestes meurtrières, et un grand spéculatif n'a pas craint d'en attribuer la cause au rapprochement forcé d'hommes très différents d'humeur, de langage, d'esprit, qui, n'étant point faits pour vivre en société, sont mis en contact par un méchant caprice de la destinée. On a remarqué aussi que, quand l'équipage du bâtiment qui chaque année apporte aux pauvres habitants des îles Shetland

les denrées nécessaires à leur subsistance vient à débarquer sur leurs côtes, ils sont pris d'une toux convulsive, et qu'ils ne cessent pas de tousser avant que le navire ait remis à la voile. On raconte également qu'à l'approche d'un navire étranger les naturels des îles Féroë sont attaqués d'une fièvre catarrhale, dont ils ont beaucoup de peine à se débarasser. On a constaté enfin qu'il suffit parfois de l'arrivée d'un missionnaire dans quelque île de la mer du Sud pour y enfanter des épidémies pernicieuses, qui déciment les malheureux sauvages.

Ceci doit servir à expliquer pourquoi, dans la nuit du 13 août 1878, la belle Mme Corneuil eut un sommeil très agité, et pourquoi, en se réveillant le matin sous ses blancs rideaux de mousseline, elle se sentit comme brisée dans tout son corps.

Ce n'était pas la peste, ce n'était pas le choléra, ce n'était pas une fièvre catarrhale, ni une toux convulsive, mais elle éprouvait une tension de tête, un malaise, une irritation nerveuse toute particulière, et elle eut le pressentiment qu'il y avait dans son voisinage un danger ou un ennemi tout fraîchement débarqué. Pourtant elle ne

connaissait point le marquis de Miraval, elle n'en avait jamais entendu parler, elle ne savait pas qu'il était plus dangereux que tous les missionnaires qui ont pu aborder dans les îles de l'océan pacifique.

Quand sa mère, qui était toujours la première à entrer dans sa chambre pour lui prodiguer des soins qu'elle savait lui rendre agréables, s'approcha de son lit sur la pointe des pieds et lui souhaita le bonjour, Mme Corneuil, mal disposée, lui fit un accueil un peu sec, et Mme Véretz put s'apercevoir que son ange adoré s'était réveillé d'assez mauvaise humeur. A la vérité, cette tendre mère était accoutumée aux incartades ; on la traitait de haut, comme une impératrice sa dame du palais. Elle y était faite et ne s'en affectait guère. Sa fille était sa reine, sa divinité, son tout; elle s'était consacrée tout entière à son bonheur, à sa gloire ; elle lui rendait un culte, de véritables adorations. Elle appartenait à la race des mères servantes et martyres ; mais sa servitude lui plaisait, son martyre lui paraissait délicieux, et cette petite femme maigre, au regard vif, aux allures serpentines, qui avait, comme Caton le Censeur,

auquel du reste elle ne ressemblait guère, l'œil vert et les cheveux rouges, faisait toujours bon visage aux duretés qu'elle essuyait. Elle avait de quoi se consoler ; on avait beau la rudoyer, la gourmander, la renvoyer bien loin, on finissait toujours par l'écouter, attendu qu'on s'en était toujours bien trouvé. C'était par son conseil qu'au moment propice on s'était brouillé, puis réconcillié avec M. Corneuil, c'était grâce à ses précieuses directions qu'on avait pu tenir un salon à Paris et y devenir quelque chose. Mme Corneuil régnait, en définitive c'était Mme Véretz qui gouvernait, et, il faut le dire, elle n'avait jamais en vue que le bien de sa chère idole. Nous avons tous des pensées confuses, que nous avons peine à débrouiller, et des désirs cachés, que nous n'osons pas nous avouer. Mme Véretz avait le don de deviner sa fille, de lire dans tous les replis de son cœur ; elle se chargeait de débrouiller ses pensées confuses et de lui révéler ses désirs inavouables en les prenant à son compte. C'était le secret de son influence, qui était considérable. Quand l'imagination de Mme Corneuil voyageait, cette mère incomparable partait la première en

courrier ; en arrivant à l'étape, la belle voyageuse y trouvait des chevaux de relais tout préparés et elle savait gré à Mme Véretz de lui ménager d'agréables surprises. Aussi se serait-elle gardée de s'embarquer dans aucune aventure sans son courrier, à qui elle avait l'obligation de n'être jamais restée en chemin.

Après avoir renvoyé sa mère et passé une demi-heure avec sa femme de chambre, Mme Corneuil prit une tasse de thé, puis elle s'assit à son secrétaire. Elle employait ses matinées à écrire un livre qui devait faire suite au *Traité sur l'apostolat* et qui était intitulé : *Du rôle de la femme dans la Société moderne.* A vrai dire, c'était tirer deux moutures du même sac. Son but était de démontrer que dans une société démocratique, vouée au compte brutal du nombre, le seul correctif à la grossièreté des mœurs, des pensées et des intérêts, est la souveraineté de la femme. « Les rois s'en vont, avait-elle écrit la veille dans un moment d'inspiration, laissons-les partir ; mais ne souffrons pas qu'ils emportent avec eux la royauté, dont les bienfaits sont nécessaires aux républiques elles-mêmes. Sur le trône qu'ils

laissent vide, faisons asseoir la femme ; avec elle règneront la vertu, le génie, les aspirations sublimes, les délicatesses du cœur, les sentiments désintéressés, les nobles dévouements et les nobles mépris. » Peut-être ai-je gâté sa phrase, mais je crois en avoir rendu le sens. Je crois aussi que, dans le portrait qu'elle en faisait, la femme supérieure qu'elle proposait à l'adoration du genre humain ressemblait étonnamment à Mme Corneuil et qu'elle ne pouvait se la représenter sans de superbes cheveux d'un blond chaud, enroulés autour de son front comme un diadème.

Quand on a mal dormi, on n'est pas en train d'écrire. Ce jour-là Mme Corneuil n'était pas en verve, la plume pesait à sa jolie main aux doigts effilés; les idées et l'expression lui manquaient. En vain elle entortillait autour de son index une boucle voltigeante de ses cheveux, en vain elle interrogeait du regard ses ongles roses, rien ne venait ; elle se prenait à croire qu'entre elle et son papier il y avait quelque chose qui ressemblait à un malheur. Dieu sait pourtant qu'on s'appliquait en pareil cas à ménager ses

nerfs, à ne lui causer aucune distraction ; c'était une consigne. Pendant les heures où on la savait retirée dans son sanctuaire, le silence le plus profond régnait partout ; Mme Véretz y mettait bon ordre. Tout le monde parlait bas, marchait à pas de loup, et quand Jacquot, qui faisait les courses et les commissions, traversait la cour pavée, il avait grand soin d'ôter ses sabots pour qu'on ne l'entendit pas. Cette précaution était le fruit d'une douloureuse expérience. Jacquot cultivait la trompette à ses moments perdus. Un matin qu'il s'était permis d'en sonner, Mme Véretz, survenant à l'improviste, lui avait appliqué un vigoureux soufflet en lui disant : « Tais-toi donc, petit imbécile ; ne sais-tu pas qu'elle médite ? » Jacquot s'était frotté la joue et se le tint pour dit ; tout le monde en faisait autant. Aussi, de huit heures à midi, Jacquot disait tout bas à la cuisinière, la cuisinière disait au cocher, le cocher disait aux volailles de la basse-cour, qui le redisaient au pierrots, qui le répétaient au merles et à tous les vents du ciel :

« Frères, taisons-nous, elle médite ! »

Au coup de midi, la porte du lieu très saint se

rouvrit doucement, et, comme la première fois, Mme Véretz s'avança sur la pointe des pieds, disant :

— Ma chère belle, est-il permis d'entrer ?

Mme Corneuil fronça ses beaux sourcils et, d'un air boudeur, renferma ses papiers dans le plus élégant des buvards et son buvard dans les profondeurs de son secrétaire en bois de rose, dont elle eut soin, crainte des voleurs, de retirer la clef.

— On s'est donné le mot, dit-elle, pour ne pas me laisser un moment de repos.

— J'ai dû faire une course ce matin, répondit Mme Véretz. Est-ce que par hasard Jacquot aurait profité de mon absence ?...

— Jacquot ou un autre, je ne sais, mais on a fait du bruit, remué des meubles. Cette course était donc bien nécessaire ?

— Indispensable. Tu t'es plainte hier à dîner que le poisson n'était pas frais, que Julie ne savait pas acheter. Désormais je fais moi-même mon marché.

— Et pendant ce temps on mènera ici un vrai sabbat.

— Que veux tu? entre deux maux...

— Non, interrompit Mme Corneuil, je ne veux pas que vous alliez en personne marchander votre poisson; que n'enseignez-vous à Julie à le choisir? Vous ne savez pas commander, il en résulte que vous devez tout faire vous-même.

— J'apprendrai, je me formerai, ma mignonne, répondit Mme Véretz en la baisant tendrement sur le front.

Elle n'ajouta pas qu'aller au marché lui plaisait, ce qui était vrai. Parmi les gens qui ont eu de petits commencements, les uns répudient leur passé et tâchent de l'oublier, les autres prennent un extrême plaisir à se le rappeler.

— Qu'est-ce encore que cela? s'écria Mme Corneuil, qui s'apercevait en ce moment que sa mère tenait à la main un papier.

— Ceci, ma chère, est un billet par lequel M. de Penneville me charge de t'annoncer que son grand-oncle, le marquis de Miraval, arrivé hier de Paris, lui a témoigné le désir de t'être présenté, et qu'il l'amènera a deux heures précises. Tu sais qu'il est sujet au coup de cloche.

— Qui l'empêchait de venir nous l'annoncer?

— Apparemment il a craint de te déranger et peut-être aussi de se déranger lui-même. Dans les existences bien ordonnées, la première règle est de travailler jusqu'à midi.

Mme Corneuil fit un geste d'impatience.

— Qui est donc ce grand-oncle? Jamais Horace ne m'en avait parlé.

— Je le crois sans peine. Il ne te parle jamais que de toi, ou bien de lui... ou bien de de l'Égypte, ajouta-t elle.

— Et s'il me plaît qu'il m'en parle! répliqua Mme Corneuil avec hauteur. Est-ce encore une épigramme?

— Me juges-tu capable de faire des épigrammes contre ce cher et beau garçon? reprit vivement Mme Véretz. Je l'aime déjà comme un fils.

Mme Corneuil était devenue pensive.

— J'ai fait cette nuit de mauvais rêves, dit-elle. Vous vous moquez de mes rêves, car vous aimez à vous moquer de moi. Voyez pourtant!... En venant de Paris, M. de Miraval a sûrement passé par Vichy. Ce marquis est un danger.

— Un danger! s'écria Mme Véretz. Quel danger peux-tu craindre?

— Vous verrez que c'est Mme Penneville qui l'envoie ici.

— Et tu t'imagines qu'Horace?... Eh! ma pauvre folle, n'es-tu pas sûre de son cœur?

— Est-on jamais sûre du cœur d'un homme? répondit-elle en feignant une inquiétude qu'elle était loin d'éprouver.

— D'un homme, peut-être, dit en souriant Mme Véretz; mais le cœur d'un égyptologue est autre et ne varie jamais. En fait de sentiment, l'égyptologue est le beau fixe.

— Je vous dis que j'ai fait de méchants rêves, que ce marquis est un danger.

— Voilà ma réponse, lui repartit sa mère en lui présentant un miroir et en l'obligeant à s'y regarder.

— Il me semble que je suis affreuse ce matin, dit Mme Corneuil, qui n'en pensait rien.

— Vous êtes belle comme le jour, ma chère comtesse, et je défie tous les marquis du monde...

— Non, je ne recevrai pas ce grand-oncle, reprit Hortense en écartant le miroir; vous le recevrez pour moi. Prétendez-vous me condamner à essuyer des impertinences?

— Te voilà bien, tu mets les choses au pis, tu t'exaltes, tu te montes, tu pars de la main...

— Je vous répète que je suis malade.

— Ma chère adorée, il ne faut jamais être malade qu'à propos, et dans ce cas-ci... Prends-y garde, il s'imaginera qu'il te fait peur.

Mme Corneuil jugea sans doute à la réflexion que sa mère avait raison, car elle lui dit :

— Puisque vous voulez absolument que je m'impose cette corvée, soit ! ordonnez qu'on me monte mon déjeuner, et envoyez-moi ma femme de chambre.

— C'est on ne peut mieux, répondit Mme Véretz. Ah ! ma chère, ce n'est pas une corvée que je t'impose, c'est une victoire que je te prépare.

Et à ces mots elle se retira, non sans l'avoir embrassée une seconde fois.

A deux heures précises, Mme Véretz, sous les armes, installée dans un ajoupa qui faisait face à la véranda du chalet, attendait le comte de Penneville et M. de Miraval ; à deux heures

précises, le marquis et le comte parurent à l'horizon. La présentation se fit dans toutes les formes, et bientôt l'entretien s'engagea. Mme Véretz était une femme experte dans tous les cas difficiles : l'imprévu ne la déconcertait point : elle savait faire fête aux visiteurs fâcheux comme aux évènements désagréables. M. de Miraval ne lui fournit point l'occasion d'exercer sa vertu. Il fut parfaitement courtois et gracieux ; il déploya en cette occurrence son amabilité, son brillant des grands jours ; il se mit en frais autant qu'il le faisait jadis pour les puissants de la terre qui lui donnaient audience. A quoi servirait-il d'avoir été diplomate, si l'on ne possédait l'art utile de parler beaucoup sans rien dire ? Il avait la parole à son commandement et, quand il le fallait, une éloquence fluente, le talent de faire couler, comme dit le proverbe russe, du miel sur l'huile. Tout chemina fort bien. Horace, qui avait beaucoup redouté cette entrevue et qui avait d'abord eu l'air contraint et gêné, fut bientôt hors de peine ; il sentit se dissiper son embarras. Il était dans son caractère de se rassurer très vite. Non seulement il était né optimiste, mais il avait

trop approfondi la théologie égyptienne pour ne pas savoir que dans le monde des hommes comme dans celui des divinités la lutte entre deux principes finit par la victoire du bien, que Typhon finit par se laisser désarmer et qu'Horus, dieu bienfaisant, prend en main le gouvernement de l'univers. La figure du comte de Penneville exprimait une foi profonde dans le triomphe définitif d'Horus, dieu bienfaisant.

La glace était tout à fait rompue lorsque Mme Corneuil fit son apparition. Comme on peut croire, elle avait soigné pour la circonstance sa toilette et sa coiffure ; son demi-deuil était des plus coquets. Il faut en prendre son parti, il y a des reines qui ressemblent beaucoup à des bourgeoises, il y a des bourgeoises qui ressemblent à des reines, moins la couronne et le roi. Ce jour-là, Mme Corneuil était non seulement reine, mais déesse des pieds à la tête ; on eût dit Junon sortant de son nuage. Elle ne manqua pas son entrée. En la voyant venir, le marquis ne put réprimer un tressaillement, et, quand il s'approcha d'elle pour la saluer tête basse, il perdit contenance, ce qui ne lui arrivait guère, il de-

meura confus, commença plusieurs phrases sans pouvoir les achever, et l'on assure que c'était la première fois de sa vie qu'il avait essuyé pareille mésaventure. Son trouble était si visible que le bon Horace, qui ne remarquait rien, ne laissa pas de le remarquer.

M. de Miraval fit un effort sur lui-même, il ne tarda pas à recouvrer son assurance et toute l'aisance de ses manières. Après quelques propos oiseux, il se mit à conter avec agrément plusieurs anecdoctes de sa carrière de diplomate, qu'il assaisonna de belle humeur et de sel attique.

Tout en contant, il devisait avec lui-même et se disait : « Il n'y a pas à dire elle est fort belle ; c'est une maîtresse femme, un morceau de roi. Quels yeux, quels cheveux et quelles épaules ! Est-il possible qu'elle soit la fille de sa mère et que ces cheveux rouges aient produit ces cheveux blonds ? Après tout, elles se complètent. C'est une frégate accompagnée de sa mouche. Il n'y a pas à dire, sa beauté m'irrite, m'exaspère. En conscience, elle est superbe ! N'y trouverai-je rien à redire ? Oui, elle a dans le regard une inquiétude qui ne me plaît pas. Les lèvres sont un peu

minces ; bah ! c'est un détail. Grâce à Dieu, elle n'a pas de tache d'encre au bout des doigts ; mais ils sont trop effilés, trop nerveux, et dénotent des mains prenantes. Les paupières sont trop longues ; elles doivent lui servir à cacher beaucoup de choses. La voix est bien timbrée, mais elle sonne sec... C'est égal, si j'avais quarante ans de moins... »

Le marquis ne laissait pas de conter ses anecdotes. Mme Véretz était tout oreilles et souriait de la meilleure grâce du monde. Quant à Mme Corneuil, elle ne se départait pas de sa gravité un peu dédaigneuse. Elle était arrivée avec un parti pris ; elle s'était mis dans la tête qu'elle allait comparaître devant un juge malveillant, venu tout exprès pour prendre sa mesure et la faire asseoir sur la sellette. Aussi s'était-elle armée d'une majesté olympienne, de cette insolence de beauté qui fait renter sous terre les impertinents, qui foudroie les orgueilleux et transforme en cerf les Actéons. Bien que le marquis fût d'une politesse irréprochable et empressée, bien qu'il sollicitât presque humblement sa bienveillance et ses regards, elle tenait

ferme, elle ne désarmait pas. Pour Horace, il écoutait tout d'un air satisfait ; il trouvait que son oncle était charmant, et il mourait d'envie de l'embrasser ; il trouvait aussi que jamais Mme Corneuil n'avait été si belle, que le soleil avait des clartés inaccoutumées, qu'il pleuvait de la lumière sur son bonheur, que l'air embaumait et que toutes les choses de ce monde allaient à merveille. Il avait cependant un scrupule qui l'embarrassait et par instants faisait passer un nuage sur ses sourcils. En relisant le matin un des fragments de Manéthon, il s'était achoppé à un passage qui semblait contrarier sa thèse favorite, à laquelle il tenait comme à sa vie. Par intervalles, il se prenait à douter si ce fut vraiment sous le règne d'Apépi que Joseph, fils de Jacob, vint en Égypte ; puis il se reprochait son doute, qui lui revenait l'instant d'après. Cette contradiction le chagrinait, car il respectait beaucoup Manéthon. Mais quand il regardait Mme Corneuil, son âme rentrait dans le repos, et il croyait lire dans ses beaux yeux la preuve manifeste que le Pharaon qui ne connaissait pas Joseph était bien Séthos Ier, auquel cas le Pha-

raon qui l'avait connu était bien Apépi. Être tendrement aimé d'une belle femme, cela fait tout croire, tout devient possible, tout s'arrange, Manéthon, Joseph, le roi Apépi et le reste.

Que se passait-il dans le cœur du marquis ? De quel charme vainqueur était-il la proie ? Le fait est qu'il ne se ressemblait guère à lui-même. Il avait bien débuté, et Mme Véretz prenait plaisirs à ses histoires. Peu à peu, sa verve s'alanguit. Cet homme si maître de ses idées ne parvenait plus à les gouverner : cet homme si maître de sa parole cherchait péniblement ses mots. Il lutta quelque temps contre l'étrange fascination qui le privait de ses facultés, mais ce fut en vain. Il ne prit plus part à la conversation que par quelques phrases décousues qui manquaient absolument d'à-propos, et bientôt il tomba dans une profonde rêverie, dans le plus morne silence.

« Ma mère avait raison, se dit Mme Corneuil. Je lui impose, c'est moi qui lui ai fait peur. »

Et, s'applaudissant d'avoir fait taire les batteries de l'assiégeant et éteint son feu, un sourire de fierté satisfaite effleura ses lèvres. L'instant

d'après, elle se leva pour faire un tour de jardin, et Horace s'empressa de la suivre.

Le marquis demeura seul avec Mme Véretz. Il suivit quelque temps du regard le couple amoureux, qui s'éloignait à pas lents et qui disparut enfin derrière un buisson. Il sembla alors que le charme fût rompu. M. de Miraval recouvra la voix, et il se prit à murmurer :

Amants, heureux amants...
Soyez-vous l'un à l'autre, un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau.

Puis, se tournant vers Mme Véretz, il s'écria d'un ton lyrique :

— Non, on n'a rien inventé jusqu'aujourd'hui de plus beau que la jeunesse, de plus divin que l'amour. Mon neveu est un heureux coquin ; je le félicite tout haut, et je l'envie tout bas.

Mme Véretz le récompensa de cette exclamation par un gracieux sourire, qui signifiait :

— Bon vieillard nous t'avions mal jugé. Pourrais-tu par hasard nous servir à quelque chose ?

— Plus je les vois ensemble, monsieur le marquis, dit-elle, plus je me persuade qu'ils ont été faits l'un pour l'autre. Jamais caractères ne furent mieux assortis ; ils ont les mêmes goûts et les mêmes dégoûts, la même élévation d'esprit, le même dédain pour les sentiments médiocres et pour les petits calculs, la même insouciance des vulgaires intérêts. Ils vivent l'un et l'autre dans l'azur. Ah ! monsieur le marquis, c'est par une dispensation providentielle qu'ils se sont rencontrés.

— Très providentielle, dit le marquis.

Et il ajouta *in petto :*

— La vraie providence est l'habileté des mères.

Puis il reprit :

— De quoi s'agit-il après tout ? D'être heureux. Mon neveu a mille fois bien fait de ne consulter que son cœur. Il aura l'azur, comme vous dites, chère madame, et tout le reste par dessus le marché ; car Mme Corneuil... Ne parlons pas de sa beauté, qui est incomparable, mais il est impossible de la voir, de l'entendre sans reconnaître en elle une femme supérieure, la plus

propre du monde à bien conseiller un homme, à le conduire, à le pousser.

— Certes vous la jugez bien, répondit Mme Véretz. C'est une étrange créature que ma fille ; elle a tous les nobles enthousiasmes, qu'elle pousse jusqu'à l'exaltation, et cependant elle est infiniment raisonnable, très intelligente des choses de la vie, et à la fois de glace pour ses intérêts, de feu pour ceux des autres.

— Une seule chose m'afflige, lui dit le marquis. Le fabuliste recommande aux heureux amants de ne voyager qu'aux rives prochaines, et les nôtres iront enfouir leur félicité à Memphis ou à Thèbes. Enlever Mme Corneuil à Paris, c'est un crime.

— Oh ! rassurez-vous, dit-elle, Paris les reverra.

— Vous ne connaissez pas mon neveu : il a horreur de cette ville perverse et frivole. Il m'a fait hier ses confidences, il entend finir ses jours en Égypte, et il m'a soutenu que Mme Corneuil était aussi amoureuse que lui de la solitude et du silence des Thébaïdes. Il a l'air fort doux, personne n'est plus tenace dans ses volontés.

— A la garde de Dieu! fit Mme Véretz, en regardant le marquis d'un air qui voulait dire : — Mon bel ami, il n'y a pas de volonté qui tienne contre la nôtre, et Paris ne peut pas plus se passer de nous que nous de Paris.

— Ils ont choisi la bonne part, poursuivit M. de Miraval en poussant un profond soupir. Je me suis souvent moqué de mon petit-neveu, à qui je reprochais de ne pas savoir jouir de la vie; c'est à son tour de se moquer de moi, puisque j'en suis réduit à envier son bonheur. Cueillir des roses, c'est charmant, et j'en ai beaucoup cueilli : mais il arrive un âge où l'on regrette amèrement de n'avoir pas su se créer un intérieur... Vous devez être étonnée de mes confidences, chère madame.

— J'en suis flattée beaucoup plus qu'étonnée, répondit-elle.

— L'ennui me ronge, je dois en convenir. J'avais juré de passer le reste de mes jours dans la retraite, dans le repos. L'ennui me fera sortir de ma tanière. Je vais me replonger dans la politique active. On me presse de me laisser porter à la députation dans l'arrondissement où est mon château, on me propose aussi le sénat.

Je vais me livrer de nouveau au monstre. Passe encore si j'étais marié à une femme de sens, très intelligente des choses de la vie, quoique un peu exaltée. On ne réussit dans la politique que par les femmes, et à mon âge on ne peut plus se flatter de réussir par les femmes des autres. Que n'en ai-je une à moi ! Comme dit le poète : « Ai-je passé le temps d'aimer ?... Ah ! si mon cœur... » Je ne me rappelle pas la suite, mais qu'importe ! Heureux Horace ! trois fois heureux ! Vivre en Égypte avec une femme aimée ou se trémousser à Paris, sans femme aimée, au milieu des tripotages de la politique, quelle différence !

Mme Véretz trouvait en effet que la différence était grande, mais toute au profit du trémoussement et du tripot. Elle ne put s'empêcher de se dire : « Si mon futur gendre avait l'humeur et les goûts de son grand-oncle, ce serait parfait, et nous n'aurions plus rien à désirer. » De ce moment, le marquis de Miraval lui parut un homme intéressant. Elle essaya de le réconcilier avec son sort, et, comme elle avait l'esprit des affaires et l'amour des détails, elle lui adressa force questions sur son arrondissement électoral,

sur les chances de son élection. Le marquis, un peu embarrassé, y répondit de son mieux. Il ne put se tirer d'affaire qu'en détournant le propos et en faisant à cette curieuse une ample description de son château, qui sans contredit en valait la peine, mais où il n'allait guère. Les renseignements minutieux, qu'il lui fournit touchant ses terres et leurs revenus n'étaient pas de nature à refroidir l'intérêt qu'elle commençait à lui porter.

Pendant ce temps, Mme Corneuil arpentait une allée du jardin avec Horace, qui ne s'apercevait pas qu'elle avait les nerfs fort excités et un peu orageux. Il y avait un certain nombre de choses dont le comte de Penneville ne s'apercevait presque jamais.

— Dieu ! quel beau temps ! lui disait-il. Le beau ciel ! le beau soleil ! Ce n'est pourtant pas le soleil de là-bas. Quand le reverrons-nous? Oh ! là-bas, là-bas, comme dit Mignon. Vous me chanterez ce soir cette chanson ; personne ne la chante comme vous. Ce parc ne m'a jamais paru si vert. Il faut convenir que la verdure a du bon, quoique je m'en passe à merveille. J'ai connu un voyageur qui trouvait la Grèce affreuse, parce

qu'elle manque d'arbres. Il y a des gens comme cela qui ont la manie des arbres. Vous rappelez-vous notre première excursion à Giseh, cette grande plaine nue, ces collines onduleuses, ce sable couleur jaune d'ocre? « On en mangerait! » disiez-vous. Nous rencontrâmes une longue file de chameaux, je les voix encore. A l'horizon pointaient les pyramides, qui nous semblaient toutes blanches et qui dégageaient des étincelles. Comme elles s'enlevaient sur le ciel! Elles étaient vibrantes. L'air ne vibre jamais par ici. Oh, le bon déjeuner que nous fîmes dans cette chapelle, assis sur des burnous! Vous étiez coiffée d'un tarbouch, qui vous allait comme un charme. Quand donc vous reverrai-je en tarbouch? Ah! par exemple, la dinde était un peu maigre, et puis je commis ce jour-là une fière maladresse. Je laissai choir la gargoulette qui contenait notre eau du Nil. Nous en fûmes quittes pour rire et pour boire notre vin pur. Après quoi, nous descendîmes dans un caveau, et là, pour la première fois, je vous traduisis des hiéroglyphes. Je n'oublierai jamais quel fut votre ravissement quand je vous appris qu'un luth signifiait le

bonheur, attendu que le signe du bonheur est l'harmonie de l'âme. Dans l'écriture chinoise, le bonheur est représenté par une main pleine de riz. Et après cela, qui contestera l'immense supériorité d'âme et de génie des Égyptiens sur les habitants du Céleste Empire ?

Il finit pourtant par s'apercevoir que Mme Corneuil ne lui répondait pas ; il en chercha l'explication, et il la trouva.

— Quelle impression vous a faite le marquis de Miraval ? lui demanda-t-il d'une voix anxieuse.

Cette fois elle répondit.

— C'est un homme fort distingué, dit-elle. Il commence admirablement les histoires, mais il les finit mal... Dois-je être sincère ?

— Absolument sincère.

— Il me plaît fort peu.

— Aurait-il dit quelque chose qui vous ait offensée ? s'écria Horace, saisi d'un remords subit et de la crainte que son oncle n'eût profité perfidement des distractions que lui causaient Manéthon et le roi Apépi, pour hasarder quelque méchant propos.

— C'est un homme d'esprit, répliqua-t-elle ;

mais il faut avoir de l'âme, et je le soupçonne de n'en pas avoir.

En disant ces mots, elle attacha sur le visage du jeune homme ses grands yeux bruns où l'on voyait une âme, et peut-être deux.

— A votre tour, soyez franc, reprit-elle. Vous n'avez pas le talent de mentir, c'est un peu pour cela que je vous aime. Vous m'aviez annoncé que vous écririez à madame de Penneville... Le marquis est sa réponse.

— J'en conviens, dit-il ; mais, quand l'univers entier se mettrait entre vous et moi, il y perdrait ses peines. Vous savez si je vous aime, si je vous adore.

— Votre cœur est à moi, bien à moi ? demanda-t-elle en lui jetant un regard ensorcelant.

— Pour toujours, pour jamais ! répondit-il d'une voix étouffée.

Ils approchaient d'une charmille, dont l'entrée était étroite. Mme Corneuil passa la première, et quand Horace l'eut rejointe, se retournant, elle demeura immobile devant lui et le contempla avec un sourire mélancolique. Jusqu'à ce jour, elle l'avait tenu à distance, sans

rien lui accorder, sans lui rien permettre. Par une inspiration soudaine, elle dépouilla sa farouche vertu et avança doucement vers lui son front et ses lèvres, qui semblaient réclamer un baiser. Il comprit, mais il eut peur d'avoir mal compris. Il hésitait, enfin il osa, et, la serrant dans ses bras, il appuya ses lèvres sur les siennes. Ce baiser le mit hors de lui, le grisa : il fut sur le point de se trouver mal. Une seule fois jusqu'alors il avait éprouvé une ivresse d'émotion comparable à celle-ci : c'était près de Thèbes, un jour que, faisant une fouille, il avait vu de ses yeux apparaître au fond de la tranchée un grand sarcophage de granit rose. Ce jour-là aussi, il lui avait pris une défaillance.

Mme Corneuil s'assit sur un banc ; il se laissa tomber à ses pieds, et posant ses coudes sur des genoux adorés, les mains dans les mains, il resta quelque temps à la manger des yeux. Il n'y avait que la largeur d'une route entre la charmille et le lac ; ils entendaient la vague qui causait tout bas avec la grève ; elle balbutiait des mots d'amour, elle racontait des joies et des mystères qu'aucune langue humaine ne peut dire.

Après un long silence :

— Les grands bonheurs sont toujours inquiets, toujours sur le qui-vive, reprit Mme Corneuil ; tout les effarouche, ils ont peur de tout. Je vous en supplie, débarrassez-nous de ce diplomate. Je n'ai jamais aimé les diplomates ; des préjugés, des intérêts, des calculs, des vanités, ils ne voient que cela dans le monde.

— Vos volontés me sont sacrées, lui dit-il, et, dussé-je me brouiller à jamais avec lui, je ferai tout ce qu'il vous plaira, quoique je lui aie toujours rendu l'amitié qu'il me porte.

— Oui, renvoyez-le dans sa famille, qui nous en voudrait de l'accaparer. Qu'il retourne bien vite lui raconter ses histoires !

— Permettez, sa famille, c'est moi ; il est garçon ou plutôt veuf depuis trente ans et sans fils ni fille. Mais que m'importe son héritage !

A ces mots, Mme Corneuil sortit de son extase, et dressant l'oreille comme un chien qui flaire une piste inattendue :

— Son héritage ! Vous êtes son héritier ! Vous ne m'en avez jamais rien dit.

— Et à quel propos vous l'aurais-je dit ?

L'argent, qu'est ce que l'argent?... Mon trésor, le voici, ajouta-t-il en essayant de prendre un second baiser, qu'elle lui refusa sagement, car il ne faut abuser de rien.

— Ce sont de lâches misères que les questions d'argent, dit-elle... Est-il très riche, le marquis?

— Ma mère assure qu'il a deux cent mille livres de rente. Qu'il en fasse ce qu'il voudra. Puisqu'il a eu le malheur de vous déplaire, je lui déclarerai tout net que je renonce à la succession.

— Encore y faut-il mettre des formes, répondit avec quelque vivacité Mme Corneuil. Vous avez de l'affection pour lui; je serais désolée de vous brouiller avec un parent que vous aimez.

— Vous, vous, rien que vous! s'écria-t-il. C'est si peu de chose que le reste!

Il demeura quelques instants encore à ses genoux; mais, à son vif chagrin, elle l'obligea de se relever, en lui disant:

— M. de Miraval finira par remarquer que nous sommes longtemps absents. Soyons polis.

Deux minutes après, elle rentrait dans l'ajoupa, où la suivit Horace, et elle aborda le marquis avec une nuance d'affabilité qu'elle ne lui

avait pas encore montrée ; mais, quoiqu'elle eût changé de visage et de procédé, le charme ne laissa pas d'opérer, ou plutôt l'effet n'en fut que plus sensible. M. de Miraval, qui avait recouvré toute la liberté de son esprit en conversant familièrement avec Mme Véretz et en lui faisant toute espèce de confidences, se troubla de nouveau quand il revit sa belle ennemie. Il répondit à ses avances par des phrases incohérentes, par des propos sans queue ni tête, qui semblaient tomber de la lune. Bientôt, comme pris de colère contre lui-même et contre son indigne faiblesse, il se leva brusquement, et se tournant vers Mme Véretz :

« On n'oublie pas longtemps son La Fontaine, lui dit-il ; je retrouve à l'instant la fin du vers que je cherchais et que voici :

Ah? si mon cœur osait encore se renflammer?

Il prit aussitôt congé d'elle, la salua profondément ; puis, s'avançant vers Mme Corneuil, il la regarda dans les yeux et lui dit avec une sorte d'âpreté dans la voix :

— Madame, je suis venu, j'ai vu et j'ai été vaincu.

Et là-dessus il s'éloigna comme un homme qui se sauve, en défendant à son neveu de le reconduire. On croira sans peine qu'après son départ il fut beaucoup parlé de lui. Tout le monde s'accorda à dire que sa conduite était étrange ; mais Mme Véretz déclara qu'il lui paraissait plus charmant encore que singulier. Mme Corneuil le trouvait plus singulier que charmant. Quant à Horace, il expliqua ce qu'il y avait eu d'un peu bizarre dans son attitude par des inégalités de santé ou par un caprice d'humeur que son âge rendait excusable. Il avoua du reste qu'il ne l'avait jamais vu ainsi, qu'il l'avait toujours connu bon vivant, alerte, sûr de sa mémoire, dégourdi et se faisant tout à tous.

— Il y a là un mystère que vous aurez soin d'éclaircir, lui dit Mme Corneuil.

Et comme, ayant regardé sa montre, il se disposait à se retirer :

— A propos, grand paresseux, lui dit-elle, quand donc me lirez-vous ce fameux quatrième

chapitre de votre *Histoire des Hycsos?* N'allez pas oublier que nous devons le lire un soir et faire à minuit un souper fin en son honneur. Nous le commanderons à Paris, ce souper. Ne sera-ce pas délicieux? »

A l'idée de cette petite fête intime en l'honneur d'Apépi, le cœur d'Horace tressaillit d'aise, et sa prunelle s'alluma.

— Je ne veux rien vous lire qui ne soit digne de vous. Accordez-moi dix jours encore.

— Dix jours, c'est un siècle! fit-elle. Mais au moins soyez de parole, ou je me brouille avec vous.

Il s'éloignait, elle ajouta:

— Quand vous reverrez M. de Miraval, soyez défiant, mais soyez adroit.

— Lui, adroit! s'écria Mme Véretz, lorsqu'elle fut seule avec sa fille. Ordonne-lui plutôt de traverser le grand lac à la nage.

— Est-ce encore une épigramme? dit Mme Corneuil avec humeur.

— Puisque je l'adore tel qu'il est, lui répondit sa mère, peut-on m'en demander davantage? Quant à M. de Miraval, tu as tort de

t'en inquiéter. M'est idée qu'il nous est tout acquis.

— Ce n'est pas la mienne, répliqua-t-elle.

— En tous cas, ma chère, il faut le traiter avec beaucoup de ménagement, car je sais de source certaine...

— Vous allez m'apprendre, interrompit d'un ton dédaigneux Mme Corneuil, qu'il a deux cent mille livres de rente et qu'Horace est son héritier. Ces misérables bagatelles sont pour vous des affaires d'État.

Et aussitôt après, elle lui dit :

— Demandez donc à Horace d'inviter le marquis à venir déjeuner avec nous.

IV

LE lendemain, dans l'après-midi, le comte de Penneville se rendit à l'hôtel Gibbon, dans l'espérance d'y voir son oncle ; et il ne le trouva pas. Il lui laissa sa carte avec un mot pour lui témoigner son regret d'avoir fait une course inutile et lui annnoncer que Mme Véretz et sa fille invitaient le marquis de Miraval à venir déjeuner avec elles le jour suivant. Le marquis lui fit porter sa réponse dans la soirée ; il s'y plaignait d'être indisposé, priait son neveu de l'excuser auprès de ces dames, dont l'attention le touchait infiniment. Inquiet de la santé de son oncle, Horace sortit dans la matinée, contrairement à toutes ses habitudes, pour aller prendre de ses nouvelles. Cette fois encore le nid était vide, et le comte eut tout ensemble le chagrin d'avoir perdu ses pas et le plaisir d'en conclure que le malade se portait bien.

Pressé par Mme Corneuil, il lui écrivit pour lui transmettre une nouvelle invitation à déjeuner. Le marquis lui fit répondre par un exprès qu'il venait de se décider à repartir à l'instant pour Paris, qu'il était fort chagriné de n'avoir pas même le temps de lui faire ses adieux.

Cette résolution subite et ce départ inattendu émurent beaucoup la pension Vallaud. On en parla durant une heure d'horloge, et les jours suivants on en reparla. M. de Penneville fut le premier à se remettre de sa surprise.

« Arrive que pourra, se dit-il ; je serai comme un roc. »

Et il eut bientôt fait de penser à autre chose. La mère et la fille furent moins philosophes. Mme Véretz éprouvait un étonnement pénible, une vive contrariété de s'être trompée à ce point, car elle se piquait de ne jamais se tromper. Mme Corneuil lui disait d'un ton de triomphe :

— Je vous félicite de votre perspicacité. M. de Miraval nous était, disiez-vous, tout acquis. Il se trouve que sa bienveillance ne va pas même jusqu'à la politesse la plus élémentaire. Il était venu en éclaireur, il est retourné bien vite faire

son rapport à Mme de Penneville. Nous aurons avant peu de ses nouvelles, qui ne seront pas agréables. Je suis sûre que vous n'avez pas su vous tenir avec lui, que vous lui avez dit des choses compromettantes.

— Ai-je l'habitude d'en dire, ma chère? répondit Mme Véretz. J'avoue qu'une telle conduite me surprend. Elle est contraire à toutes mes notions du droit des gens. Avant de faire la guerre, un galant homme la déclare. Le monstre a bien caché son jeu.

— Vous avez toujours été d'une confiance aveugle.

— Et pourtant les mauvaises langues prétendent que je suis une mère habile. Ne m'accable pas, ma mignonne. Ce qui m'afflige, c'est qu'un héritage de deux cent mille livres de rente ne se trouve pas dans le pas d'un cheval.

— Vous n'avez que cet héritage en tête. Il est bien question de cela! Il s'agit d'un noir complot, dont nous verrons bientôt les effets.

— Attendons, attendons, répondit Mme Véretz. Il faut du gros canon pour prendre les

UofM

forteresses. Tu as beau dire, nous pouvons dormir tranquilles sur nos deux oreilles.

Trois jours plus tard, Mme Véretz, qui, en cachette de sa fille, était sortie de très bonne heure pour aller faire elle même son marché, s'introduisit à pas de loup dans l'appartement du comte de Penneville, entr'ouvrit la porte de son cabinet de travail, et, la main sur le loquet, elle lui cria :

— Voulez-vous savoir une chose, bel oiseau bleu? On vous en a donné à garder, et M. de Miraval n'a pas quitté Lausanne. Je viens de le rencontrer qui traversait la place Saint-François.

— Impossible ! répondit-il en laissant tomber sa plume.

— Impossible peut-être, mais encore plus vrai qu'impossible, dit-elle en se sauvant.

Horace se rendit incontinent à l'hôtel Gibbon et ne fut pas plus heureux que les autres fois. Il y retourna dans la soirée, et sa persévérance fut enfin récompensée. Il eut la joie d'apercevoir

M. de Miraval, qui faisait sa digestion en fumant un cigare sur la terrasse de l'hôtel.

— Eh bien, mon oncle, lui dit-il, ce départ?...

— L'esprit est prompt, la chair est faible, s'écria le marquis. Lausanne est une ville si charmante, que je n'ai pas eu le courage de m'en arracher.

— Daignerez-vous au moins m'instruire?...

— Montons dans ma chambre, interrompit-il ; nous y serons mieux pour causer.

Dès qu'ils y furent entrés, le marquis se laissa tomber sur un sofa en murmurant ;

— Ouf ! que je suis las !

Puis il offrit du geste un fauteuil à son neveu, qui lui dit :

— Une fois pour toutes, expliquons-nous. Ami ou ennemi ?

— Recourons au *distinguo*. Ami du cher garçon que voici, mais ennemi résolu, ennemi juré, ennemi mortel de son mariage.

— Ainsi Mme Corneuil n'a pas eu le bonheur de vous plaire ? repartit Horace sur un ton d'amère ironie.

— C'est tout le contraire, dit le marquis en s'échauffant tout à coup. Tu ne m'avais pas dit assez de bien de cette femme. Il n'y a qu'un mot qui serve : elle est adorable.

— Eh bien ! mon oncle, cela étant...

— Adorable, te dis-je ; mais elle n'est pas du tout ton fait. Et d'abord, tu crois l'aimer, tu ne l'aimes pas.

— Seriez-vous assez bon pour m'en fournir la preuve ?

— Non, tu ne l'aimes pas. Tu la vois à travers vos communs souvenirs de voyage, à travers le plaisir que tu as eu à lui expliquer le tombeau de Ti ; tu la vois à travers l'Égypte, à travers les Pharaons. Du haut des pyramides, quarante siècles ont contemplé vos fiançailles, et c'est pourquoi ton amour t'est cher. Pur mirage du désert que cet amour ! Supprime l'Égypte, supprime Ti, et souffle sur le reste, il ne reste rien.

— Si c'est là votre seule objection...

— J'en ai une autre. Tu n'es pas de son âge.

— Elle a dix-sept mois deux semaines et trois jours de plus que moi. Est-ce la peine d'en parler ?

— Je veux croire que ton compte est juste ; je connais ta rigoureuse exactitude en toute espèce de calculs. Mais cette femme a l'esprit mûr, et tu n'es et ne seras toute ta vie qu'un enfant. C'est bien de toi qu'on pourra dire comme de l'évêque d'Avranches. « Quand donc monseigneur aura-t-il fini ses études? » Si tu étais dans les affaires, dans la diplomatie, dans la politique, je te dirais : « Épouse ce phénix, tu es sûr de ton avenir. » Mais ce perpétuel étudiant épouser une Mme Corneuil, là ! c'est absurde. Tu te flattes de lui communiquer tes goûts et tes fureurs, qui ne lui inspirent qu'une indulgente pitié. Quand tu lui parles de Manéthon, tu l'assommes ; mais comme elle a tous les talents, elle a celui de dormir sans qu'on s'en aperçoive.

— Est-ce tout, mon cher oncle ?

— Mon doux ami, je te fais grâce du reste.

— Et vous n'attendez pas que je prenne la peine de vous répondre, ?

— Je t'en dispense ; ma conviction est faite.

— Avez-vous écrit à ma mère ?

— Pas encore, je ne sais que lui écrire. Mon embarras est extrême.

— S'il vous en souvient, vous m'avez donné votre parole d'oncle et de gentilhomme que vous ne feriez rien à mon insu.

— Parole d'oncle et de gentilhomme, tu verras mes lettres. Reviens dans deux jours, à la même heure, car je ne rentre qu'au moment du dîner. Je te montrerai mon brouillon.

— Voilà qui est entendu, répondit Horace ; c'est la guerre, mais une guerre loyale.

Et il prit congé de son oncle sans lui donner la main, tant il avait sur le cœur les impertinents propos que M. de Miraval lui avait tenus ; mais en chemin il ne tarda pas à les trouver plus plaisants qu'impertinents. Il finit par se les répéter en riant, et ce fut aussi en riant qu'il les rapporta à Mme Corneuil et qu'il lui fit un récit fidèle, minutieusement exact de sa visite à l'hôtel Gibbon. Il fut récompensé de sa sincérité par un sourire enchanteur, par des témoignages de tendresse pleins de saveur et de délices. Comme dans la charmille, il vit un front radieux se pencher vers lui pour venir chercher ses lèvres. On a tort de dire qu'il n'y a rien de tel que le premier baiser : le second plongea Horace dans

une si douce ivresse qu'il lui fut impossible de travailler sans distraction le reste du jour. Il était occupé à se souvenir.

Il n'était pas au bout de ses étonnements. En arrivant le surlendemain au rendez-vous que lui avait donné son oncle, il apprit que la veille M. de Miraval était partie, et cette fois tout de bon. Pour où, c'est ce qu'on ne put lui dire. Il avait soldé sa note, quitté l'hôtel sans autre explication. Le marquis se doutait-il que les inconséquences, que le décousu de sa conduite portaient le trouble dans le cœur d'une femme adorable et attentaient même au repos de ses nuits ? Mme Corneuil se trouva replongée dans ses perplexités, qui prirent sur son humeur. Mme Véretz eut beaucoup de peine à se défendre, quoique à vrai dire elle n'eût rien à se reprocher.

« Bah ! leur disait Horace, nous nous affectons trop de tout cela. A quoi bon nous tourmenter, nous mettre martel en tête ? Ne soupçonnons pas de noirs mystères où il n'y en a point. Je n'avais pas vu mon oncle depuis deux ans. Peut-être, si vert qu'il paraisse, l'âge lui fait-il sentir ses atteintes ; peut-être n'a-t-il plus toute sa tête.

Autrefois, il savait à merveille ce qu'il voulait, il ne le sait plus. J'en suis désolé, car je l'aime beaucoup, et, si son esprit s'est affaibli, je lui pardonne de grand cœur toutes les énormités qu'il a pu me dire. »

Il ne sut plus que penser quand, au bout d'une semaine, un matin qu'il pleuvait à verse, il vit entrer dans son cabinet de travail M. de Miraval, l'air mélancolique et sombre, le front nuageux, l'œil éteint.

— D'où sortez-vous, mon oncle, ? lui cria-t-il.

— Et d'où sortirais-je, si ce n'est de mon hôtel ? répondit le marquis.

— Mais vous l'avez quitté depuis huit jours.

— Je parle de l'hôtel de Beau-Rivage, situé au bord du lac, à Ouchy, port de Lausanne, où je me suis installé depuis que j'ai pris l'hôtel Gibbon en déplaisance.

— Je sais très bien, dit Horace, que l'hôtel de Beau-Rivage est à Ouchy, et je n'ignore pas non plus qu'Ouchy, est le port de Lausanne. Ce que je ne sais pas, par exemple, c'est pourquoi vous avez changé de domicile sans daigner m'en avertir.

NOU

— Mille excuses, mon garçon. Je suis si occupé !

— A quoi donc ?

— C'est mon secret.

— J'en suis fâché, mon oncle, mais votre secret ne vous rend pas heureux. Qu'est devenue votre brillante gaieté ? Vous me semblez sombre aujourd'hui comme un verrou de prison. Ne seriez-vous pas tourmenté par quelque remords ?

— Où prends-tu que j'aie des remords ? C'est cette maudite pluie qui m'agace. Regarde le lac, il est trouble et hideux. Pleut-il toujours dans ce pays ? As-tu un baromètre ?

— En voici un, derrière vous, et tout à votre service. Mais, je vous prie, racontez-vous vos secrets à ma mère ? Ce brouillon de lettre que vous deviez me montrer, l'avez-vous dans votre poche ?

Le marquis ne répondit ni oui ni non. Il allait et venait dans la chambre, en maugréant contre la pluie qui rendait tout impossible, et de temps en temps il retournait au baromètre, qu'il tapotait avec insistance dans l'espoir de le décider à marquer beau fixe. Puis, au milieu d'une jéré-

miade, il prit son chapeau et sortit aussi brusquement qu'il était entré, malgré les efforts que fit son neveu pour le retenir à déjeuner.

Le lendemain, qui était un dimanche, il ne plut pas, grâce à Dieu ; mais en revanche il venta grand frais. Le lac, fouetté par la bise, ne se possédait plus ; il avait des attitudes et des colères d'océan. Le marquis revint à la même heure, l'air aussi maussade; aussi déconfit que la veille, pestant contre la bise aussi énergiquement qu'il avait pesté contre la pluie. Il ne put parler d'autre chose, et il tapota de nouveau le baromètre, mais cette fois pour le faire descendre.

— L'imbécile a trop monté, murmura-t-il.

— Il n'aura pas compris ce que vous lui demandiez, fit Horace.

— Maître gouailleur, je ne suis pas d'humeur à plaisanter, répliqua-t-il, et je me sauve.

Horace tenta vainement de le faire rester, il gagna la porte et l'escalier ; mais son neveu le suivit et, s'emparant de son bras, se déclara résolu à le reconduire jusqu'à son hôtel. Il espérait le faire parler en chemin d'autre chose que de la bise. Ils n'avaient pas fait cinquante pas lors-

qu'ils virent arriver une voiture qui allait bon train, comme pour échapper à l'ouragan, et dans laquelle se trouvaient Mme Véretz et sa fille. Ces dames revenaient d'entendre la messe à Lausanne, où l'on peut l'entendre depuis qu'il y a une église catholique sur la Riponne.

Au moment où l'on allait se croiser, Mme Véretz, qui n'avait jamais les yeux au talon, donna un ordre à son cocher, et la voiture s'arrêta net. Horace n'eut garde de lâcher le bras de son oncle, qu'il obligea à faire halte. Apparemment le charme opérait de nouveau, car, en s'approchant de la portière, le marquis rencontra le regard de Mme Corneuil et perdit aussitôt contenance. Il s'inclina gauchement, rougit, marmotta quelques mots qui n'avaient ni sens ni l'air d'en avoir un. Puis, se dégageant de l'étreinte de son neveu, il fit un second salut, tourna le dos et gagna pays.

— Il devient de plus en plus inexplicable, dit Mme Véretz. Je commence à croire qu'il a mauvaise conscience.

— C'est un conspirateur qui a des scrupules intermittents, dit Mme Corneuil.

— Il m'a confessé hier qu'il avait un secret, dit Horace.

— Je le devinerai, son secret, reprit Mme Véretz.

— Et moi, pour en avoir le cœur net, j'écrirai dès ce soir à ma mère, répondit-il.

Le soir même, comme il arrive quelquefois, la bise tomba brusquement ; il en résulta que le lendemain on ne revit pas le marquis. Mme Véretz alla aux informations ; peut-être avait-elle ses mouches, elle en mit une en campagne. Quelques heures après, elle eut la satisfaction d'apprendre à sa fille et à M. de Penneville que chaque matin, sauf les cas de pluie ou de vent furieux, M. de Miraval s'embarquait sur le bateau qui traverse le lac d'Ouchy à Évian, qu'il passait la journée en Savoie et venait entre chien et loup dîner à son hôtel. Qu'allait-il faire en Savoie ? On se perdit en conjectures. La plus vraisemblable, à laquelle on s'arrêta, fut que Mme de Penneville avait quitté Vichy pour Évian, que chaque jour son émissaire, son suppôt, allait l'y rejoindre et conférer avec elle, qu'avant peu la bombe éclaterait. Mme Véretz émit sérieuse-

ment, quoique sous forme de plaisanterie, le désir que l'on *filât* le marquis et que M. de Penneville se transportât dès le lendemain à Évian pour s'assurer de ce qui se passait. Sa fille et Horace goûtèrent peu son idée et déclinèrent sa proposition, l'un par dignité, l'autre par prudence. Toujours craintive depuis cette nuit où elle avait fait de si mauvais rêves, Mme Corneuil se disait : Loin des yeux, loin du cœur. Elle ne se souciait pas qu'une journée durant, Horace mît le lac entre elle et lui ; elle avait peur que, dans les hasards de son expédition, il ne tombât dans les mains des Philistins et qu'on ne le lui volât.

On fut bientôt hors de peine. Il avait écrit à sa mère ; il en reçut la réponse suivante :

« Mon cher enfant, M. de Miraval s'était chargé de te faire connaître toute ma pensée sur le mariage que tu médites. Que parles-tu de complots ? Ton oncle m'a écrit ; pour te prouver à quel point je suis de bonne foi dans cette affaire qui me donne tant de soucis, je prends le parti de t'envoyer sa lettre, en te suppliant de ne lui en rien dire, car sûrement il aurait peine à me pardonner mon indiscrétion. Tu verras par cette

lettre combien il est peu prévenu contre la femme que tu aimes, et partant combien les objections qu'il fait à ton projet méritent d'être prises par toi en sérieuse considération. Ta mère, qui ne souhaite que ton bonheur. »

La lettre du marquis était ainsi conçue :

« Ma chère Mathilde, j'ai tardé à prendre la plume, et je t'en fais mes excuses. Le cas est tout autre que je ne le pensais et demande beaucoup de réflexions. Je n'ai que peu d'espoir de réussir à détacher Horace de celle que j'appelais « sa couleuvre du Nil. » Je t'avais promis d'exercer en cette rencontre tous mes talents diplomatiques. J'avais tort de me faire blanc de mon épée ; que peut la diplomatie contre une pareille femme ? Tu n'ignores pas que je suis arrivé ici armé de préventions jusqu'aux dents ; tu n'ignores pas non plus que je me connais en hommes et en femmes, que je ne manque pas d'une certaine vivacité de coup d'œil. J'ai vu et j'ai été vaincu ; je n'ai pu m'empêcher de le dire à Mme Corneuil elle-même. Je ne te parle pas de sa miraculeuse beauté, des grâces de son talent littéraire, qui est de premier ordre, de la

noblesse de ses sentiments. Un mot suffira. Tu sais quelle était mon horreur pour le mariage; j'ai fait campagne et j'ai gardé du service un déplaisant souvenir. Eh bien, pour la première fois... tu crois rêver, ma chère, et pourtant cela n'est que trop vrai. Oui, si Horace n'existait pas, si Mme Corneuil avait le cœur libre, si mes soixante-cinq ans ne lui faisaient pas peur, oui, je franchirais le pas sans hésiter, et je croirais assurer le bonheur des quelques années que j'ai encore à vivre. Tu te moques de moi, tu as mille fois raison. Heureusement, Horace existe; au surplus, rassure-toi, je n'aurais aucune chance d'être agréé. Laissons là ma petite utopie et parlons de ton fils. — Cela étant, diras-tu, qu'il épouse! — Non, ma chère Mathilde, je ne crois pas que cette union fût heureuse. Il y a entre ces deux êtres un désaccord absolu d'humeurs, de goûts, de caractères; il m'est impossible d'admettre qu'ils soient faits l'un pour l'autre. Je m'en suis expliqué franchement avec Horace; mais parlez donc raison à un amoureux. Autant vaut jouer un air de flûte à un poisson. Amoureux et poissons, j'en ai fait la fâcheuse expérience,

sont les gens du monde les plus difficiles à persuader. Je répèterai pourtant mes tentatives; je reviendrai à la charge dans un moment propice, et tu auras avant peu de mes nouvelles. Mais, soit dit sans reproche, je regrette amèrement d'être venu à Lausanne ; tu ne te doutes pas du triste service que tu m'as rendu en m'y envoyant, des journées orageuses et des nuits agitées qu'y passe ton vieil oncle, qui t'embrasse. »

Cinq minutes après avoir lu cette lettre, c'est-à-dire à dix heures du matin, Horace, transgressant tous les lois du pays, accourait au chalet, où Mme Véretz le reçut. Il était hors de lui, et la première chose qu'il fit fut de partir d'un grand éclat ce rire.

— Chut ! lui dit-elle vivement, en lui pinçant le bras. Oubliez-vous qu'on ne rit jamais ici le matin.

Horace jeta un baiser passionné dans la direction du sanctuaire, et il dit à Mme Véretz :

— Chère madame, allons-nous-en bien vite dans le fond du jardin, car il faut absolument que je rie.

Dès qu'ils furent installés dans la charmille :

— Oh! décidément, reprit-il, cette aventure est par trop plaisante!

— Quelle aventure? de quoi s'agit-il?

— Ah! mon oncle, mon pauvre oncle!

Et il se mit à rire de plus belle.

— De grâce, expliquez-vous, lui dit Mme Véretz.

— Eh! oui... « Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris!... » Je sais mon La Fontaine aussi bien que lui.

— Qui est la poule? demanda-t-elle.

— Imaginez-vous qu'il est éperdument, follement amoureux d'Hortense.

Mme Véretz bondit.

— Vous me faites un conte à dormir debout! s'écria-t-elle.

— Écoutez plutôt, écoutez s'il vous plait.

Et là-dessus il lut à haute voix les deux lettres, en s'interrompant par intervalles pour donner un libre cours à sa gaieté.

Le premier mouvement de Mme Véretz fut de rire aussi, le second d'écouter avec une religieuse attention, le troisième de prendre des mains d'Horace les lettres qu'il venait de lire et d'en

vérifier les passages les plus intéressants. Il est bon de n'en croire que ses yeux.

— Oh! mon pauvre oncle, s'écriait-il, voilà donc son fameux secret! Il a dû refaire dix fois son épître avant de l'envoyer; il craignait que ma mère ne se moquât de lui. Et regardez un peu la peine qu'il se donne pour plaisanter et comme malgré lui le sérieux de sa passion se trahit. Ah! oui, il a « des journées orageuses et des nuits agitées. » Je le conçois. Voyez, je vous prie, comme tout s'explique, les incohérences de sa conduite, ses rougeurs, son trouble, ses accès bizarres de sauvagerie, les impolitesses qu'il vous a faites, lui si poli, si esclave des bienséances! Il a juré de ne plus remettre les pieds ici, comme le papillon se jure de ne plus retourner à la flamme de la bougie. Chaque matin il se dit: « Quittons Lausanne, partons. » Et il n'a pas le courage de partir. Et pourtant il ne peut tenir en place, il promène ses amoureux soucis sur le lac. Nous nous demandions ce qu'il allait faire en Savoie. Eh! parbleu! il va à Meillerie, pour y contempler le rocher de Saint-Preux, pour y raconter ses

douleurs à cette grande ombre. Puis il se dit de nouveau : Partons ! Il ne part pas, et chaque jour il recommence à décrire sa lointaine et monotone orbite autour du chalet, où son cœur est resté.

— Eh oui ! c'est bien cela, dit Mme Véretz. Il faut croire que les planètes aiment le soleil et que pourtant il leur fait peur. C'est pour cela qu'elles tournent en cercle autour de lui.

— A vrai dire, répondit-il en reprenant son sérieux, ce n'est pas tout à fait ainsi que les astronomes expliquent la chose.

— Dieu les bénisse ! dit Mme Véretz.

Et, à ces mots, elle coula doucement dans sa poche la lettre du marquis, qu'Horace ne songea pas à lui redemander.

— En vérité, reprit-il, j'aime et je respecte mon oncle, et je me fais une conscience de me moquer de lui. Mais, là, il m'est impossible de le plaindre. Il s'était chargé d'une vilaine mission, et notez qu'il se flatte encore de gagner la partie ; il caresse je ne sais quel vague espoir... Dieu ! qu'il me tarde de conter cette histoire à Hortense ! Va-t-elle s'en divertir !

— Si vous m'en croyez, mon cher Comte,

vous ne lui en toucherez pas un mot, un seul mot, répliqua gravement Mme Véretz. Rions entre nous comme deux écoliers, mais vous savez qu'Hortense n'aime pas à rire. C'est une vraie sensitive, et ce qui nous amuse pourrait bien la blesser ou la chagriner.

— Dieu me garde en ce cas !... Toutefois votre défense m'afflige. Elle est si bonne, cette histoire ! Convenez qu'on en pourrait faire une jolie comédie. Il faudrait l'intituler :

Le renard ou le diplomate pris au piège.

— Le titre serait peut-être un peu long, dit-elle. Bah ! quand nous composerons notre affiche, nous aviserons.

Là-dessus il la quitta ; mais il se dit en rentrant chez lui :

« C'est égal, je trouverai tôt ou tard un moment pour en parler à Hortense. »

V

IL était près de dix heures du soir. La mère et la fille étaient dans leur salon. Mme Véretz brodait au tambour. Mme Corneuil rêvait, enfoncée dans une causeuse ; comme elle ne méditait pas, il était permis de parler.

— C'est donc demain le grand jour, lui dit sa mère, en levant le nez de dessus son ouvrage.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est que demain nous avalerons l'enfant. M. de Penneville m'a certifié que son manuscrit se composait de soixante-treize feuillets, ni plus ni moins ; tu sais qu'ils sont de conséquence, ses feuillets. Deux heures d'horloge, nous ne nous en tirerons pas à moins. Ce diable d'homme a la voix si claire, si retentissante, qu'on entend sans écouter ; bon gré, mal gré, les oreilles s'im-

prègnent. Tu es une heureuse femme, ma chère; M. de Miraval l'a dit, tu as le talent de dormir sans en avoir l'air.

— Voilà une plaisanterie d'un goût douteux, riposta Mme Corneuil avec hauteur.

— Je ne t'en fais pas un crime, on se défend comme on peut contre Apépi : chacun s'arrange à sa manière pour ne pas recevoir la pluie... Mon Dieu ! ce cher garçon peut avoir des travers, cela n'empêche pas qu'il ait un cœur excellent et le reste ; cela ne l'empêche pas non plus d'être adoré.

— Eh ! oui, je l'adore, répliqua Mme Corneuil d'une voix aigre, ou du moins M. de Penneville m'est infiniment cher, et je vous prie de n'en pas douter.

Mme Véretz se remit à broder, et après quelques instants de silence :

— Bon Dieu ! quel dommage !

— Qu'est-ce encore ?

— Quel dommage que l'oncle ne soit pas le neveu ou que le neveu ne soit pas l'oncle !

— De quel oncle parlez-vous ?

— Du marquis de Miraval.

— De ce conspirateur? de cet affreux vieillard?

— Tu ne l'as pas bien regardé, il n'est pas affreux du tout. Le regard est charmant, la voix est jeune, la main potelée et coquette, une vraie main de diplomate ou de prélat. Il te déplaît donc beaucoup?

— Infiniment.

— Tu es injuste, très injuste, il a plusieurs genres de mérite. D'abord il est marquis, l'autre n'est que comte, et les comtes courent les rues. Ensuite il n'a pas soixante mille livres de rente, il en a plus du triple.

— Deux cent mille, dit Mme Corneuil. A quoi vous arrêtez-vous là?

— Autre avantage: s'il lui plaisait de convoler, il n'aurait pas besoin de faire agréer son mariage à sa mère. Nous aurons beau faire, Mme de Penneville ne nous agréera jamais. Tu verras qu'elle se brouillera avec son fils, et ce sera une mauvaise note pour toi. Le monde en pareil cas prend toujours le parti des mères. Et puis M. de Miraval n'est pas un antiquaire, c'est un homme du monde et, qui plus est, un grand ambitieux.

Il a formé le projet de rentrer dans la vie politique ; avant peu de mois, il sera député ou sénateur, à son choix.

— Qui vous l'a dit ?

— Lui-même, et il ajoutait que son seul chagrin est de n'être pas marié, parce qu'il aura besoin d'avoir un salon, et sans femme, point de salon. L'autre n'a de goût que pour les caveaux, et il ne soupire qu'après son cher Memphis, où il t'emmènera.

— Vous savez bien, répondit-elle vivement, qu'Horace fera ce qui me plaira.

— Ne t'y fie pas. M. de Miraval le définit un doux entêté. Bon Dieu ! qu'irons-nous faire en Égypte, nous qui considérons la vie comme une mission, comme un apostolat ?... Le moyen d'exercer sa mission au fond d'un hypogée !

— Sur quelle herbe avez-vous marché ce soir ? dit Mme Corneuil, en secouant sa belle tête de muse ennuyée et en plissant ses lèvres de Junon, d'une Junon qui n'a pas encore rencontré son Jupiter.

Mme Véretz tirait l'aiguille et fredonnait tout

bas une ariette. Ce fut Mme Corneuil qui renoua l'entretien.

— Non, je ne sais ce qui vous prend. On dirait que vous vous appliquez à me dégoûter de mon bonheur. Ce mariage, qui l'a voulu, ou du moins qui l'a conseillé ?

— L'amour tient lieu de tout, ma fille. Ne regrette donc rien, puisque tu l'aimes.

— Mon Dieu ! vous savez bien que je n'ai pas rencontré l'homme de mes rêves. Mais j'aime Horace ; je veux dire qu'il m'a plu, qu'il me plaît... Enfin vous ne m'expliquez pas pourquoi ce soir...

— Bon, pensa Mme Véretz, nous n'en sommes plus à l'adoration.

Et elle reprit :

— Ma toute belle, M. de Penneville est un superbe parti, je n'en disconviens pas, et je te l'ai recommandé parce que je n'en avais pas un plus beau encore à te proposer.

— Tandis que ce soir ?

— Eh ! ce soir, j'en sais un autre.

Mme Véretz se leva de son fauteuil, et, après avoir fouillé dans sa poche, elle s'approcha de sa fille et lui dit :

— Lis ces deux lettres ; je ne te les donne pas je te les prête, car M. de Penneville s'est aperçu que je les avais gardées, et je les lui renverrai demain matin.

Mme Corneuil passa dédaigneusement les yeux sur la première de ces lettres ; mais, quand elle eut commencé à lire la seconde, elle changea d'attitude, elle secoua sa langueur, son teint mat se colora, et il se passa au fond de ses yeux je ne sais quoi que ses longues paupières ne prirent pas la peine de cacher.

Cependant, quand elle fut au bout de sa lecture, elle se leva, prit une enveloppe dans un tiroir, y enferma les deux lettres, pria sa mère d'y mettre l'adresse, sonna Jacquot et lui dit :

— Qu'à l'instant on porte ce pli à M. le comte de Penneville !

Après quoi elle se rassit dans sa causeuse.

— Ces pattes de mouche te brûlaient les doigts ? lui dit en souriant Mme Véretz.

— Vous auriez pu vous dispenser de me faire lire ces billevesées, répondit-elle.

— Des billevesées, ma chère ? Que dirait le marquis s'il t'endendait ? Il est terriblement

allumé, ce pauvre homme. C'est sa faute ; pourquoi s'est il approché de deux beaux yeux, qui sont accoutumés à faire des miracles ?

— Ah ! plus un mot ! lui repartit sa fille. Vous savez que je ne puis souffrir certain genre de badinages.

Mme Véretz retourna à son tambour. Mme Corneuil se leva, se promena quelques instants dans la chambre d'un pas inquiet et fiévreux. Puis elle s'assit au piano et soupira d'une voix émue, passionnée, cette chanson de Mignon qu'Horace aimait tant. Elle s'arrêta au milieu du dernier couplet, et se retournant vers sa mère :

— Non, je ne vous comprends pas. Pouvez-vous bien me proposer sérieusement de renoncer à un homme qui a toutes sortes de bonnes qualités, à un homme digne de mon estime, bien fait de sa personne ?

— L'autre matin qu'il riait tant, il avait l'air d'un superbe mouton qui a appris le copte, interrompit Mme Véretz.

— A un homme, reprit-elle, qui a ma parole. Vous craignez les mauvais propos ; c'est bien alors qu'on trouverait à gloser.

— Il n'est que de prendre ses précautions. Nous ne le quitterons pas, il nous quittera.

— Et à qui le sacrifierais-je ? A un septuagénaire.

— Ah ! permets, le marquis n'a que soixante-cinq ans, et il ne les paraît pas. C'est un homme d'un beau passé et d'un aimable avenir. Je lui prédis les plus beaux succès de tribune, ce genre de succès qui fait qu'on pense à vous pour un portefeuille. La France est si pauvre en hommes ! Et puis, ma chère adorée, dis-toi bien qu'il n'y a que les vieillards qui sachent aimer. Ils vous savent tant de gré de ce qu'on leur fait la grâce de les supporter ! J'ajoute que M. de Miraval a le goût fin, il apprécie notre littérature. C'est écrit, il la trouve « de premier ordre. »

Là-dessus, Mme Véretz quitta de nouveau sa broderie, courut à sa fille, et la serrant dans ses bras :

— Tu te fâches ? dit-elle. Eh bien, n'en parlons plus. La partie n'est pas égale entre M. de Penneville et son oncle. L'un te plaît...

— Vous n'avez jamais le mot juste... Il ne me déplaît pas.

— Et l'autre te déplaît.

— Mon Dieu ! il me déplaisait.

— Bien ! les voilà de niveau et de plain-pied, logés à la même enseigne. Les paris sont ouverts.

— Vous avez raison, je finirai par me fâcher sérieusement, répliqua Mme Corneuil qui alluma une bougie pour se retirer dans sa chambre.

Elle allait sortir, elle s'approcha d'une fenêtre, contempla un instant la voûte étoilée, comme pour y chercher une inspiration. Puis elle dit à sa mère d'un ton résolu et solennel :

— Soyez certaine que je ne consulterai que mon cœur. Si vous vous méprenez sur mes sentiments, je me réserve le droit de vous désavouer.

Mme Véretz l'embrassa de nouveau, en lui disant :

— Tu es un vrai roi de Prusse, toi ; tu parles de ton cœur, de ta conscience ; tu laisses faire en te réservant de désavouer. Allons, je serai ton Bismarck.

Et, à ces mots, elle reconduisit son ange adoré jusqu'à la porte du lieu très saint.

Le lendemain, il tomba dans les premières heures de la matinée une petite pluie fine, qui mouillait ; cependant le marquis ne rendit pas visite à son neveu, ce qui affligea fort Mme Véretz ; peut-être s'était-elle promis de l'arrêter, de s'emparer de lui au passage.

Dans l'après-midi, le temps s'éleva, et elle proposa à sa fille de sortir avec elle en calèche. Horace ne les accompagna pas ; il tenait à revoir une fois encore son manuscrit, pour que le soir il n'y eût pas d'accroc dans sa lecture ; il estimait que la mariée ne serait jamais assez belle.

Comme ces dames revenaient de leur promenade en longeant la belle esplanade de Montbenon, qui commande une vue admirable sur le lac et les Alpes, Mme Véretz, dont les yeux de furet voyaient tout, aperçut par la portière le marquis mélancoliquement assis sur un banc solitaire. Elle descendit lestement de voiture et pria sa fille de retourner au logis toute seule. Quelques minutes après, sans faire semblant de rien, elle passait à dix pas devant le marquis et poussait un petit cri de joyeuse surprise. M. de Miraval s'aperçut qu'entre les Alpes et lui il y avait un

chignon du plus beau rouge ; il aimait mieux les cheveux blonds, mais il prit galamment son parti.

— Bénie soit sa Majesté le Hasard ! s'écria Mme Véretz. Vous êtes mon prisonnier, monsieur le marquis ; rendez-vous à discrétion.

Il lui offrit son bras en lui disant :

— Mon geôlier me plait beaucoup, chère madame.

— Je vous dispense d'être galant, répondit-elle. Je vous demande seulement de me parler à cœur ouvert, si toutefois c'est une chose à demander à un diplomate. Voyons, voulez-vous être sincère ?

— Je le serai autant qu'Amen-Heb, surnommé le Véridique, lui dit-il, intendant des troupeaux d'Ammon et grammate principal.

— Convenez d'abord que j'ai le droit de vous questionner. Votre conduite à notre égard n'a-t-elle pas été singulière ? Depuis le jour où M. de Penneville vous a présenté à nous, vous avez pris à tâche de nous éviter, de nous fuir.

— Oh ! croyez, madame...

— En vérité, qu'avons-nous bien pu vous

faire ? Vous avez sûrement découvert que je suis une sotte.

— Chère madame, dès la première minute où j'ai eu l'honneur de vous voir, je vous ai tenue pour une femme de beaucoup d'esprit, et je ne m'en dédis pas.

— En ce cas, est-ce ma fille qui a eu le malheur de vous déplaire ?

— Votre fille ! s'écria le marquis. Serais-je assez maudit de Dieu et des hommes ! Mais elle est adorable votre fille.

— C'est le mot de la lettre, pensa Mme Véretz; il a raison de s'y tenir.

Puis elle reprit :

— Monsieur le marquis, quel est donc ce mystère ?

— Eh ! madame, lui dit-il en la regardant de travers, vous êtes une femme très fine, et vous vivez avec des gens qui déchiffrent des hiéroglyphes. Je crains bien que vous ne m'ayez deviné.

— Vous vous faites une idée exagérée de ma clairvoyance ; je n'ai rien deviné du tout. Voyons, serait-il vrai, comme le prétend M. de Penneville que vous ayez un secret ?

— Est-ce que par hasard mon neveu l'aurait pénétré, ce secret? Vous m'épouvantez; il est le dernier homme à qui j'oserais faire mes confessions!

— Je le crois sans peine, pensa-t-elle. Nous tenons le lièvre par les oreilles.

— Elle pressa doucement le bras du marquis et lui dit:

— Décidément je ne vous comprends pas, et j'ai la passion de comprendre. Vous ne voulez me le révéler ce terrible secret?

— Jamais, madame, jamais. Je n'ai pas encore perdu le respect de mes cheveux blancs, ils me font peur; voulez-vous que je les couvre d'un ineffaçable ridicule?

— Vous êtes seul à vous apercevoir qu'ils sont blancs, dit-elle en lui jetant une œillade des plus encourageantes.

— Et puis, reprit-il, vous me trahiriez auprès d'Horace. C'est la première fois qu'un oncle a tremblé devant son neveu.

« Il y faut renoncer, se dit Mme Véretz avec quelque dépit; ses cheveux blancs et son neveu le gênent. Il ne parlera pas avant que l'autre ait quitté la place. »

Après une pause :

— Monsieur le marquis, si vous aviez été moins avare de vos visites, vous nous auriez fait à la fois honneur et plaisir, car il me tardait de vous voir pour vous entretenir d'une inquiétude qui me travaille. J'ai mon secret, moi aussi, et je désirais vous le confier. Oui, depuis quelques jours j'ai l'esprit fort troublé. M. de Penneville, qui a la fâcheuse habitude de tout dire...

— Très fâcheuse en effet, madame, je la lui ai souvent reprochée.

— Sans le corriger, poursuivit-elle, puisqu'il nous a rapporté une conversation qu'il avait eue avec vous, sans nous taire aucun des scrupules qui vous sont venus au sujet de son mariage.

— Je le reconnais bien là, le malheureux, fit le marquis.

— Cela m'a donné beaucoup à penser, et je suis obligée de rendre hommage à votre haute raison. Je dois passer condamnation, je m'étais cruellement abusée. Il n'y a pas entre ces jeunes gens cette harmonie des caractères et des goûts qui est la première condition du bonheur.

— Que j'ai de plaisir à vous entendre ! s'écria-

t-il. L'harmonie des goûts, c'est là le point; encore n'est-ce pas assez. Dans les vues de la Providence et dans les miennes, le mariage doit être une société d'admiration mutuelle. Or il est venu à ma connaissance... Oui, chère madame, je connais une femme du plus rare mérite. Elle a publié d'admirables sonnets, que lui envierait Pétrarque, s'il était encore de ce monde, et un traité sur les devoirs et les vertus de la femme que Fénelon consentirait à signer, si Bossuet ne lui en disputait l'honnneur... M'écoutez-vous?... Elle a fait don de ces précieux volumes à un homme qui prétend l'aimer; l'infortuné n'a pu les lire jusqu'au bout. Que dis-je? je les ai vus, ces deux volumes; l'un n'est coupé qu'à moitié, l'autre est encore vierge, absolument vierge... Le plus beau de l'affaire est que le pauvre garçon s'imagine qu'il les a lus, et il est prêt à jurer qu'il les admire... Mais n'allez pas conter mon historiette à Mme Corneuil.

— Quand Mme Corneuil, ce qui ne peut manquer d'arriver un jour ou l'autre, répondit-elle en souriant, publiera un livre sur les devoirs des mères, soyez sûre qu'elle comptera l'indiscrétion

au nombre de leurs vertus. Hélas ! oui, les mères sont quelquefois tenues d'être indiscrètes, et l'historiette que vous m'avez contée est bien propre à éclairer ma fille sur ses sentiments et sur ceux qu'on affecte d'avoir pour elle. Au surplus, je dois vous confesser qu'elle-même...

— Parlez, madame, parlez. Vous devez, dites-vous, me confesser qu'elle-même...

— Oh ! ma fille est une âme profonde qui renferme ses sentiments. Mais, depuis quelque temps, je la vois pensive, soucieuse, presque triste, et je me demande si elle n'a pas fait, elle aussi, ses réflexions.

Le marquis lâcha le bras de Mme Véretz pour s'essuyer le front avec son mouchoir. Il y a dans ce monde des sueurs de joie.

« Ah ! tu jubiles, mon bonhomme, se disait intérieurement Mme Véretz, et tu ne penses plus à tes cheveux blancs... Voyons si tu vas parler. »

Le marquis ne parla pas. On eut dit que son allégresse lui faisait oublier où il était et avec qui. Il finit pourtant par s'en souvenir. Il s'empara de la main de Mme Véretz et la porta presque amoureusement à ses lèvres, si bien qu'elle crut à

une méprise. Puis, après quelques instants de méditation :

— Madame, lui dit-il, ce qu'il y a de plus difficile au monde, c'est de perdre son chien.

Elle se mit à rire et lui répondit :

— Je vous avais prévenu que je vous demanderais un conseil.

— Chère madame, répliqua-t-il, dans tous les hommes qui se mêlent d'écrire, il y a une passion plus forte et qui a la vie plus dure que l'amour : c'est l'amour-propre, et, pour tuer l'amoureux, il suffit quelquefois d'égratigner l'auteur avec la pointe d'une épingle.

— Nous sommes faits pour causer ensemble, lui dit-elle ; nous nous comprenons à demi-mot. Mais, je vous prie, monsieur le marquis, si l'épingle produit cet effet miraculeux, me direz-vous votre secret ?

— Non, madame, mais je vous l'écrirai.

— Voilà qui est bien entendu, répondit-elle en lui tendant ses deux mains, qu'il serra dans les siennes avec une reconnaissance convulsive.

Après quoi elle reprit le chemin de la pension Vallaud en se disant :

« Cet homme est le gendre idéal, celui de mes rêves. »

VI

DEPUIS vingt minutes bien comptées, il lisait. On l'écoutait ou l'on paraissait l'écouter. Le joli salon du chalet était situé au rez-de-chaussée, et, la soirée étant tiède, on avait laissé la fenêtre ouverte. S'il y avait eu des passants, le bruit de leurs pas aurait pu le déranger ; mais, grâce à Dieu, il ne passait personne. Jacquot et sa trompette s'étaient retirés dans leur mansarde où ils dormaient paisiblement dans les bras l'un de l'autre. Les oiseaux du parc étaient convenus de se taire pour pouvoir mieux l'entendre, sans perdre un mot ; il est vrai qu'on était dans la saison où ils ne chantent pas. Du sein des demeures éthérées, les étoiles, ces habitantes de l'éternel silence, lui jetaient un regard ami. Il lisait avec dignité, avec feu, avec conviction, mais avec modestie. De temps à autre, il s'arrêtait pour dire :

— Trouvez-vous que j'aille trop vite ? Dans mon enfance, on me reprochait de bredouiller. Avez-vous de la peine à me suivre ? Voulez-vous que je recommence ? Vous allez me demander mes preuves ; attendez, je les fournis plus loin. Si vous avez quelque observation à me faire, ne vous gênez pas, je vous en serai fort obligé.

Mais on avait garde de lui adresser aucune observation et personne ne le conjura de recommencer.

Nous avons dit qu'il avait la précieuse faculté de combiner ses sensations, ce qui lui permettait de se procurer plusieurs plaisirs à la fois, et tous ces plaisirs divers n'en faisaient qu'un. Par la croisée entre-bâillée pénétrait dans le salon une exquise senteur de troène fleuri. Il respirait avec volupté ce parfum, et, bien qu'il fût très appliqué à sa lecture, il contemplait par instants les étoiles, et il pensait à deux beaux yeux bruns, mêlés de fauve, plus doux à regarder que tous les astres du ciel. Ces yeux si doux, il ne les voyait pas; Mme Corneuil s'était assise à l'écart sur un divan moelleux, et l'importune clarté de la lampe n'arrivait pas jusqu'à elle. A demi couchée et muette,

elle était tout oreilles ; l'ombre est favorable au recueillement. Je ne voudrais point jurer cependant qu'elle n'eût pas quelques distractions ; peut-être pensait-elle par intervalles à deux volumes qui n'avaient pas été coupés. Mme Véretz était assise à son tambour, en face du lecteur, à qui, tout en brodant, elle adressait de petits signes de tête approbatifs. Son sourire et le pétillement de ses yeux verts exprimaient assez le vif intérêt qu'elle portait aux Hycsos, à moins que ce sourire ne voulût dire simplement :

« Dieu soit loué, mon cher monsieur, l'habitude rend tout supportable. »

Il lisait, tournant les feuillets à regret, car il se sentait si heureux qu'il souhaitait que son bonheur et sa lecture ne prissent jamais fin. Avant qu'il commençât, une main delicate, qu'il aurait voulu toujours garder dans la sienne, avait placé devant lui un grand verre d'eau sucrée. Il y trempa ses lèvres, toussa pour s'éclaircir la voix, puis reprit en ces termes.

« Nous avons démontré que l'histoire de Joseph, fils de Jacob, telle qu'elle est contenue dans les chapitres XXXIX et suivants de la *Genèse*,

présente un caractère manifeste d'authenticité. Les noms propres, si importants en de pareilles matières, en font foi. Comme chacun sait, l'officier de Pharaon, chef de ses gardes ou de ses eunuques, qui avait acheté Joseph aux Ismaélites, et avec la femme duquel il eut cette déplorable aventure d'où il ne réussit à se tirer qu'en lui laissant son manteau, s'appelait Potiphar, et Potiphar n'est pas autre chose que Pet-Phra, qui signifie consacré à Râ ou au dieu solaire. Joseph reçut du Pharaon le titre de Zphanatpaneach, qu'il faut traduire par Zpent-Pouch ; or Zpent-Pouch veut dire créateur de la vie, ce qui prouve assez la gratitude que les Égyptiens gardaient à Joseph pour avoir pourvu à leur subsistance pendant la famine. On lui donna en mariage la fille d'un prêtre de On ou Annu... »

Ici, il se tourna vers Mme Véretz pour lui dire :

— Est-il besoin de vous expliquer que On ou Annu est la ville du soleil, ou Héliopolis ?

— Me feriez-vous ce cruel affront ? lui répondit-elle.

« On lui donna donc en mariage, reprit-il, la

fille d'un prêtre de On ou Annu, laquelle s'appelait Asnath, mot qui s'explique par As-Neith et qui témoigne qu'elle était consacrée à la mère du soleil. Après cela, il ne nous reste plus qu'une chose à démontrer, à savoir que le Pharaon sous le règne duquel Joseph arriva en Égypte était bien le roi des Hycsos, Apépi. »

— Nous y voilà donc enfin, s'écria joyeusement Mme Véretz. J'ai toujours aimé cet Apépi sans le connaître.

— Oh! je ne prétends pas le surfaire, répondit-il, et je n'oserais pas affirmer qu'il fût précisément aimable; mais c'était un homme de mérite, et vous verrez qu'il est digne en quelque mesure de la considération que vous voulez bien lui témoigner. Je ne vous dirai pas non plus qu'il fût beau, mais sa figure avait du caractère. Vous me demanderez comment je le sais. Il y a, madame, au musée du Louvre, dans l'armoire A de la salle historique, une figurine un peu fruste en basalte vert où l'on avait cru reconnaître le meilleur style saïte. Malheureusement, les cartouches ont disparu. Madame, j'ai les plus sérieuses raisons de penser que cette précieuse

statuette n'est pas du tout saïte, que c'est le portrait d'un roi pasteur, et que ce roi pasteur était Apépi. Ainsi vous voyez...

Il porta de nouveau le verre à ses lèvres, avala une seconde gorgée avec méthode, comme il faisait tout ; puis, poursuivant sa lecture :

« A cet effet, nous sommes obligés de reprendre les choses de plus haut. Ce fut vers l'année 1830 avant l'ère chrétienne que les souverains de la dynastie thébaine commencèrent à se soulever contre les Hycsos. Après une longue et pénible lutte, où ils connurent toutes les vicissitudes de la fortune, ils refoulèrent les Pasteurs dans la basse Égypte. Plus d'un siècle après, le roi Raskenen était assis sur le trône de Thèbes, et il est fait mention de lui dans un papyrus du Musée britannique, dont l'importance ne peut échapper à personne. — Il arriva, est-il écrit dans ce papyrus, que la terre d'Égypte devint la propriété des méchants, et il n'y avait pas alors un roi doué de la vie, du salut et de la force. Mais voici, le roi Raskenen apparut, doué de la force, du salut et de la vie, et il régnait sur le pays du midi. Les méchants étaient dans la forteresse du soleil, et

tout le pays était soumis à des corvées et à des tributs. Le roi des méchants s'appelait Apépi, et il choisit pour son seigneur, — c'est toujours le papyrus qui parle, — le dieu Sutech, c'est-à-dire le dieu Set, qui n'est autre que le dieu Typhon, génie du mal.

— Il est certain, interrompit Mme Véretz, que Sutech, Set, Typhon... Quand on y regarde de près, cela se ressemble fort.

— Oh! de grâce, chère madame, lui dit-il, nous touchons au point capital.

Et il reprit :

« Il lui bâtit un temple en solide maçonnerie, et il ne servit aucun des autres dieux qui étaient en Égypte. Voilà ce que nous apprend le papyrus, et cet important document prouve: 1° que les rois pasteurs avaient établi leur résidence dans le Delta ; 2° qu'ils tenaient sous leur domination toute la basse Égypte ; 3° qu'Apépi... »

En ce moment, il s'avisa qu'il n'avait pas entendu depuis longtemps cette voix adorée, qui chantait si bien la chanson de Mignon, et s'étant tourné du côté du divan, il dit :

— On l'appelle aussi Apophis, mais Apépi

est le vrai nom. Lequel des deux préférez-vous, Hortense ?

Hortense ne répondit pas ; peut-être l'émotion du récit lui avait-elle coupé la parole.

— Apophis ou Apépi, lui cria Mme Véretz. Choisis hardiment. M. de Penneville s'en remet à ta discrétion.

Hélas ! elle ne répondit pas davantage.

Horace tressaillit ; il sentit courir dans tout son corps un long frisson, qui était un avertissement de sa destinée. Il se leva, se saisit de la lampe, marcha précipitamment vers le divan. Ce n'était que trop vrai, et il n'en pouvait douter, Mme Corneuil dormait.

Peu s'en fallut qu'il ne laissât échapper de sa main cette lampe, qui éclairait son désastre. Il la posa sur un guéridon.

— Dieu, quel sommeil ! s'écria Mme Véretz. Ne seriez-vous pas un peu magnétiseur ?

Elle faisait un mouvement pour réveiller sa fille ; il l'en empêcha en lui disant avec un ricanement amer :

— Oh ! je vous en prie, respectez son repos.

On aurait tort d'imaginer qu'il ne souffrait

que dans son amour-propre d'auteur et de lecteur. Un jour s'était fait en lui : il venait de comprendre subitement que depuis plusieurs mois il s'était trompé ou laissé tromper. Immobile et tout d'une pièce, il contemplait d'un œil dur, fixe, perçant, le visage de la belle endormie, dont la pose était coquette, car elle savait dormir. Rien n'était plus charmant que le désordre de ses beaux cheveux, dont une boucle pendait le long de sa joue. Ses lèvres ébauchaient un demi-sourire ; il est probable qu'elle faisait un rêve heureux ; elle s'était réfugiée dans un monde où il n'y a point d'Apépi.

Horace la regardait toujours, et je ne sais quelles écailles tombaient une à une de ses yeux. Si charmante qu'elle fût, de minute en minute il voyait s'évanouir ses grâces, et il fut sur le point de la trouver laide. En vérité, il ne la reconnaissait plus. Le miracle qui s'était fait à Saqqarah, au sortir du tombeau de Ti, venait de se défaire ; il n'y avait plus rien entre cette femme qui dormait et l'Égypte. En quittant le Caire, elle avait emporté dans ses cheveux blonds, dans son sourire, dans son regard, un peu de ce soleil qui

fait mûrir les dattes, qui réjouit le cœur des lotus, qui amuse par des mirages le sable jaune du désert et pour lequel l'histoire des Pharaons n'a point de secrets. L'auréole dont elle avait couronné son front venait de s'éteindre en un instant, et il s'aperçut, lui aussi, que ses paupières étaient trop longues, que sa lèvre était trop mince, que ses bras, mollement arrondis, se terminaient par des mains prenantes, qu'il y avait une griffe là-dessous et de petits plis autours de sa bouche comme à ses tempes, et que ces rides naissantes, dont il ne s'était jamais avisé, trahissaient le travail sourd des petites passions, ces inquiétudes de la vanité qui vieillissent les femmes avant le temps. D'où lui venait sa subite clairvoyance ? Il était en colère, et, on a beau dire, les grandes colères sont lumineuses.

— Il faut lui pardonner, dit Mme Véretz. Je l'ai guettée du coin de l'œil ; elle a lutté courageusement ; par malheur, ses nerfs ne sont pas aussi solides que les miens. Vous l'aviez déjà mise à de rudes épreuves ; elle s'en est tirée avec honneur ; mais quoi ! peut-on résister à la longue au plus terrible des ennuis, à l'ennui pharaonique ?

Prenez-y garde, mon cher comte. Elle a pour vous tant d'estime, tant d'amitié ! Il suffit quelquefois d'un travers pour lasser le cœur d'une femme.

En lui montrant du doigt tour à tour les yeux fermés de sa fille et les soixante-treize feuillets :

— Mon cher comte, il faut choisir entre ceci et cela.

Il l'écoutait en l'observant d'un air hagard, et ses cheveux rouges lui firent horreur.

— En vérité, madame, lui dit-il, il me semble que je commence à vous connaître.

A ces mots, il retourna vers la table, rassembla les feuillets, les enferma dans son portefeuille, mit le portefeuille sous son bras, fit un profond salut et détala.

Comme il contournait le chalet pour gagner la grande allée du parc :

— Tu peux te réveiller, ma chère, dit en riant Mme Véretz. Nous voilà délivrés à jamais du roi Apépi, qui vivait quarante siècles avant Jésus-Christ.

Une tête apparut au-dessus du rebord de la fenêtre, et une voix cria du dehors :

— Mettons-en seize, madame, car il faut toujours être exact.

Le comte de Penneville rentra chez lui, la mort dans l'âme. Ce qu'il regrettait amèrement, c'était moins une femme qu'un songe. Pendant de longs mois, une chimère avait été la délicieuse compagne de sa vie ; elle ne le quittait pas, elle s'intéressait à tout ce qu'il faisait, elle mangeait et buvait avec lui, elle travaillait avec lui, elle rêvait avec lui ; elle lui parlait, et il lui répondait, et ils se comprenaient à demi-mot ; elle avait une voix qui lui fondait le cœur, elle avait des cheveux blonds qui un jour avait frôlé sa joue, elle avait aussi des lèvres que deux fois les siennes avaient touchées. En y pensant, il lui prit une colère qui fit diversion à sa douleur ; le pauvre et naïf garçon aurait beaucoup donné pour ravoir ses deux baisers.

Cependant il conservait encore un vague espoir.

— Non, cela ne se peut, cela ne se passe pas de la sorte, pensait-il. Il est impossible qu'elle m'ait laissé partir ainsi pour toujours. Elle me rappellera, elle est occupée à m'écrire. Avant

minuit, Jacquot viendra, m'apportant une lettre qui expliquera tout.

Jacquot ne vint pas, et bientôt une horloge voisine sonna minuit. Cette voix lamentable ressemblait à un glas funèbre ; cette horloge pleurait quelqu'un qui venait de mourir, et Horace reconnut que sa chère compagne, que sa chimère n'était plus de ce monde. Désormais il était seul, et sa solitude l'épouvanta. Il laissa pendre son front sur sa poitrine, de grosses larmes descendirent le long de ses joues.

En relevant la tête, il s'avisa qu'il n'était pas seul, qu'il y avait sur sa table une petite statuette d'un pied de haut, qui le regardait, qu'elle s'appelait Sekhet, la secourable, et qu'elle allongeait vers lui son joli museau de chat, dont le froncement était empreint d'une miséricordieuse bienveillance. Il courut à elle, la prit dans ses mains.

— Ah ! te voilà, lui dit-il ; comment t'avais-je oubliée ? Je ne suis pas seul, puisque tu me restes. Quelqu'un disait ici même que les roses se fanent, que les dieux demeurent. Je t'aime, et nous nous aimerons toujours.

En parlant ainsi, il caressait sa taille fine, ses hanches arrondies, et il finit par la baiser dévotement sur le front. Il lui parut que cette bonne petite Sekhet plaignait ses peines, qu'elle était tout émue, tout attendrie, qu'elle avait un bon petit cœur comme une sœur grise ou simplement comme une honnête créature humaine; il lui parut aussi qu'il y avait des larmes dans ses yeux, quoiqu'elle fût déesse, et qu'elle lui rendait son baiser, quoiqu'elle fût en faïence bleue. Il lui parut enfin qu'elle lui disait:

« Tu m'es revenu, je ne te prêterai plus à personne. »

Eh! bon Dieu, elle l'avait si peu prêté!

Il se sentit réconforté; il avait purifié son cœur et ses lèvres. Il se planta devant la glace, contempla son image. Il acquit la certitude que le comte Horace avait les yeux un peu rouges et que nonobstant le comte Horace était un homme. Il alla chercher deux grandes malles vides, qu'il avait remisées dans un réduit: il les apporta dans sa chambre l'une après l'autre; dix minutes plus tard, il était occupé à les remplir.

Le lendemain dans l'après-midi, le Marquis de

Miraval, qui par une exception singulière n'avait pas traversé le lac, quoiqu'il fît ce jour-là un vrai temps de demoiselle, reçut à la fois deux lettres, l'une qui fut apportée par le facteur, l'autre que lui remit Jacquot, tout habillé de neuf.

La première, écrite d'une main ferme et tranquille, était conçue en ces termes :

« Mon cher oncle, la place est libre ; vous pouvez la prendre. Si vous avez des commissions pour Vichy, veuillez, je vous prie, me les adresser à Genève ; j'y coucherai ce soir, et j'en repartirai demain par le train express de trois heures ou, pour mieux dire, de trois heures et vingt-cinq minutes. Agréez l'expression de tous les vœux que je fais pour votre bonheur et l'assurance de mon inaltérable affection. »

La seconde, hâtivement gribouillée, contenait ceci :

« Monsieur le marquis, vous aviez tristement dit vrai ; il n'aimait pas ou il aimait bien peu, puisqu'il n'a pu pardonner à la femme qu'il prétendait aimer de s'être assoupie pendant la lecture d'un mémoire sur le roi Apépi. Je vous laisse à deviner ce qu'en a pensé ma fille ; elle a

toisé le personnage, et une femme n'aime plus l'homme qu'elle toise. J'apprends qu'il se met en route à l'instant; vous n'avez donc plus à craindre mes indiscrétions. Rien ne vous empêche désormais de m'écrire votre secret, ou plutôt faites mieux, venez nous le dire ce soir en dînant avec nous. »

Jacquot rapporta à Mme Véretz la réponse que voici :

« Chère madame, il faut donc vous le révéler, ce terrible secret ! J'ai une passion déplorable, que je cache avec grand soin, par respect pour mes cheveux blancs ; ceux de mes amis qui la connaissent m'en ont cruellement plaisanté. Je vous l'avoue en rougissant, j'adore la pêche à la ligne. Quand Mme de Penneville m'envoyait à Lausanne pour y traiter une affaire de famille, je me consolai de ce dérangement, en me disant : Lausanne est près d'un lac, je pêcherai. Mon premier soin en arrivant fut de me procurer des lignes et tout l'attirail nécessaire. Je n'osais pas pêcher dans votre voisinage, craignant d'être surpris et que mon neveu se moquât de moi. Je m'informai ; on m'assura qu'il se trouvait en

Savoie, près d'Évian, un joli petit parage très poissonneux. Il y a une auberge sur la côte ; j'y louai une chambre, où j'installai mes engins, et chaque matin je traversais le lac pour aller satisfaire ma passion. Puisque je vous ai promis d'être véridique comme Amen-Heb, grammate principal, voyez un peu à quoi m'entraîne cette fureur. Je quittai Lausanne pour Ouchy dans l'unique dessein de me rapprocher du poisson ; j'oubliai si bien l'affaire qui m'avait amené que j'allai voir deux fois seulement mon neveu, un jour qu'il ventait et un jour qu'il pleuvait, parce que ces jours-là on ne pêche pas ; enfin je refusai deux invitations à déjeuner des plus attrayantes, parce qu'en m'y rendant je me serais privé pendant deux journées entières du plaisir de pêcher. Ce qui est lamentable, c'est que malgré mes soins, mon attention, ma persévérance, je ne prenais rien, hormis quelques misérables goujons. Je me disais : C'en est trop, partons. Et je ne partais pas. En débarquant à Lausanne, je croyais encore au poisson, je n'y crois plus, et c'est ainsi que nos illusions s'en vont avec nos années, nous en semons notre route. Toutefois,

je ne sais par quel miracle j'ai réussi avant-hier à prendre une anguille de fort jolie taille, qui est venue obligeamment mordre à mon hameçon, et là-dessus je pars. L'honneur de mes cheveux blancs est sauf.

« Veuillez, chère madame, présenter à votre adorable fille et agréer pour vous-même les compliments empressés et respectueux du marquis de Miraval. »

Nous renonçons à décrire la figure qu'avait Mme Véretz en prenant connaissance de cette réponse, l'embarras vraiment cruel qu'elle éprouva à la communiquer à sa fille, et la scène véritablement épouvantable que lui fit cet ange adoré. Mme Corneuil est moins à plaindre que sa mère, puisque dans son désastre elle a du moins la ressource de soulager son cœur par les reproches les plus véhéments, par les récriminations les plus virulentes, par des exclamations comme celle-ci :

« N'est-ce pas toi qui es la cause de tout ? »

On raconte qu'il y a eu dans ce siècle une reine très intelligente, très éclairée, pleine de bons sentiments, qui excerçait une grande et

légitime influence dans les affaires de l'État. Le roi son époux aimait à prendre ses conseils et s'en trouvait bien. Malheureusement, il lui arriva un jour de se tromper, et le sort de toute une vie se décide souvent en une minute. De ce moment, elle ne fut plus consultée ; les gens qu'elle recommandait n'étaient plus agréés ; son auguste époux disait : « Tout ce monde m'est suspect, ce sont les amis de ma femme. » Pour s'être trompée une fois, Mme Véretz a perdu toute son influence, tout son crédit. Sa fille lui rappellera éternellement qu'un jour elle lui a fait lâcher la proie pour courir après une ombre en cheveux blancs.

Quand le comte Horace de Penneville se présenta à la gare de Genève, impatient de s'embarquer dans le train qui part non à trois heures, mais à trois heures et vingt-cinq minutes de l'après midi, son étonnement fut grand d'apercevoir à l'un des coins du wagon où le hasard le fit monter le marquis de Miraval, son grand-oncle, qui, tout en l'aidant à caser convenablement sous

les banquettes et dans le filet ses innombrables petits paquets, lui dit :

— J'ai réfléchi, mon fils ; il faut se défier des femmes qui tour à tour aiment Apépi et ne l'aiment plus.

NOTES

Page. Line.

1.— 4. *Vichy.* Département of Allier, about half-way between Paris and Marseille. Famous watering place.

5. *Les eaux.* Abbreviation frequently used for : the mineral waters, the cure.

6. *J'avais tout lieu...* (Idiom). I had every reason...

13. *Hépatite,* hepatitis. Inflammation of the liver.

2.— 6. *Vous avez toujours été... fort répandu.* Not a current expression : You have always gone into society a great deal; or : you have always been a society man.

13. *Louis Philippe... l'Empire... la révolution du 4 Septembre.* Louis Philippe, king of France 1830-1848. *L'empire,* the second French Empire, established in 1852 by Napoleon III, and overthrown by the Revolution of September 4th, 1870.

21. *Bon pied, bon œil.* Was a good pedestrian ; his sight was good.

3.— 2. *Il ne s'avisait point de...* It did not come into his mind to...

4. *La nature a le génie de l'à-propos.* Transl.: sees its chances.

Page. Line.

3.—12. *Quelque dix années.* *Quelque,* here adverb: about, some.

13. *Rire sous cape.* To laugh in one's sleeve.

15. *S'il n'en voulait pas à la vieillesse.* Not being angry with old age.

20. *On a toujours vingt-quatre heures pour maudire ses juges.* Twenty-four hours are always allotted for cursing one's judges.

4.— 7. *Convoler.* To marry again.

21. *Courrier par courrier.* By return mail.

5.—10. *Au demeurant.* Adverbial expression : however.

18. *Recéleuse.* Receiver of stolen goods.

6.— 2. *Avoir l'humeur un peu brusque.* To have a quick temper.

3. *Le pays du courhache.* A whip of hippopotamus or rhinoceros-hide, used in Egypt and other parts of Africa.

11. *Petit agent d'affaires, qui en avait fait de mauvaises.* A petty broker, who had had recourse to tricks; *en faire de bonnes, en faire de mauvaises, de cruelles,* etc., frequent familiar construction, *farce,* or *tour* (trick), being omitted.

13. *A toutes jambes.* At full speed.

17. *Jolie à croquer.* So pretty one could eat her up. *Croquer,* to crack with one's teeth.

7.—10. *L'épousa... en communauté de biens.* Married her with the stipulation of a joint possession of all property.

13. *Périgueux.* Principal town in the Département of Dordogne, northeast of Bordeaux.

Page. Line.

7.—18. *Ministère des affaires étrangères.* Office of Foreign Affairs.

8.—13. *Maître Papin, avocat de la demanderesse... Maître,* title given to lawyers in France, *demanderesse,* fem. of *demandeur,* legal term : *plaintiff.*

15. *Un franc butor.* A confirmed blockhead.

22. *Sévice.* Legal term : cruelty of husband to wife, of parents to children.

9.—24. *Je les aurais renvoyés dos à dos.* I should have sent each one on his way.

10.— 4. *N'avait pas menti de tout point.* Had not been mistaken altogether.

24. *Grand bien leur fasse!* Much good may it do them !

11.—23. *Cette calèche sortait de chez Binder.* The carriage had been manufactured by Binder (a famous firm in Paris).

12.— 5. *Le charabia.* Familiar : odd, unintelligible, broken language.

15. *Fielding.* English novelist and humorist (1707-1754), author of *Tom Jones.*

21. *Babiole.* Familiar : trifle.

13.— 2. *Tomba tout à plat.* Fell flat.

3. *Encore prétend-on qu'il y avait un teinturier. Teinturier,* lit.: dyer. The author uses it here figuratively for : a man who gives color to a work, who does the best part of it.

14.— 9. *Des hommes posés.* Dignified, elderly men.

14. *Elle se jetait à corps perdu dans les œuvres de charité.* Idiom : she devoted herself to charity with heart and soul.

Page. Line.

15.— 6. *Voilà de fameux placements.* These are excellent investments.

14. *Saint François de Sales*, died in Lyons 1622, was for a long time Bishop of Geneva, showed much tact during the contest between the Catholics and the Protestants, founded in 1610 the congregation of the *Visitation de la Sainte Vierge*, for the purpose of helping the sick and the poor; author of an *Introduction à la vie dévote*, which was translated into all languages and had 49 editions, also of a *Traité de l'amour de Dieu.*

15. *Sainte Thérèse.* A Spanish woman (1515-1562) famous for her ecstasies and her visions; author of *The Way to Perfection*, etc.

15. *Tenir la dragée haute.* (Idiom): to have high terms, prices; *dragée*, lit.: sugar plum.

16.— 6. *L'aimable femme que tu as prise en grippe.* Whom you took into dislike.

16. *Procède par à-coups.* Proceeded by fits and starts.

19. *Fit le gros dos.* Lit.: curved his back (like a cat); transl.: was bloated up.

17.—12. *Tu dieu!... ne vous échauffez pas.* By Jove... do not get excited.

23. *Aruspices de Cicéron.* The aruspices: a class of Roman priests whose chief duty it was to examine the entrails of the victims sacrificed to the gods, and to foretell future events by them. During the last years of the Republic, these priests enjoyed but little faith, and the educated classes did not believe in

Page. Line.

their predictions. The great orator, Cicero, in his oration *De Haruspicum responsis*, even asserted that no two of these aruspices could meet without bursting into laughter ; the text has reference to this well known assertion.

18.— 3. *Égyptologue.* A scholar interested in Egyptian archæology and antiquities.

13. *Hippolyte.* Hippolytus, the son of Theseus, King of Athens, who repulsed the love of his stepmother Phaedra.

19. *Chambre... Conseil d'Etat...* House of Representatives... State Council (whose duty it is to make laws, and to solve any difficulties arising in matters of administration).

19.— 4. *La déesse Isis, femme et sœur d'Osiris.* Egyptian gods, the parents of Horus and Anubis.

8. *Sésostris le Grand.* One of the greatest and most ancient Kings of Egypt (XVI or XVII century B. C.)

20. *Texte hiéroglyphique, disposé en colonnes rétrogrades et orné de figures au trait.* Hieroglyphs written in columns to be read from right to left (that is, beginning with a column furthest to the right), and decorated with figures in outline only.

20.— 7. *Ne vous en déplaise.* Lit. : may it not displease you. Idiom : with all due deference to you.

9. *Grammate principal.* Title given to the Secretary of War in Ancient Egypt, during the reign of Ptolemy.

18. *Couchée par écrit.* Idiom : written down.

Page. Line.

25.— 9. *Mme C. s'était mise en frais...* Lit. : to incur expenses; here : had taken pains in order to...

11. *Se passer de sa garde-malade.* To get along without his nurse.

13. *Le musée de Boulaq.* Boulaq, a district in the city of Cairo, where the great scholar Mariette founded a famous museum.

14. *Les souterrains du Sérapeum.* The subterranean vaults of the Serapeum, the temple of Serapis, a god of Ancient Egypt, in Alexandria ; built by Ptolemy I.

15. *Les pyramides de Gizeh et de Saqqarah.* Two of the largest pyramids of Egypt, near the two cities of Gizeh and Saqqarah, both south of Cairo.

26.— 3. *D'aimables transports.* Gentle fits of enthusiasm.

12. *Pyramide à degrès.* Pyramid in steps or terraces.

12. *Le Céchoüs de Manéthon, i. e.*, called Céchous by Manethon, a famous Egyptian priest and historian ; third century B. C.

14. *Dieu Ptah.* An important deity in Egyptian mythology. He was the creative force, the divine builder, the vivifying intellectual power; honored especially at Memphis.

21. *Tombeau de Ti.* See p. 49, l. 6. ss., one of the great feudatories of a sovereign of the fourth dynasty of Egyptian Kings.

27.—11. *Un port de reine.* She carried herself like a queen.

20. *Un cercueil plombé.* Lead-coffin. *Plomb*, lead.

28.—13. *La Haute Égypte.* Upper-Egypt.

Page. Line.

28.—14. *La solitude d'une Thébaïde où les journées ont plus de 24 heures. Thébaïde*, a deserted place in Egypt to which Christian hermits retire. Fig.: a deserted place, a profound solitude, where the days have,—that is, seem to have—more than 24 hours.

17. *Crocodiles*, see p. 27-28. *Larmes de crocodiles.* Crocodile tears, hypocritical tears.

22. *Lac Léman.* Name sometimes given in French to the Lake of Geneva.

29.— 3. *D'une seule traite.* Without stopping.

21. *Aller courir la bague.* Idiomatic expression, referring to the game of the ring. A ring is hung up on a post, and the object of the game is to remove the ring by means of a spear, the players being either on foot or on horseback; at the popular fairs they ride on wooden horses. Thus: *aller courir la bague*, to amuse one's self.

30.— 3. *Les serpents à sonnettes et les femmes à sonnets.* Play of words impossible to render in English. *Serpent à sonnettes*, rattle-snake. *Femmes à sonnets*, women who write sonnets.

31.— 4. *Si je l'avais laissée en friche.* Idiom: if I had not made use of it.

16. *Aussi bien.* The more so as.

19. *Allons donc!* Exclam.: nonsense!

32.—16. *Ut cum ratione insaniat.* (Latin): that he might have method in his madness, an adage much used in the Middle-Ages. It is borrowed from Terentius *Eunuchus*, act. I, sc. I, v. 18. *Cf.* Shakespeare's *Hamlet*, *II*, 2, 107.

33.— 1. *Sa lettre en fait foi.* Is a proof of it.

Page. Line.

34.— 3. *Il avait pris son parti.* Had made up his mind.

35.— 4. *Chatteries.* Catlike manners—that is, coaxing, but at the same time hypocritical ways.

11. *Un attirail de pêche.* Familiar for *assortiment de pêche.* Fishing implements.

20. *Maison commune.* Manorhouse.

36.— 5. *Des Hycsos, ou des Pasteurs, ou des Impurs.* The Kings of the Hycsos Dynasty were foreigners; the Egyptians despised them, and the term Hycsos, originally signifying Shepards, became synonymous with Impure.

10. *Élamites.* Adjective of Elam, in Ancient Asia; a part of present Persia.

12. *La mirent à feu et à sang.* Put it to fire and sword.

37.— 1. *L'Institut.* The Institute of France, an association of scholars formed from the members of the five Academies: French Academy, Academy of Inscriptions and Letters, Academy of Sciences, Academy of Fine-Arts, Academy of Moral and Political Sciences. The highest scientific authority in France.

4. *Macte animo, generose puer,* (Latin). Courage, generous child! Quotation from Statius, *The Thebaïd,* V. 280.

6. *Burnous.* Cloak with a hood, worn by Arabs. Use the same word in translation.

38.— 2. *Il ne laissait pas d'être tout entier à son travail.* He was nevertheless devoted to his work.

18. *Sans parti pris.* Without prejudice.

23. *Touraniens.* Name given to the tribes which

Page. Line.

inhabit the countries between the Caspian Sea and the Japan Sea, between the Thibet Mountains and the Ocean. Although these tribes are unlike in many respects, they nevertheless show characteristics common to all.

40.— 4. *Avoir affaire à.* To deal with.

5. *Très ferré sur l'étiquette.* An expert in questions of ceremony.

10. *Fit bonne mine à mauvais jeu.* (Idiom.) Put a good face on the matter.

15. *Deux ans bien comptés.* Fully two years.

19. *Champagne frappé.* Iced champagne.

41.— 2. *Les Vaudois.* The inhabitants of the *Canton de Vaud,* in Switzerland, the scene of this story.

4. *Un sourd dépit.* Secret spite. Lit.: *sourd,* deaf. Other figurative uses of the same adjective: *une guerre sourde,* an underhand war; *une voix sourde,* a hollow voice; *un bruit sourd,* a vague rumor, etc.

10. *Cette patine brunie lui allait à merveille.* Patina, fine rust on coins; fig.: the tint which pictures and statues assume in the course of time.

16. *Tel sphinx du musée du Louvre.* A sphinx in the Louvre. *Louvre:* famous museum in Paris.

21. *Maître sot!* Big fool!

43.— 5. *Je me fais fort de la réconcilier.* I bet I shall reconcile her.

20. *Lettres de créance.* Credentials.

44.—24. *Coup de tête.* Inconsiderate act.

46.— 4. *Peste! Comme tu y vas!* Idiom: Confound it! you are in a tremendous hurry.

Page. Line.

48.— 3. *Uniquement occupées de chiffons et de misères.* Only interested in finery (lit.: rags) and trifles.

14. *L'Institut.* See note page 37, l. 1.

16. *Bras dessus bras dessous.* Arm in arm.

49.—12. *Memphite.* Adjective of Memphis.

50.—11. *Si l'on était tenu d'épouser...* If one were under obligation to marry...

21. *Dame!* A mild oath, derived from the Latin vocative *Domine*, Lord. In the Middle-Ages the complete form, *Dame-Dieu*, was used.

52.—17. *Dont l'âme serait à la mesure de la sienne.* Whose soul would match hers.

53.— 1. *Brisons-là.* Fig.: Let us stop here.

54.—10. *L'Arabie Pétrée.* Arabia Petraea, also called Idumaea; formerly a part of Arabia between Palestine and the Red Sea. The modern name is Hedjaz.

22. *Vie et bagues sauves.* Life and rings safe, see note page 29, l. 21.

55.— 1. *Son éternel Valmy, son sempiternel Jemappes.* His eternal Valmy, his everlasting Jemappes. *Valmy* (September 20), *Jemappes* (November 6, 1792), the two first battles won by the French armies over the allied powers of Europe, shortly after the breaking out of the Revolution. The truly brilliant period of war and conquest, however, did not begin for France until a few years later, when Napoleon I came upon the scene.

Page. Line.

56.— 5. *Pour l'acquit de ma conscience.* For conscience sake. *Acquit*, lit. : discharge.

59.— 3. *Et du même coup il s'avisa que...* And all at once, he noticed that...

61.— 5. *La philosophie d'Horatio.* Refers to Shakespeare's "Hamlet," Act I, Sc. V, after the apparition of the ghost of Hamlet's father.

Horatio :
O day and night, but this is wondrous strange.
Hamlet :
And therefore, as a stranger, give it welcome.
There are more things in heaven and earth,
[Horatio,
Than are dreamt of in your philosophy.

18. *Iles Shetland.* Shetland Islands, north of Scotland.

62.— 1. *Vient à débarquer...* Happens to land on — ; while : *vient de débarquer*=has just landed.

6. *Iles Féroë.* Danish Archipelago, north of Scotland.

63.—15. *Dame du palais.* Lady in waiting.

24. *Caton le Censeur.* Cato Censor, a Roman citizen and writer, famous for his austere principles and life. (235-145 B. C.)

64.— 3. *Duretés qu'elle essuyait.* Hard things which she had to bear.

4. *On avait beau la rudoyer.* It was useless to treat her harshly.

65.— 15. *A vrai dire, c'était tirer deux moutures du même sac.* Idiom : The plain fact is, she was serving

Page. Line.

the same dish over again. *Mouture*, lit.: grinding of corn.

66.—12. *Cheveux d'un blond chaud.* Reddish tint of hair.

14. *N'est pas en train d'écrire.* Is not in a frame of mind to write.

16. *N'était pas en verve.* Did not feel like it.

67.— 5. *Marchait à pas de loups.* Walked on tip toe.

16. *Se le tint pour dit.* Idiom : wrote it behind his ears.

68.—22. *Je fais moi-même mon marché.* I do my marketing myself.

24. *On mènera ici un vrai Sabbat. Sabbat*, uproar, tumult; prop.: the nocturnal assembly of wizzards and witches that took place every seventh or Sabbath day. Transl.: They will turn the house over.

69.—23. *Tu sais qu'il est sujet au coup de cloche. Être sujet au coup de cloche.* Idiomatic expression for : to be obliged to be ready whenever the bell rings. Fig.: not to be master of one's time, or also : to be very prompt.

71.—11. *Le beau fixe.* The point of the barometer indicating steady good weather.

72.— 1. *Te voilà bien, tu mets les choses au pis, tu t'exaltes, tu te montes, tu pars de la main...* There you are on the go, you make things worse, you get excited, you get angry, you lose your self-control. *Partir de la main*, idiom: to let go off the bridle suddenly so that the horse may gallop. One might translate : You start on a gallop.

Page. Line.

72.— 7. *À la réflexion. Après réflexion.*

21. *Ajoupa.* Rough hut built by savages.

73.— 6. *Elle savait faire fête aux visiteurs fâcheux.* She knew how to give a warm reception to unwelcome guests.

12. *Il se mit en frais...* He took great pains to be amiable.

74.— 4. *Typhon,* the God of Evil of the Ancient Egyptians, the rival of Horus.

75.— 3. *Essuyé.* See above, page 64, l. 3, to suffer.

5. *Ne laissa pas de le remarquer.* Did not fail to notice it.

14. *Il n'y a pas à dire.* There is nothing to say...

22. *N'y trouverai-je rien à redire?* Is there nothing to find fault with in her?

76.— 4. *Des mains prenantes.* Here: greedy hands.

9. *Le marquis ne laissait pas de conter...* The marquis did not leave off telling his stories. For another meaning of the same idiom, see page 75, l. 5.

10. *Était tout oreilles.* Idiom: was all ears.

13. *Avec un parti pris.* With her mind made up.

21. *Les Actéons.* Acteon, a hunter who came upon Diana when taking her bath, and who was changed into a stag by the angry goddess, and immediately torn to pieces by his own dogs.

77.—15. *Il se prenait.* Sometimes the reflexive *se prendre* stands for *se surprendre,* he caught himself.

79.— 9. « *Amants, heureux amants...* » Quotation from La Fontaine's fable *Les deux pigeons.* (IX, II.)

80.—13. *In petto.* Italian expression often used in

Page. Line.

other languages, in his mind. In French, *à part soi.*

82.— 1. *A la garde de Dieu!* Let us leave that with God!

83.— 7. *Comme dit le poète.* La Fontaine, the author of the Fables. The second verse in its complete form is:

Ah! si mon cœur osait encore se renflammer!

84.—10. *Arpentait.* Lit.: to survey, but frequently used for *marchait*, transl. here: walked up and down.

19. *Mignon.* one of the characters in Goethe's *Wilhelm Meister;* a charming young girl, whose fate is pathetic.

85.— 5. « *On en mangerait.* » Familiar and fig.: One could eat it.

10. *Comme elles s'enlevaient sur le ciel!* How they were set off against the sky!

13. *Burnous.* See note p. 37, l. 6.

14. *Un tarbouch, qui vous allait comme un charme. Tarbouch*, a kind of turban, a red headdress with blue tassel. Trans.: a tarbouch, that was very becoming to you.

18. *La gargoulette* (or *gargouillette*). A kind of vase.

19. *Nous en fûmes quittes pour rire.* We became quits by laughing.

88.— 8. *Il fut sur le point de se trouver mal.* He was near fainting.

14. *Il lui avait pris une défaillance. Lui*, ethical dative.

Page. Line.

89.— 3. *Sur le qui-vive.* On the alert.

92.—18. *Se faisant tout à tous.* Transl.: devoted to all.

93.—12. *Soyez de parole...* Stick to your word.

94.—14. *Déjeuner avec nous. Déjeuner* in France is the midday meal, luncheon.

97.— 1. *Faire son rapport.* To report.

98.— 5. *Faire son marché.* See above, p. 68, l. 22. To do one's marketing.

6. *À pas de loup.* With stealthy pace, on tip-toe.

10. *Bel oiseau bleu. Bleu* is used figuratively in French to express a superlative of excellence. The Knights of the Holy Ghost, an order founded by Henry III, wore a wide sash, called the Blue Ribbon. This term gave rise to a number of expressions: *cordon bleu*, a good cook; *bas bleu*, blue stocking; *conte bleu*, fairy tale; *colère bleue*, a great rage; *oiseau bleu*, excellent fellow.

11. *On vous en a donné à garder. En donner à garder à quelqu'un.* Fig. and fam. To impose upon somebody.

100.—15. *Du haut des pyramides quarante siècles ont contemplé vos flançailles.* A paraphrase of the famous sentence of Napoleon I, speaking to his soldiers before the battle of the Pyramids (1798). *Du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent.* From these pyramids forty centuries look down upon you.

101.— 6. *L'évêque d'Avranches.* Pierre Daniel Huet, a famous scholar, was born at Caen, in 1630, died at Paris 1721, was made Bishop of

Page. Line.

Avranches in 1678. His scientific tastes did not agree with the duties of a Bishop; he spent his time in his study, and visitors were not received under the pretext that he was studying. Hence the origin of the phrase.

103.—15. *Qui prirent sur son humeur. Prendre sur*, here: *avoir une influence sur.*

20. *A quoi bon nous mettre martel en tête?* Idiom: What is the use of tormenting ourselves. *Martel* (or *marteau*), lit.: hammer; used figuratively for care, anxiety.

104.— 7. *Il pleuvait à verse.* It was pouring.

105.—24. *Beau fixe.* See above, page 71, l. 11.

106.— 6. *La bise.* An east wind blowing on the lake of Geneva.

107.— 6. *La Riponne.* A square at Lausanne.

108.—10. *Peut-être avait-elle ses mouches.* Allusion to the fly on the coach wheel. *Avoir ses mouches*, to be stung, excited. Thus here: There may have been several reasons for her attention being aroused.

17. *Entre chien et loup.* Idiom: in the dusk of evening, *i. e.*, when it is already so dark that one cannot distinguish a dog from a wolf.

109.— 2. *Qu'on filât le marquis. Filer*, expression used by French detectives: to watch and follow, without the person followed being aware of it.

110.—15. *Me faire blanc de mon épée. Blanc*, fig.: frequently: innocent. Thus: *se faire blanc de son épée*: to justify one's self by one's

Page. Line.

sword (as was done in the duels in mediæval times), or also, as here: to boast of an influence or of a power one does not possess.

111.—22. *Parlez donc raison à un amoureux.* What is the use of talking sense to a lover.

113.— 5. *Il se mit à rire de plus belle.* Began to laugh more than ever.

8. « *Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.* » Quotation from La Fontoine's *Le renard et la cigogne* (The Fox and the Stork), I, XVI.

114.—23. *Meillerie..., Rocher de Saint-Preux.* Allusion to the Rochers de Meillerie, at the extreme east of the Lake of Geneva, where Saint-Preux, the famous lover of Julie, in a novel by Jean-Jacques Rousseau, went to walk, thinking over his love.

115.—17. *Je me fais une conscience de* (or: *je me fais conscience de*). I make it a matter of conscience.

116.—17. *C'est égal.* No matter.

117.— 3. *Brodait au tambour.* Embroidered at her frame; *tambour*, drum.

4. *Causeuse.* Small sofa.

15. *Deux heures d'horloge, nous ne nous en tirerons pas à moins.* Two full hours, we will not get through in less time.

119.—18. *Nous aurons beau faire.* We may do whatever we please.

120.—18. *Hypogée.* Subterranean monument. See page 49, l. 2.

Page. Line.

120.—19. *Sur quelle herbe avez-vous marché...?* Is used in joking a person for the bad humor in which he is. The expression has its origin in a superstition common to French as well as to Germanic countries, in regard to grass which has been sown by lightning, and which makes people walking upon it lose their way.

121.— 1. *Une ariette.* From the Italian *arietta*, short aria (*air*).

7. *L'amour tient lieu de tout.* Love makes up for everything.

122.—19. *Ces pattes de mouche.* This scribbling; lit.: feet of a fly. *Faire des pattes de mouche.* To write an illegible hand.

123.— 1. *Allumé.* Fig. and fam. : burning with love.

20. *Le copte.* The language spoken in Egypt in ancient times.

24. *Gloser.* To gossip.

124.— 1. *Il n'est que de prendre ses précautions.* The only thing is to be cautious.

10. *Un portefeuille.* Portfolio; here fig. for: the functions of a Minister. In America: Secretary, as Secretary of State, of War, etc.

125.— 4. *Logés à la même enseigne.* In the same predicament.

126.— 7. *Le temps s'éleva* (or *se leva*). The weather was clearing up.

14. *Esplanade de Montbenon.* Square in Lausanne.

127.— 6. *Rendez-vous à discrétion.* Surrender with good grace.

Page. Line.

127.—22. *Vous avez pris à tâche.* You have made it a point.

128.—17. *La regardant de travers.* Looking across at her.

131.— 8. *Pétrarque.* Petrarch, Italian poet (1304-1374), famous for his sonnets in honor of the beautiful Laura de Noves.

16. *Vierge, absolument vierge.* Untouched, absolutely untouched.

132.—17. *Mon bonhomme.* Fam. : my good fellow.

133.—15. *Nous nous comprenons à demi-mot.* We understand each other at a hint.

136.—16. *Troène.* Privet, a shrub with white flowers.

139.—22. *Saïte.* Saitic, of Sais, a city of ancient Egypt, and the capital of one of its dynasties of Kings.

140.— 8. *Reprendre les choses de plus haut.* To go back to another point.

10. *Thébaine.* Adjective of Thèbes, a city in Upper-Egypt.

141.—10. *Oh! de grâce...* Oh! if you please...

20. *Il s'avisa que.* He noticed that... See p. 59, l. 3.

143.— 5. *Tout d'une pièce.* Stiffly.

144.—12. *Dont il ne s'était jamais avisé.* See page 59, l. 3.

16. *On a beau dire.* No matter what one may say.

22. *Elle s'en est tirée à son honneur.* She came out of it honorably.

23. *A la longue.* In the long run.

145.—16. *Détala.* Familiar, scampered off.

146.—11. *A demi-mot.* See p. 133, l. 15.

15. *Il lui prit une colère. Lui,* ethical dative.

Page. Line.

146.—21. *Cela ne se peut.* That cannot be.

148.— 6. *Sœur grise.* Name sometimes given to the sisters of charity (hospital nurses) belonging to the third order of St. Francis.

149.— 3. *Un temps de demoiselle.* Weather fit for a lady to go out.

A Complete Descriptive Catalogue of these publications will be sent free when requested.

JULY, 1902

PUBLICATIONS

IN

FRENCH AND OTHER FOREIGN LANGUAGES

OF

WILLIAM R. JENKINS

NEW YORK

Books marked (*) were published during 1900

FRENCH

Attention is called to the following series. They are of great value to the student as well as to the general reader of French. The romances and plays are interesting as stories, representative of the authors, of high literary value and pure in morality. They are tastefully printed, cheap and suitable for the class-room or library. Many have notes in English.

ROMANS CHOISIS

12mo, Paper, 60 Cents. Cloth, 85 Cents.

1.—**Desia.** By Mme. HENRY-GRÉVILLE. 214 pp.
Notes by A. De Rougemont, A.M.

2.—**L'Abbé Constantin.** By LUDOVIC HALÉVY. 193 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

3.—**Le Mariage de Gérard.** By ANDRÉ THEURIET. 234 pp.

4.—**Le Roi des Montagnes.** By EDMOND ABOUT. 297 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

5.—**Le Mariage de Gabrielle.** By DANIEL LESUEUR. 264 pp.
Notes by B. D. Woodward, Ph.D.

6.—**L'Ami Fritz.** By ERCKMANN-CHATRIAN. 303 pp.
Notes by Prof. C. Fontaine, B.L., L.D.

7.—**L'Ombra.** By A. GENNEVRAYE. 216 pp.

8.—**Le Maître de Forges.** By GEORGES OHNET. 341 pp.

9.—**La Neuvaine de Colette.** By JEANNE SCHULTZ. 236 pp.

10.—**Perdue.** By Mme. HENRY GRÉVILLE. 359 pp.
Notes by George McLean Harper, Ph.D.

11.—Mlle. Selange, (Terre de France). By FRANÇOIS DE JULLIOT. 359 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

12.—Vaillante, ou *Ce que femme veut.* By J. VINCENT. 277 pp.

13.—Le Tour du Monde en Quatre-Vingts Jours. By JULES VERNE. 373 pp. *With notes by Herman S. Piatt.*

14.—Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre. By OCTAVE FEUILLET. 204 pp. *Notes by B. D. Woodward, Ph. D.*

15.—La Maison de Penarvan. By JULES SANDEAU. 292 pp.

16.—L'Homme à l'Oreille Cassée. By EDMOND ABOUT. 273 pp.

17.—Sans Famille. By HECTOR MALOT. 430 pp. *Abridged and arranged for school use by P. Beroy, B.L., L.D.*

18.—Cosia, et le Royaume de Dahomey. By ANDRÉ MICHEL DURAND. 165 pp.

19.—Mon Oncle et Mon Curé. By JEAN DE LA BRÈTE. 249 pp *Notes in English by F. C. de Sumichrast.*

20.—La Lizardière. By VICOMTE HENRI DE BORNIER. 247 pp.

21.—Nanon. By GEORGE SAND. 382 pp. *Notes by B. D. Woodward, Ph. D.*

22.—Le Petit Chose (*Histoire d'un Enfant*). By ALPHONSE DAUDET. 284 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

23.—Pêcheur D'Islande. By PIERRE LOTI. 287 pp. *Arranged for everyone's reading. Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

24.—Madame Lambelle. By GUSTAVE TOUDOUZE. 315 pp.

25.—Le Roi Apépi. By VICTOR CHERBULIEZ. *(In preparation.)*

The series will be continued with stories of other well-known writers

MISCELLANEOUS

Graziella. By A. DE LAMARTINE. 173 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D. 12mo, paper, 45 cents.*

Cinq-mars ou une Conjuration sous Louis XIII. By ALFRED DE VIGNY. *Introduction and copious notes. 12mo, cloth, $1.25.*

La Tulipe Noire. By ALEX. DUMAS. 304 pp. *12mo, paper, 45c.*

La Lampe de Psyché. By L. DE TINSEAU. *16mo, paper, 35c.*

Contes de la Vie Rustique. 221 pp. *12mo, paper, 45 cents. Arranged with notes by G. Castegnier, B.S., B.L.*

Cyrano de Bergerac. *Comédie Héroïque en Cinq Actes, en Vers.* By ED. ROSTAND. *12mo, cloth, illus., 240 pp., $1; paper, 50c.*

Cyrano de Bergerac. *With introduction and notes by Reed Paige Clark.*

***Le Duc de Reichstadt.** By Mme H. CASTEGNIER and PROF. G. CASTEGNIER, B.S., B.L. *12mo, paper, 50 cents.*

***En Son Nom.** By E. E. HALE. *With notes by M. P. Sauveur.*

CONTES CHOISIS

This series comprises some of the very best short stories. NOUVELLES *of French authors. They are very prettily printed, of convenient size and are published at the uniform price of*

Paper 25 Cents. Cloth, 40 Cents.

1.—La Mère de la Marquise. By EDMOND ABOUT. 135 pp.
Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.

2.—Le Siège de Berlin et Autres Contes. By ALPHONSE DAUDET. 78 pp. *Comprising La dernière classe; La Mule du Pape; L'Enfant Espion; Salvette and Bernadou; Un Teneur de Livres. Notes by E. Rigal, B.-ès-S.; B.L.*

3.—Un Mariage d'Amour. By LUDOVIC HALÉVY. 78 pp.

4.—La Mare au Diable. By GEORGE SAND. 142 pp.
Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.

5.—Peppino. By L. D. VENTURA. 65 pp.

6.—Idylles. By Mme. HENRY GRÉVILLE. 110 pp.

7.—Carine. By LOUIS ENAULT. 181 pp.

8.—Les Fiancés de Grinderwald. *Also,* **Les Amoreux de Catherine.** By ERCKMANN-CHATRIAN. 104 pp.

9.—Les Frères Colombe. By GEORGES DE PEYREBRUNE. 136 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

10.—Le Buste. By EDMOND ABOUT. 145 pp.
Notes by George McLean Harper, Ph.D.

11.—La Belle-Nivernaise, (*Histoire d'un vieux Bateau et de son Equipage*). By ALPHONSE DAUDET. 111 pp.
Notes by Geo. Castegnier, B.S., B.L.

12.—Le Chien du Capitaine. By LOUIS ENAULT. 158 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

13.—Boum-Boum. By JULES CLARETIE. 104 pp.
With other exquisite short stories by famous French writers.
Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.

14.—L'Attelage de la Marquise. By LÉON DE TINSEAU. **Une Dot.** By E. LOGOUVÉ. 93 pp. *Notes by F. C. de Sumichrast*

15.—Deux Artistes en Voyage, *and two other stories.* By COMTESSE DE VERVINS. 105 pp.

16.—Contes et Nouvelles. By GUY DE MAUPASSANT. 98 pp.
With a preface by A. Brisson.

17.—Le Chant du Cygne. By GEORGE OHNET. 91 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

18.—Près du Bonheur. By HENRI ARDEL. 91 pp.
Notes by E. Bigal, B.S., B.L.

19.—La Frontière. By JULES CLARETIE. 108 pp.
Notes by Charles A. Eggert, Ph.D., LL.B.

20.—L'Oncle et le Neveu, *et* **Les Jumeaux de l'Hôtel Corneille.** By ED. ABOUT. 120 pp. *Notes by G. Castegnier, B.S., B.L.*

***21.—La Sainte-Catherine.** BY ANDRÉ THEURIET. 65 pp.

22.—Le Morceau de Pain et Autres Contes. By FR. COPPÉE.
Notes by G. Castegnier, B.S., B.L.

***23.—La Fille du Chaucine** and **l'Album du Régiment.** By EDMOND ABOUT. 138 pp. *Notes by G. Castegnier, B.S.B.L.*

BIBLIOTÈQUE CHOISIE POUR LA JEUNESSE

Les Malheurs de Sophie. By Mme. LA COMTESSE DE SÉGUR.
In France it is classic. Light, amusing and interesting for young children. 203 pp., 12mo, *illus., paper,* 60c.; *cloth,* $1.00.

Catherine, Catherinette et Catarina. By ARSÈNE ALEXANDRE.
Arranged with exercises and vocabularies, by Agnes Godfrey Gay. Contains many beautiful colored illustrations. Quarto, 75c.

CONTES TIRÉS DE MOLIÈRE

By PROF. ALFRED M. COTTE.

The stories of some of the most salient of Molière's Comedies, written in the form of novellettes similar in idea to Charles and Mary Lamb's "Tales from Shakespeare."

1.—L'Avare. 2.—Le Bourgeois Gentilhomme. *Each* 20 *cents.*

MUSIC

Chansons, Poésies et Jeux Français. Pour les Enfant Américains. Composés et recueillis par AGNES GODFREY GAY.
Music revised and harmonized, by Mr. Grant-Schaefer. Price, 50c.

THÉATRE CONTEMPORAIN

Comprising some of the best contemporaneous French dramatic literature, and of invaluable use to the student in Colloquial French. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with English notes for students, and are sold at the uniform price of

25 Cents Each.

1.—**Le Voyage de M. Perrichon.** By EUGÈNE LABICHE et EDOUARD MARTIN. 78 pp.
Comedy in four acts. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

2.—**Vent d'Ouest,** *Comedy in one act,* 18 pp., *and* **La Souplère,** *Comedy in one act,* 20 pp. By ERNEST D'HERVILLY. *In one volume.*

3.—**La Grammaire.** By EUGÈNE LABICHE. 54 pp.
Comedy in one act. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

4.—**Le Gentilhomme Pauvre.** By DUMANOIR and LAFARGUE. 76 pp. *Comedy in two acts. Notes by C. Zdanowicz, A.M.*

5.—**La Pluie et le Beau Temps,** *Comedy in one act, in prose.* By LEON GOZLAN. 34 pp. *And* **Auteur d'un Berceau,** *Play in one scene.* By ERNEST LEGOUVÉ. 11 pp.

6.—**La Fée.** By OCTAVE FEUILLET. 43 pp. *Comedy in one act.*

7.—**Bertrand et Raton.** By EUGÈNE SCRIBE. 48 pp.
Drama in five acts, in prose.

8.—**La Perle Noire.** By VICTORIEN SARDOU. 72 pp.
Comedy in three acts, in prose.

9.—**Les Deux Sourds.** By J. MOINAUX. 37 pp. *Comedy in one act.*

10.—**Le Maître de Forges.** By GEORGES OHNET. 101 pp.
Comedy in four acts. Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.

11.—**Le Testament de César Girodot.** By ADOLPHE BELOT and EDM. VILLETARD. 98 pp. *Comedy in three acts, in prose. Notes by Geo. Castegnier, B.S., B.L.*

12.—**Le Gendre de M. Poirier.** By EMILE AUGIER and JULES SANDEAU. 92 pp.
Comedy in four acts, in prose. Notes by F. C. de Sumichrast.

13.—**Le Monde où l'on s'ennuie.** By ED. PAILLERON. 124 pp.
Comedy in three acts. Notes by Alfred Hennequin, Ph.D.

14.—La Lettre Chargée. By E. LABICHE. 28 pp.
Fantaisie in one act.

15.—La Fille de Roland. By VICOMTE H. DE BORNIER. 96 pp.
Drama in four acts, in verse. Notes by W.L. Montague, Ph.D.

16.—Hernani. By VICTOR HUGO. 151 pp.
Drama in five acts. Notes by Gustave Masson, B.A.

17.—Mme et Centre-Mme. By ALEXANDRE GUILLET. 97 pp.
Comedy in three acts. Notes by the Author.

18.—L'Ami Fritz. By ERCKMANN-CHATRIAN. 96 pp.
Comedy in three acts. Adapted to the use of Schools and Colleges, and annotated by Alfred Hennequin, Ph.D.

19.—L'Honneur et L'Argent. By F. PONSARD. 123 pp.
Comedy in five acts, in verse. Notes by F. C. de Sumichrast.

20.—La Duchesse Couturière. By MADAME E. VAILLANT GOODMAN. 24 pp. *Comedy in one act, adapted from "Les Doigts de Fée;" especially arranged for ladies' cast.*

THEATRE FOR YOUNG FOLKS

10 Cents Each.

A series of original little plays suitable for class reading or school performance, written especially for children, by MM. Michaud and de Villeroy. Printed in excellent type.

1.—Les Deux Écoliers. By A. LAURENT DE VILLEROY. 26 pp.
Comédie en un acte, en prose, for boy and three girls.

2.—Le Roi D'Amérique. By HENRI MICHAUD. 8 pp.
Comédie en un acte, for boys. 10 *characters.*

3.—Une Affaire Compliquée. By HENRI MICHAUD. 8 pp.
Comédie en un acte, for boys, 7 *characters.*

4.—La Somnambule. By HENRI MICHAUD. 16 pp.
Comédie en un acte, for girls; 8 *characters.*

5.—Stella. By HENRI MICHAUD. 16 pp.
Comédie en un acte, for young ladies; 6 *character*

6.—Une Héroïne. By HENRI MICHAUD. 16 pp.
Comédie en un acte, for girls: 8 *characters.*

7.—Ma Bonne. By HENRI MICHAUD. 14 pp.
Comédie en un acte, for girls; 5 *characters.*

8.—Dona Quichotte. By HENRI MICHAUD. 20 pp.
Comédie en un acte, for girls. 6 *characters*

9.—L'Idole. By HENRY MICHAUD. (In Preparation).
Comédie en un acte, for girls; 9 *characters.*

GAMES

The Table Game. By HELÈNE J. ROTH.
A French game to familarize pupils with the names of everything that is placed on a dining-room table. 75c.

Citations des Auteurs Français. By F. L. BONNET. 75c

Jeu des Académiciens. By MLLE. R. SÉE. 75c.

Miss Theodora Ernst's French Conversation Cards. 50c.

***Jeu de "Connaissez-vous Paris"** (Do You Know Paris).
This game has been made for schools and pupils and those who intend to visit Paris and the Exposition. A map has been added which will be of service. 75c.

***A Game of Mythology.** By A. G. FOSTER. 75c.
(See also German.)

CLASSIQUES FRANÇAIS

Under this general title is issued a series of Classical French works, carefully prepared with historical, descriptive and grammatical notes by competent authorities, printed in large type, at a uniform price of

Paper, 25 Cents. **Cloth, 40 Cents.**

1.—**L'Avare.** By J. B. POQUELIN DE MOLIÈRE. 105 pp.
Comédie en cinq actes. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

2.—**Le Cid.** By PIERRE CORNEILLE. 87 pp.
Tragédie en cinq actes. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

3.—**Le Bourgeois Gentilhomme.** By J. B. POQUELIN DE MOLIÈRE (1670). *Comédie-Ballet en cinq actes.*
Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

4.—**Horace.** By P. CORNEILLE. 70 pp.
Tragédie en cinq actes. With grammatical and explanatory notes by Frederick C. de Sumichrast.

5.—**Andromaque.** By J. RACINE. 72 pp.
Tragédie en cinq actes. Notes by F. C. de Sumichrast.

6.—**Athalie.** By JEAN RACINE. 86 pp.
Tragédie en cinq actes tirée de l'Ecriture Sainte. With Biblical references and notes by C. Fontaine B.L., L. P.

7.—**Les Précieuses Ridicules.** By J.B. POQUELIN DE MOLIÈRE.
Comédie en un acte. With a biographical memoir and notes by C. Fontaine, B.L., L.D. 60 pp.

Others in preparation.

VICTOR HUGO'S WORKS

Les Misérables.

This edition of Victor Hugo's masterpiece is not only the handsomest but the "cheapest" edition of the work that can be obtained in the original French. Its publication in America has been attended with great care, and it is offered to all readers of French as the best library edition of the work to be obtained. Volume I. "Fantine," 458 pages; Volume II. "Cosette," 416 pages; Volume III. "Marius," 378 pages; Volume IV. "Idylle rue Plumet," 512 pages; Volume V. "Jean Valjean," 437 pages.

5 Volumes, 12mo Paper, $4.50; Cloth, $6.50; Half-calf, $13.50.

Single volume sold separately, in paper, $1.00; cloth, $1.50.

Les Misérables.

One volume edition. The whole story intact; episodes and detailed descriptions only omitted. Arranged by A. de Rougemont, A.M. $1.25.

Notre-Dame de Paris.

The handsomest and cheapest edition to be had, with nearly 200 illustrations, by Bieler, Myrbach and Rossi.

2 volumes, 12mo, Paper, $2.00; *Cloth,* $3.00; *Half-calf,* $6.00.

Same *(Edition de Grand Luxe). But 100 copies published. It contains, with the illustrations as in the ordinary edition, 12 fac-simile water colors, and is printed on Imperial Japan paper. The set, 2 volumes, each volume numbered, signed, and in a satin portfolio,* $10.00.

Same *(Edition de Luxe). But 400 copies published. With illustrations as in the "Edition de Grand Luxe," and printed on fine satin paper. The set, 2 volumes, numbered, signed and bound half-morocco Roxbourgh style, gilt top,* $6.00.

Quatrevingt-Treize. 507 pp.

One of the most graphic and powerful of Hugo's romances, and one quite suitable for class study. 12mo, Paper, $1.00; *Cloth,* $1.50; *Half-calf,* $3.00.

Quatrevingt-Treize. 595 pp.

With an historical introduction and English notes by Benjamin Duryea Woodward, B.-ès-L., Ph.D., Instructor in the Romance Languages and Literatures at Columbia University and Barnard College, New York. 12mo, Cloth, $1.25.

Les Travailleurs de la Mer.

This celebrated work, which is one of the most notable examples of Victor Hugo's genius, uniform in style with the above, 12mo, Paper, $1.00; *Cloth,* $1.50; *Half-calf,* $3.00.

also No. 16, "Théâtre Contemporain."

TEXT-BOOKS OF
THE FRENCH LANGUAGE

BERCY, PAUL, (B.L., L.D.)

Simples Notions de Français. 101 pp. 75 *illus., Boards,* 75c.

Livre des Enfants. 100 pp.
Pour l'étude du français. 12*mo.* *Cloth,* 40 *illustrations,* 50c.

Le Second Livre des Enfants. 148 pp. 12*mo.* *Cloth,* 50 *illus.,* 75c.
A continuation of "Livre des Enfants".

Le Français Pratique. 191 pp. 1 *volume,* 12*mo.* *Cloth,* $1.00.

Lectures Faciles, pour l'Étude du Français. 256 pp.
Avec Notes Grammaticales et Explicatives. This, with "Le Français Pratique," is a complete method. Cloth, $1.00.

La Langue Française, 1ère partie. 292 pp. 12*mo.* *Cloth,* $1.25.
Méthode pratique pour l'étude de cette langue.

La Langue Française, 2ème partie. 279 pp. 12*mo.* *Cloth,* $1.25.
For intermediate classes. Variétés historiques et littéraires.

Conjugaison des Verbes Français, avec Exercices.
12*mo.* *flexible cloth,* 50c.

BERNARD, V. F.

Genre des Noms.
Étude nouvelle, simple et pratique. 12*mo.* 25c.

***L'Art D'Intéresser en Classe.** 88 pp. 12*mo.* *Paper,* 50c.
Choix d'anecdotes amusantes destiné à la lecture et à la conversation dans les classes élémentaires de français.
Nouvelle édition augmentée d'un Questionnaire et suivie de "La Lettre Chargée," par E. Labiche.

La Traduction Orale et la Prononciation Française. 42 pp.
12*mo.* *Boards,* 30c.

Le Français Idiomatique. 73 pp. 12*mo.* *Cloth,* 50c.
French Idioms and Proverbs, with their English equivalents and copious exercises, systematically arranged.

***Les Fautes de Langage.** 86 pages. 12*mo.* *cloth,* 50c.

COLLOT, A. G.

Collot's Levizac's Grammar and Exercises. 277 pp.
12*mo.* *boards,* 50c.

DU CROQUET, CHAS. P.

An Elementary French Grammar. 259 pp. 12*mo*. *Cloth*, 2*nd edition, revised*, 75c.

The arrangement of this grammar is simple, clear and concise. It is divided into two parts: (1) *First Exercises;* (2) *Elementary Grammar. A General Vocabulary is added for the convenience of the student.*

A College Preparatory French Grammar. 284 pp. 12*mo*, *half leather*, 4*th edition, entirely revised*, $1.25.

Grammar, Exercises, and Reading followed by Examination papers.

Conversation des Enfants. 152 pp. 12*mo*, *Cloth*, 75c.

Le Français par la Conversation. 186 pp. 12*mo*, *Cloth*, $1.00.

First Course in French Conversation.

Recitation and Reading, with separate vocabulary for each reading, $1.00.

French Verbs in a Few Lessons. 47 pp. *Cloth*, 35c.

Blanks for the Conjugation of French Verbs. *Per tablet*, 30c.

About 60 *blanks in a tablet.*

Conjugaison Abrégée Blanks. *Per tablet*, 25c.

These blanks, besides saving more than half the time otherwise necessary in writing verbs, cause more uniformity in the class drill, make it easier for the pupil to understand his work.

GAY & GARBER.

Cartes de Lecture Française.

Pour les enfants Américains. A set of reading charts printed in very large type and profusely illustrated, $7.50.

MUZZARELLI, PROF. A.

Antonymes de la La Langue Française.

Exercices Gradués pour classes intermédiaires et supérieures des Ecoles, Collèges et Universités.

Livre de L'Eléve. Clo., 185 *pp.*, $1.00. *Livre du Maitre. Clo.*, 185 *pp.*, $1.50.

PICOT, CHARLES.

Picot's First Lessons in French. 132 pp. 12*mo*, *Cloth*, 50c.

SARDOU, PROF. ALFRED.

The French Language With or Without a Teacher.
Part I, Pronunciation, 75c.; Part II, Conversation, $1.25. Part III, Grammar and Syntax, $1.25.

Chart of All the French Verbs, 35c.
Part III and the Chart will be sold together for $1.50.

LITERATURE AND CHOICE READING

BERCY, PAUL (B.L., L.D.)

Lectures Faciles, pour l'Étude du Français. 256 pp. *Cloth,* $1.00

Contes et Nouvelles Modernes *(P. Bercy's French Reader).* 265 pp.
With explanatory English notes. 12*mo. Cloth,* $1.00.

Balzac (Honoré de), Contes. 219 pp. *Cloth,* $1.00.
Edited, with Introduction and Notes, by George McLean Harper, Ph.D., and Louis Eugene Livingood, A.B.

***Daily Thoughts from French Authors.** 218 pp. 16*mo, limp leather binding,* $1.00.
Compiled by Marguerite and Jeanne Bouvet.

BECK, B.

Fables Choisies de La Fontaine. 107 pp. 16*mo, Boards,* 40c.
Notes by Madame B. Beck.

COLLOT, A. G.

12*mo, boards,* 50c. *each.*

Progressive French Dialogues and Phrases. 226 pp.
Progressive French Anecdotes and Questions. 233 pp
Progressive Pronouncing French Reader. 288 pp.
Progressive Interlinear French Reader. 292 pp.

COPPEE, FRANÇOIS

Extraits Choisis. 177 pp. 12*mo, Cloth,* 75c.
Prose and poetry, with notes by Geo. Castegnier, B.S., B.L.

FONTAINE, C.

12*mo, cloth, with notes,* $1.25 *each.*

Les Poètes Français du XIXème Siècle. 402 pp.
Les Prosateurs Français du XIXème Siècle. 378 pp.
Les Historiens Français du XIXème Siècle. 384

MICHAUD, HENRI.

Poésies de Quatre à Huit Vers. 19 pp. 12*mo, paper,* 20c.
French Poetry for schools.

ROUGEMONT, A. DE

Manuel de Littérature Française. 403 pp. 12*mo*, *half leather*, $1.25.
(*See also Victor Hugo's Works*).

SAUVEUR, LAMBERT.

Les Chansons de Béranger. 228 pp. 12*mo*, *Cloth*, $1.25.
With notes.

"VETERAN."

Initiatory French Readings. 155 pp. 12*mo*, *Cloth*, 75c.
In the first part: the picturesque facts of "Our Country," and in the second part: "The Discovery of France" by some young American travellers.

FOR TRANSLATING ENGLISH INTO FRENCH

BERCY, PAUL (B.L., L.D.)

Short Selections for Translating English into French. 137 pp.
With notes. 12*mo*, *Cloth*, 75c.

Key to Short Selections. 121 pp. 12*mo*, *Cloth*, 75c.

HENNEQUIN, ALFRED (PH.D.)

A Woman of Sense and **A Hair-Powder Plot.**
Two English plays intended for translating Colloquial English into French, with notes. 12*mo*, *Flexible cloth*, 40c.

PROGRESSIVE FRENCH DRILL

Un Peu de Tout. By F. JULIEN. 12*mo*, *cloth*, 282 pp., 75 *cents*.
Valuable for giving a final polish to the work of preparing for examination.

Preliminary French Drill. By a VETERAN. 68 pp.
12*mo*. *Cloth*, 50c.

Drill Book.—A. 118 pp. 12*mo*, *Cloth*, 75c.
Embodies systematically the main principles of the language. The vocabulary (English and French) will be found to be quite extensive, and contains most of the words in common use.

Drill Book.—B. 83 pp. 12*mo*, *Cloth*, 50c.
The purpose of this book is to facilitate the mastery of the irregular verbs in all their tenses

PRONUNCIATION

French Pronunciation, Rules and Practice for the Use of Americans. 50 pp. 12*mo*, *Boards*, 50*c*.

Gender of French Nouns at a Glance.
A Card 3 x 5 *inches*, 10*c*.

VERBS

French Verbs at a Glance. By MARIOT DE BEAUVOISIN. 61 pp. 8*vo*, 25*c*.

French Verbs. By CHAS. P. DUCROQUET. 47 pp. *Cloth*, 35*c*.

French Verbs. By Prof. SCHELE DE VERE. 201 pp. *Cloth*, $1.00.

Conjugaison des Verbes Français avec Exercices. By PAUL BERCY. 12*mo*, *flexible cloth*, 86 *pages*, 50*c*.

† **Blanks for the Conjugation of French Verbs.** By CHAS. P. DUCROQUET. *Put up in Tablets*, 50*c*.

† **Conjugaison Abrégée Blanks.** By CHAS. P. DUCROQUET. *Put up in Tablets*, 25*c*.

† *These "blanks" save more than half the time otherwise necessary in "writing" or in "correcting" verbs. They ensure uniformity in the class work and give the learner a clearer understanding of what he is doing.*

Drill Book.—B. 82 pp. 12*mo*, *Cloth*, 50*c*.

Mme. Beck's French Verb Form. *Size*, 9 x 12. *Price*, 50*c*.
By means of this "drill," a verb with form as given can be written by an average pupil in less than fifteen minutes.

Le Verbe en Quatre Tableaux Synoptiques. By Prof. H. MARION. "*Sixth Edition.*" *Price*, 25*c*.

Verbes Français demandant des Prépositions. By F. J. A. Darr. 12*mo*, *Cloth*, 50*c*.

Logical Chart for Teaching and Learning the French Conjugation. By STANISLAS LE ROY. *Price*, 35*c*.

Manual of French Verbs. *Prepared by* WINONA CREW, B.A. 12*mo*, *limp cloth*, 48 *pages*, 35*c*.

See also Latin, Greek and Games.

GERMAN

Kleine Anfange. By FRAULEIN ALBERTINE KASE. 138 pp. *Ein buch für kleine Leute. 8vo. Boards, many illus., 75c.*

Des Kindes Erstes Buch. By W. RIPPE. *12mo, Boards, 40c.*
This method is divided into forty lessons, each consisting of a short vocabulary, and appropriate illustration, a reading lesson, and a few sentences to be memorized; and as appendix are given a few simple rhymes suitable for the nursery.

Der Praktische Deutsche. By U. JOS. BEILEY. 251 pp.
Second edition, entirely revised. 12mo, cloth, $1.00.
The material necessary to enable the learner to converse with Germans in their own language is provided, and it is arranged in such an order that the study will be pleasurable as well as profitable. A vocabulary is at the end.

Das Deutsche Litteratur Spiel. By F. S. ZOLLER.
A German game of authors, 75c.

***Praktischer Lehrgang für den Unterricht der Deutschen Sprache.** By H. SCHULZE. 208 pp. *12mo, cloth, $1.00.*

Constructive Process for Learning German. By A. DREYSPRING. 313 pp. *8vo, Cloth, $1.25.*

A Glance at the Difficulties of German Grammar. By CHARLES F. CUTTING. *30c.*

Blanks for the Conjugation of German Verbs. Per tablet, 35c.

Deutsch's Drillmaster in German. By S. DEUTSCH. *12mo, cloth, $1.25.*

Das Stiftungsfest. By GUSTAV VON MOSER. *(In preparation).* With introduction and notes by HERMANN SCHULZE.

ITALIAN

NOVELLE ITALIANE

This series comprises some of the very best short stories, "novelles" of Italian authors. They are very well printed, of convenient size and are published at the uniform price of

12mo, paper, 35 Cents Each.

1.—Alberto. By E. DE AMICIS. 108 pp. *Notes by T. E. Comba.*

2.—Una Notte Bizzarra. By ANTONIO BARRILI. 84 pp. *Notes by T. E. Comba.*

3.—Un Incontro. By E. DE AMICIS. 104 pp. *And other Italian stories by noted writers, with notes by Prof. Ventura.*

4.—Camilla. By E. DE AMICIS. 120 pp. *Notes by T. E. Comba.*

5.—Fra le Corde diun Contrabasso. By SALVATORE FARINA. *With notes by T. E. Comba.*

6.—**Fortezza, and Un Gran Giorno.** By E. DE AMICIS. 74 pp.
With notes by T. E. Comba.

This series will be continued with stories of other well-known writers.

La Lingua Italiana. By T.E. COMBA. 225 pp., 12*mo*, *Cloth*, $1.00.
A practical and progressive method of learning Italian by the natural method—replete with notes and explanations, and with full tables of conjugations and lists of the irregular verbs.

A Brief Italian Grammar. By A. H. EDGREN. 12*mo*, *Cloth*, 90c.

SPANISH

NOVELAS ESCOGIDAS

75 Cents Each.

1.—**El Final de Norma.** By D. PEDRO A. DE ALARCON. 246 pp.
Notes by R. D. Cortina, A.M. 12*mo*, *Paper*.

2.—**Marianela.** By B. Pérez Galdós. (In Preparation.)

CUENTOS SELECTOS

18mo, Paper. 35 Cents Each.

1.—**El Pájaro Verde.** By JUAN VALERA. 60 pp.
With notes by Julio Rojas.

*2.—**Fortuna y Otros Cuentos Escogidos.** By ENRIQUE PÉREZ ESCHRICH. 129 pages. *With notes by R. D. Cortina, A.M.*

*3.—**Temprano y Con Sol y Otros Cuentos.** By EMELIA PARDO BAZAN. 77 pages. *With notes by R. D. Cortina, A.M.*

4.—**El Mollinerillo y Tres Otros Cuentos.** By DON ANTONIO DE TRUEBA. 149 pages. *With notes by R. D. Cortina, A.M.*

TEATRO ESPAÑOL

Comprising some of the best contemporaneous Spanish dramatic literature and of invaluable use to the student in Colloquial Spanish. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with English notes for students.

12mo, paper, 35 Cents Each.

1.—**La Independencia.** By DON MANUEL BRETON DE LOS HERREROS. 109 pp. *With notes by Louis A. Loiseaux.*

2.—**Partir á Tiempo.** Por DON MARIANO DE LARRA. 44 pp.
Comedia en un acto, with notes by Alex. W. Herdler.

3.—**El Desdén con el Desdén.** Por DON AUGUSTIN MORETO Y CABANA. 107 pp.
Comedia en tres jornadas. Notes by Alex. W. Herdler.

4.—**Un Drama Nuevo.** By DON JOAQUIN ESTÉBANEZ.
Drama en tres actos. Notes by Prof. John E. Matzke, Ph.D.

Spanish Words and Phrases. By Mme. F. J. A. DARR. *Paper*, 25c.

Doce Cuentos Escogidos. Edited for class use. 116 pages. *With notes and vocabulary by C. Fontaine, B.L., L.D. 12mo, paper*, 50c.

Spanish Catalogue of Imported Books sent on application.

LATIN

The Beginner's Latin. By W. McDOWELL HALSEY, PH.D. *An elementary work in Latin, admirably adapted for beginners in the language, and the result of many years' teaching on the part of the author. 12mo. Board*, 50c.

† **Drisler's Blanks for the Conjugation of Latin Verbs.** *Put in tablets*, 25c.

† **Browning's Blanks for Latin Verbs.** *Put in tablets*, 25c.

† **Blanks for the Elements of the Latin Verb.** *Put in tablets*, 25c.

Latin Paradigms at a Glance, 25c.

English-Latin Vocabulary for use with Scudder's Latin Reader. By Miss K. WENDELL. *Paper*, 25c.

GREEK

Browning's Blanks for Greek Verbs. *Put in tablets*, 25c.

† **Blanks for the Conjugation or Synopses of Greek Verbs.** By H. C. HAVENS. *Per tablet*, 25c.

† **Miss Wilson's Spelling Blanks.** *Arranged in Book-form*, 35c.

† *These blanks save more than half the time otherwise necessary in writing or in correcting. They insure uniformity in the class work, and give the learner a clearer understanding of what he is doing.*

CHINESE

A Chinese-English and English-Chinese Phrase Book. By T. L. STEDMAN and K. P. LEE. 187 pp. *12mo, Boards*, $1.25.

FULL CATALOGUE of French Imported Books and General School Books Sent on applications.

Importation orders promptly filled at moderate prices.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06546 2908